

(3^e Année)

N° 69

1^{er} DECEMBRE 1924

NUMÉRO MENSUEL

3 fr. 50

CLARTÉ

Sommaire

ÉDITORIAL : Vous le voulez ? Prenez-le donc, et gardez-le.....
Chronique de la vie intellectuelle en Russie : Mayakowsky
Ossendowski, le menteur sans honneur

Le Livre du Mois, et les autres

Suite à « Un Cadavre »

Salon d'Automne

George Grosz

Les Enchaînements (suite)

Petit Marché des Lettres et des Arts

Amok ou le Fou de Malaisie (fin)

Notre Enquête Agricole : III. - Le Rhône

Fondons le Groupe des Amis de CLARTÉ

Table des Matières 1924

Dessins de George GROSZ, Otto DIX, Mela MUTER, AHU, SERGE.

CLARTÉ
VICTOR-SERGE
Dr. George MONTANDON
Marcel FOURRIER
Jean BERNIER
PARIJANINE, etc.
Louis ARAGON, etc.
X. X. X.
Léon BAZALGETTE
Henri BARBUSSE
Paul GUITARD
Stefan ZWEIG
ROLLET
CHABERT



ABONNEMENTS

France . . 1 an. 33 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.
Étranger. 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

16, rue Jacques-Callot, Paris (8^e). — Téléphone : Gobelins 11-60. — Chèque Postal : Paris 330-80.

LES
ÉDITIONS DE FRANCE L'EF

20, Avenue Rapp

PARIS-VII^e

Téléphone : SÉGUR 83-24

R. C. SEINE 21.607 B

TROIS LIVRES A LIRE

MAURICE LARROUY

LE RÉVOLTÉ

ROMAN MARITIME

Un volume in-16

7 fr. 50

L'Œuvre la plus
discutée de l'année.

JEAN-TOUSSAINT SAMAT

"Camard" Gardian

ROMAN

Un volume in-16

7 fr. 50

Recommandé par le critique
littéraire de "CLARTÉ"

J.-H. ROSNY Jeune
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

La Courtisane passionnée

ROMAN DU LUXE PARISIEN

Un volume in-16

7 fr. 50

La Vérité sur le monde du
luxé et de la débauche.

ÉDITIONS DU SIÈCLE

16, Rue de l'Abbé de l'Epée à PARIS (V^e)



COLLECTION DE PHILOSOPHIE INTELLECTUALISTE

SOUS LA DIRECTION DE M. JULES DE GAULTIER

JULES DE GAULTIER

LA SENSIBILITÉ MÉTAPHYSIQUE

L'éminent philosophe entreprend ici la critique, sur le plan philosophique, du messianisme juif et nous propose une conception esthétique du monde pour remplacer la vieille conception éthique. « Le monde, dit-il, est un spectacle à regarder et non un problème à résoudre. »

DOCTEUR FRANÇOIS NAZIER L'ANTI-CORYDON

(Essai sur l'inversion sexuelle)

1 vol. de la collection LES PAMPHLETS DU SIÈCLE. 5 fr.

PIERRE DOMINIQUE DEUX JOURS CHEZ LUDENDORFF

(Dialogue avec les racistes allemands)

Le point de vue du général allemand sur l'internationalisme,
la question juive et les rapports avec la France.

1 vol. de la collection LES PAMPHLETS DU SIÈCLE. 5 fr.

ÉDITORIAL

Vous le voulez ? Prenez-le donc, et gardez-le !

La cérémonie du dimanche 23 novembre 1924, où furent transférées au Panthéon, en grande pompe officielle, les cendres de Jaurès, marquera sans doute une date dans l'histoire de la III^e République bourgeoise et démocratique. Le Bloc des Gauches a voulu, comme il avait déjà fait pour Anatole France, accaparer la mémoire du « grand tribun » et l'incorporer définitivement parmi les « Pères de la Patrie républicaine », à côté de Voltaire, de Rousseau, de Hugo, de Renan et de Zola. Contre cette « confiscation », le Parti communiste a protesté, déclarant que Jaurès, assassiné à la veille de la guerre, — de la guerre impérialiste — appartenait au prolétariat révolutionnaire et que c'était une véritable « escroquerie au cadavre » et un deuxième assassinat, plus scandaleux et plus détestable encore que le premier, que de vouloir l'incorporer à la légende démocratique et tricolore. Pour bien marquer cette protestation, d'une manière particulièrement solennelle, décisive et significative, il mobilisa toutes ses troupes ; et c'est ainsi qu'on vit défiler, en masses compactes et vraiment impressionnantes, à travers le Paris aristocratique et bourgeois du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel, toute la banlieue communiste, cette banlieue qui déjà, au 11 mai, avait envoyé d'un coup 9 députés à la Chambre. Une foison de drapeaux rouges, qui n'avaient pu jusqu'ici être encore arborés qu'à Saint-Denis, au Père-Lachaise, à Garches et à Courbevoie, put ainsi offusquer les regards du noble Faubourg, du quartier de Saint-Sulpice et du fief de Painlevé. « Suivi de trente mille communistes hurlant l'Internationale, Herriot, dit la manchette de l'*Eclair*, a conduit les cendres de Jaurès au Panthéon. » « Kerensky passé, arrive Lénine », renchérit M. Louis Latzarus ; et notre Hervé national d'aller jusqu'à écrire « qu'on a célébré dimanche les funérailles de la bourgeoisie française ». La cérémonie de dimanche, mi-tricolore, mi-rose, organisée par le Bloc des Gauches, s'est en effet achevée sur une sorte de triomphe insolent du Drapeau rouge ; et notre bourgeoisie, toute prête à s'affoler, doit sûrement soupirer plus que jamais au lendemain de cette journée... néfaste : Ah quand donc paraîtra notre Mussolini ! — celui vers qui montent les objurgations de M. René Johannet, — l'auteur de cet *Éloge du Bour-*

geois français à tout jamais fameux — et qui n'a, paraît-il, qu'à se montrer pour être acclamé par quarante millions de Français...

Sans prendre trop au sérieux un affolement en partie calculé et en partie sincère (notre bourgeoisie prend facilement peur, elle a la phobie du rouge, on se rappelle encore le « Triomphe de la République » et le 1^{er} mai 1906), ni partager l'enthousiasme sans doute prématuré de certains qui pourraient croire la Révolution déjà en marche (une descente dans le cœur de Paris de la banlieue communiste n'est encore après tout qu'une promenade, et la Révolution est une chose infiniment plus sérieuse et plus grave), *Clarté* se doit de dire nettement son avis sur cette question Jaurès, comme elle l'a fait déjà, d'une manière qui a pu paraître scandaleuse, à propos d'Anatole France. Le 15 novembre 1922, la revue publiait déjà un essai de Raymond Lefebvre (1), où Jaurès était jugé d'une manière très nuancée, mais avec des réserves importantes. Le 20 juillet de cette année, au moment où le transfert au Panthéon fut parlementairement décidé, un *éditorial*, également fort nuancé, anticipait la dénonciation « d'escroquerie au cadavre » faite par le Parti communiste... Aujourd'hui, au lendemain de ce désormais fameux dimanche du 23 novembre 1924, où la bourgeoisie de gauche a claustré Jaurès dans son Panthéon parmi « les gloires nationales démocratiques » et où les communistes ont fait un effort sans doute impressionnant, mais peut-être vain, pour marquer de leur sceau une mémoire qu'on leur confisquait, qu'allons-nous dire en cette revue où nous avons pris le parti — un parti sans doute follement téméraire et souverainement *impolitique* — de dire toujours *toute notre pensée* ? Oserons-nous déclarer à cette bourgeoisie de gauche qui a parlé hier par la bouche de Herriot : « Eh bien, vous le voulez, prenez-le donc et gardez-le ! » ou bien continuerons-nous à lui disputer une mémoire dont nous nous obstinerions à garder le culte ?

La Révolution exige le maximum de clarté spirituelle, d'intransigeance morale et de précision

(1) La mort de Jaurès et de l'Internationale juive, écrit en 1916.

politique. « Rien de moins métaphysique que la promiscuité », déclarait Proudhon, auquel M. Herriot a osé comparer Jaurès; et notre conception de la lutte de classes est une conception avant tout *métaphysique*, et qui exige qu'on conçoive, dans toute sa rigueur et toute sa pureté, la *scission métaphysique* qui sépare inexorablement de la bourgeoisie le prolétariat révolutionnaire.

Or, Jaurès nous apparaît comme ayant été avant tout un *conciliateur* — l'homme qui, obstinément, avec toute la fougue d'un Verbe en la magie conciliatrice duquel il croyait naïvement, parti du centre gauche pour arriver à ce qu'il croyait être le socialisme et qui n'était que la *démocratie entière et achevée*, a voulu combiner le matérialisme historique avec l'idéalisme le plus fumeux, le patriotisme avec l'internationalisme, la démocratie bourgeoise avec le prolétariat révolutionnaire (2). « Humanitaire ardent et superficiel », à la Michelet, sous le patronage duquel d'ailleurs il mit, à côté de Marx et de Plutarque, son *Histoire socialiste de la Révolution française*, il eut pour perpétuel antagoniste Jules Guesde, dont l'âpre et dure dialectique est restée ce qui, jusqu'ici, a le mieux rappelé dans le socialisme français la dialectique marxiste; il fut l'homme de l'Affaire Dreyfus, c'est-à-dire d'une lutte essentiellement démocratique, où, les conquêtes de 89 semblant être remises en question, et l'Etat moderne étant menacé d'un soi-disant retour offensif de l'Ancien Régime, le socialisme devait disparaître automatiquement derrière la démocratie bourgeoise; il fut l'âme du premier Bloc des Gauches, et l'éminence grise du « petit père » Combes, dans sa lutte contre l'Eglise, appelée à payer les frais de l'Affaire; et de là date son amitié avec Anatole France, qui préface les discours dudit Combes; en 1904, vaincu à Amsterdam par Guesde et Bebel, il s'inclina sans doute et cessa son *ministériatisme*: Clemenceau, d'ailleurs, remplaçait Combes, le radicalisme du panache et de la revanche, le radicalisme pacifiste et *renonçant*, la démocratie guerrière la démocratie quietiste, et l'on se rappelle les duels oratoires de ces deux hommes où l'ironie froide, coupante et méprisante de l'un dégonflait souvent l'idéalisme fumeux et nuageux de l'autre; vis-à-vis du syndicalisme révolutionnaire, du *mythe* de la grève générale, et de celui qu'il baptisa lui-même à la Chambre de *métaphysicien* du dit syndicalisme — Georges Sorel — comme vis-à-vis d'Hervé et de son antipatriotisme du *Drapeau*

dans le *Journal*, il observa une attitude équivoque, à tendance toujours conciliatrice et *promiscuante*, si j'ose dire, si bien qu'un Péguy — le dernier *patriote* sincère peut-être que nous ayons eu — finit par le traiter de lâche et de traître dans une page cruelle d'un pamphlet resté célèbre; et c'est alors que commença cette période d'avant-guerre où sur l'Europe s'amoncelaient les nuages précurseurs de l'orage, et où, comme disent ses hagiographes Desanges et Mériga, il joua le rôle « d'annonciateur de la tempête » — et de « Cassandre » inécoutée, essayant en vain de retenir sur la pente fatale un pays qu'un parti, le *parti de la guerre* — *diversion à la Révolution*, avec Poincaré et Millerand comme agents, le Poincaré « président de la réaction et d'Isolsky », et le « Millerand des retraites militaires », poussait à la catastrophe, avec cet aveuglement infernal des mégalomanes chez qui l'imbécilité le dispute à la vanité prétentieuse, ne réussissant qu'à se faire traiter, en pleine Chambre, par le Stephen Pichon, chien couchant de Clemenceau, « d'avocat de l'Allemagne au Parlement français » et ressemblant de plus en plus à cet oiseau des tempêtes dont les cris aigus et impuissants se perdent dans les roulements prémonitoires de l'orage et les vents déjà déchainés — pour finalement s'abattre, le 31 juillet 1914, sous le revolver d'un *fanatique* armé par... cette canaille d'Isolsky (3), au seuil même de la guerre.

Désarroi, ahurissement... simulés; stupeur comme d'assassins se demandant si le coup va réussir et « passer »; puis, voyant que rien ne bouge, larmes universelles de crocodiles sur le cercueil d'un homme, dont la disparition, au fond, rendait tout plus facile; « l'orateur de l'Allemagne » est soudain promu au rang de victime auguste, d'hostie sacrée, que le Moloch se mettait déjà sous la dent avant les quinze autres millions qui devaient suivre, sans arriver à apaiser un appétit formidable et monstrueux; c'est l'*Union sacrée* sur son cercueil: Maurras lui-même rentre ses injures, Jouhaux, qui veut d'abord partir, ne boude pas trop un heureux sursis d'appel qui lui permet de s'asseoir à côté de Barrès, de Mgr Amette et de Joseph Reinach, et de faire de la C.G.T. l'auxiliaire du gouvernement. Et « la guerre du Droit » peut commencer.

On s'est demandé souvent ce qu'aurait fait Jaurès dans cette guerre qu'il avait essayé d'empêcher, et dont il était la première victime. La question pour nous ne fait pas de doute: Jaurès, pacifiste et humanitaire, Jaurès démocrate, non seule-

ment serait entré, comme Guesde, son éternel contradicteur, dans le ministère de la Défense nationale, mais il y aurait joué un rôle bien autrement actif que Guesde, qui n'y fut qu'un ministre sans portefeuille, inerte et décoratif: lui, l'âme du parti de la paix, il serait devenu l'âme de la guerre; il se serait retourné contre l'Allemagne militariste et féodale avec une fureur d'autant plus sacrée que son pacifisme ingénu aurait été plus cruellement déçu; il aurait prêché la *guerre sainte* de la Démocratie contre la Réaction, comme aux temps de l'Affaire Dreyfus, l'Allemagne remplaçant l'état-major; le socialisme de guerre aurait eu en lui son grand orateur; sa rhétorique enflammée aurait essayé de spiritualiser, d'illuminer et de galvaniser la plus morne des guerres; il en aurait été le Danton et la pourpre de ses images aurait essayé de couvrir d'un manteau de gloire démocratique l'horreur bestiale du charnier. Et quand il eût vu Lénine *trahir* l'Entente et essayer de faire avec l'Allemagne une paix séparée et... honteuse, il aurait lancé à Lénine, comme autrefois à Guesde, des objurgations pathétiques pour le détourner d'une action si noire: « Guesde! Guesde! » clamait-il au Gymnase Japy, pour l'empêcher de rompre l'unité socialiste; ici, devant la déchirure de l'union sacrée européenne, il aurait crié: « Lénine! Lénine! » sur le même ton de pathétisme oratoire et navré... En vain. Lénine, comme Guesde naguère, restant « muet, aveugle et sourd au cri de... l'Orateur » — il aurait stigmatisé la Révolution bolchevique, dénoncé sa *grande trahison*, et aidé Clemenceau à réparer les désastreux effets de la défection russe... Puis, à côté de Wilson, il se serait fait le prophète du pacifisme européen, pour se laisser *rouler*, avec la même soi-disant « noble candeur » par Clemenceau et Lloyd George; aurait-il pu empêcher le triomphe du Bloc National aux élections du 16 novembre 1919? C'est douteux, l'éloquence, si grande soit-elle, étant impuissante malgré tout à maîtriser les forces psychologiques nées d'une situation comme celle qui existait au lendemain de la guerre; mais, ce qui est certain, c'est qu'il serait aujourd'hui, comme il le fut pour le premier, l'âme du *second Bloc des Gauches*, à côté de Herriot, de Renaudel, de Blum et de Paul-Boncour... Ces messieurs ont donc eu raison de le conduire au Panthéon au nom du *Cartel*: l'histoire véridique leur donnait ce droit; mais, dirons-nous donc finalement que la *légende*, une fois de plus, est plus vraie que l'*histoire*?

Ce cortège du 23 novembre 1924 fut vraiment symbolique: d'une part le cortège officiel, franc-maçonnerie, Ligue des Droits de l'Homme et les maigres sections des S.F.I.O.; de l'autre, bien séparées des premiers, les masses profondes et compactes du Parti communiste, venues de la banlieue et de Seine-et-Oise; l'*histoire* et la *légende*; la froide spéculation des politiciens et l'idéalisme touchant

et obstiné des masses; la vieille France démocratique dont l'idéal épuisé passe à l'état de relique vénérable, et la jeune et encore bien confuse *tradition léniniste*, qui essaie de succéder à la tradition guesdiste, à la tradition jaressiste et à la tradition syndicaliste du socialisme français moribond; — devons-nous respecter la légende, accepter pieusement l'illusion des masses qu'un Parti essaie d'utiliser politiquement, ou devons-nous, en vrais iconoclastes, briser impitoyablement cette dernière image du vieux socialisme fourbu, mélange hybride de démocratism radical et de révolutionnarisme rhétoricien?

Nous respecterons la mémoire de l'homme; la mort tragique a sublimé le politicien en le transformant en une manière de héros; mais, nous le répétons: la Révolution a besoin d'un maximum de clarté spirituelle, d'intransigeance morale et de précision politique; or, nous le disons nettement: perpétuer le mensonge de la légende jaressiste ne peut être que néfaste à l'essor de la jeune tradition léniniste qu'on veut créer dans le socialisme français. *Entre Jaurès et Lénine*, il faut choisir — choisir inexorablement et impitoyablement; que, par grâce, on ne perpétue pas l'équivoque, la promiscuité de notions incompatibles, aboutissant fatalement dans l'action à la promiscuité des classes! Jaurès fut le dernier grand homme, — grand surtout par le Verbe — de la vieille démocratie française; elle a trouvé en lui son dernier truchement — un truchement particulièrement grandiloquent, lyrique et magnifique; c'est la démocratie latine qui essayait de se mettre à l'école de Hegel et de Marx, mais n'y comprenait pas grand-chose, son humanitarisme ardent et superficiel ne pouvant s'élever jusqu'au réalisme historique et profond de cette dure école dont Lénine est au contraire l'élève authentique et génial. Jaurès tué au seuil de la guerre, mais c'est tout un symbole: la balle de Villain a frappé en lui, à tout jamais, l'idéalisme démocratique, naïf et oratoire, et toujours obstiné à concilier dans la pourpre des phrases les antagonismes irréductibles des choses; tout le vieux fatras s'est écroulé: dans l'énorme et épouvantable crevasse ouverte par la guerre, tout le vieux monde a roulé pêle-mêle; Guesde lui-même, *Guesde l'intransigeant*, en devenant ministre de la Défense nationale, se suicide et termine ignominieusement une carrière toute de probité politique; et Jouhaux déshonore le syndicalisme en acceptant son sursis d'appel et en jouant le rôle d'auxiliaire du gouvernement; toute la vieille démocratie française fait faillite, et son *renouveau* actuel n'est qu'une *comédie des morts*: la vie ne saurait plus habiter ces revenants. La bourgeoisie française attend son Mussolini et le prolétariat français son Lénine. Que les morts enterrent leurs morts: place aux vivants!

CLARTE.

(2) L'*Humanité* a reproduit, dans son n° du dimanche 23 novembre, ce jugement décisif porté par Zinoviev sur Jaurès dès 1915: « Jaurès blâmait Guesde en ces termes: « Son internationalisme n'est pas un internationalisme de paix ». Précisément. Il y a l'internationalisme paisible, pacifiste, petit-bourgeois, réformiste, qui craint les secousses... Et il y a un autre internationalisme qui n'est point paisible, mais au contraire militant, l'internationalisme marxiste, celui dont Guesde lui-même, encore marxiste à cette époque, défendait en 1885 les principes essentiels. »

(3) A signaler un article de Léon Daudet (25 novembre 1924) où celui-ci essaie la *diversion* du meurtre de Jaurès par... la police allemande, pour innocenter celle de l'ambassade russe. La publication du carnet de Georges Louis met notre bourgeoisie de guerre sur les dents: elle essaie de tout faire retomber sur l'Allemagne, même le meurtre de Jaurès.

MAYAKOVSKY

Presque tous les grands poètes russes de la fin de l'ancien régime ont compris la révolution (à leur façon, s'entend (2)). Une place de premier plan revient parmi eux à Vladimir Mayakovsky dont le candide orgueil étoffé d'un beau talent, prétend, au nom du futurisme, ouvrir les voies nouvelles de l'art prolétarien.

Comme le futurisme italien le futurisme russe a voulu rompre avec le passé, détruire les valeurs classiques, exalter l'individu, chanter la machine, les trains, les ponts, les villes, la réalité moderne. Une vingtaine d'années aura bientôt passé sur les premiers manifestes de Marinetti sans que le futurisme occidental, déjà démodé, ait tenu, par quelque chef-d'œuvre, la moindre de ses grandiloquentes promesses. Ses apôtres ont suivi, avec la docilité propre aux intellectuels et aux artistes, l'orientation dominante dans la société. Les futuristes italiens sont devenus impérialistes et fascistes. Marinetti chanta, pendant la guerre de Tripolitaine, « la beauté des entrailles fumantes au soleil ». Il admire aujourd'hui le *duce* Mussolini. — Les futuristes russes se sont laissés emporter par le courant vers la révolution. Mayakovsky a dit l'horreur des charniers de la guerre (*La Guerre et le Monde*) puis le *Gloire à nous !* de la révolution. — Ici et là — nous l'allons voir de près — le futurisme nous apparaît tragiquement lié au passé, dans sa naïve prétention de s'en évader.

Un Laforgue Scythe

Mayakovsky commença d'écrire, avec une originalité authentique, vers 1909 — (il avait alors seize ans). L'influence de David Bourliouk, le dégoût de la littérature conventionnelle, un tempérament vigoureux, décidèrent de son orientation. Tous ses poèmes jusqu'à la révolution sont, au fond, navrants. A la différence du futurisme italien auquel on ne saurait nier une vitalité

(1) Voir dans notre n° 56 l'étude sur Vsevolod Ivanov, et dans notre collection de 1923 : Boris Pilniak, I. Lebedinsky, etc.

(2) Le contraste est saisissant, dans la littérature russe, entre l'attitude des poètes et des romanciers vis-à-vis de la révolution. Les poètes Alexandre Blok, André Biély, Nikolaï Kliouev, Serge Essénine, C. Balmont, Valère Brioussov, Viatcheslav Ivanov, Serge Gorodetsky, Vladimir Mayakovsky l'ont louée. Les romanciers Andreïev, Merejkovsky, Koupnine, Bounine, Zaitsov, Amfiteatrov, Tchirikov — pour ne citer que des grands noms — l'ont haïe. Ce fait est trop général pour ne pas correspondre à des causes méritant analyse. Il me semble que les poètes, plus émotifs, exprimant davantage l'instant que l'époque, sont, parmi les écrivains, les plus enclins à saisir le profond lyrisme d'une révolution. En outre, la création poétique n'exige pas nécessairement cette longue cristallisation intérieure des types et des mentalités qui fixe la personnalité du romancier et en fait, au sens psychologique du mot, un conservateur. — V.-S.



exubérante, souvent joyeuse, étourdissante, sinon prestigieuse, le futurisme russe est morne, crispé, cynique, neurasthénique. C'est qu'il y avait loin de l'Italie de 1905-10, naissant à l'impérialisme, à la Russie économiquement arriérée où venait d'être vaincue une révolution démocratique (1905). C'est que l'opulent Marinetti appartenait à une bourgeoisie en plein essor ; l'affamé Mayakovsky est d'une jeunesse intellectuelle sans avenir. Dans ses premiers vers la forme seule est innovée. Rythme personnel, brutal et déhanché ; images violentes, images dénotant presque toujours une imagination malade. Le fond de cette poésie est de vieille souffrance sans espoir.

*La rue s'est effondrée comme le nez d'un syphilitique.
Le fleuve est de stupre fondu en baves.*

(Quand même, 1910.)

*Et derrière le soleil des nues, quelque part, boitillait
Une lune débile totalement inutile...*

(Grands enfers de villes, 1910.)

Les heures se traînent comme une basse injure...

(Encore Petersburg, 1911.)

Nous, forçats de la ville-léproserie...

(Le Nuage en pantalons, 1914.)

Il n'est d'autres vers du bruyant futuriste, qui s'affiche dans les cabarets artistiques de Petersburg en

blouse bouton-d'or, que lorsqu'il choit dans l'excéntricité goûtée des snobs :

*Je me ferai des culottes noires
Du velours de ma voix
Et une blouse jaune avec trois aunes de couchant.*
(1911.)

Sa rupture avec le sentiment est si superficielle que la sensibilité profanée s'exprime parfois chez ce cynique avec une fraîcheur singulière. Il dit des étoiles :

Quelqu'un appelle donc ces petits crachats des diamants ?

*Il est donc nécessaire — que chaque soir s'allume —
sur les toits — au moins une étoile ?*

(Ecoutez ! 1911.)

*Tes yeux s'ouvrent dans ton visage
comme les fosses de deux tombes...
Je suis seul comme le dernier œil
d'un homme qui va chez les aveugles !*

Ne reconnaissez-vous pas cette vision désolée de l'univers, cette angoisse d'être seul ? — Ne vous souvient-il pas d'avoir lu chez Laforgue bien des vers analogues à ceux-ci ?

Mais, dans son détraquement, Mayakovsky trouve aussi des images qui nous replacent instantanément dans l'atmosphère de la Russie de Stolypine.

*Villes pendues
aux nœuds coulants des nuages*

*Où je vais sangloter seul
parce qu'on a crucifié aux carrefours
les agents de police.*

(Moi 1912.)

J'ai nommé Laforgue. Laforgue aussi était bohème, avait faim, refoulait une sensibilité meurtrie, se sentait vaincu par la ville mauvaise. La fine ironie d'une vieille culture aristocratique était sa suprême ressource.

Mayakovsky est d'une race jaune, d'un pays hérissé de potences. Il a la sourde colère d'un plébéien écoeuré. Une véhémence révolte couve en lui.

*Et s'il me déplaît aujourd'hui, à moi, Hun brutal
de me décarcasser devant vous,
j'éclaterai de rire et cracherai joyeusement,
joyeusement à votre face.*

(Tenez ! 1912.)

Le « bolchevik » Mayakovsky pouvait s'exprimer ainsi ; non l'anarchiste Laforgue, lecteur de la reine de Prusse.

De la femme ils ont dit, l'un :

O femme, mammifère à chignon ! (Laforgue)

L'autre :

Vous paraissez une huître dans l'écaille des choses.

La parenté d'inspiration entre ces deux poètes décadents, extrêmement dissemblables, me paraît frappante. Mayakovsky, dans sa première manière, fut un Laforgue scythe.

A ses débuts de « futuriste », il n'exprimait, par tou-

tes les fibres de son être, qu'une décadence : l'avortement de la culture bourgeoise en Russie.

...De 1906 à 1914, la Russie traverse des années noires. La défaite de la Révolution de 1905 retentit longuement dans les esprits des intellectuels. Ere des égarements individualistes (Artzybachev, Sanine), mystiques (Merejkovsky, Biély), mystico-sexuels (Rosenov). Comme on comprend Mayakovsky quand il se dit à lui-même :

*« Je vois en toi, sur une croix de rire
un cri que l'on tortura, crucifié. »*

(« Vladimir Mayakovsky », 1913.)

Dans un poignant poème il décrit les monstrueuses funérailles du rire. Voici :

*Derrière le corbillard, sanglotante, cette vieille, la vie,
mère grisonnante du rire qui est mort...*

Depuis :

*Si quelqu'un rit, il semble
qu'on lui a déchiré les lèvres.*

Si Mayakovsky était resté avec ce beau talent, ce bohème vaincu de la grande ville capitaliste, il n'appartiendrait aujourd'hui, après octobre 1917, malgré ses audaces prosodiques, qu'au passé. Mais il a su, dans la Révolution, se renouveler.

Résurrection du poète

Ses origines l'y prédisposaient.

Lors de la Révolution de 1905, le poète avait onze ans. Sa famille habitait le Caucase. L'enfant apprit tôt la haine des pendeurs cosaques. Les premiers vers qu'il lut accompagnaient une proclamation illégale. « Les vers et la Révolution se fondirent dans ma tête ». A douze ans, l'enfant fréquentait un cercle marxiste clandestin et se croyait social-démocrate. Puis ce fut la mort du père, l'arrivée à Moscou, la misère, les études difficiles, maintes fois recommencées. A treize ans (1907) Mayakovsky adhère au parti bolchevik. A quatorze ans, grand gamin dégingandé, il participe (« camarade Constantin ») à une Conférence des sections de Moscou, appartient à un Comité avec Lomov, Smidovitch et d'autres. Première arrestation dans une typographie illégale. Il « bouffe », reliure comprise, un bloc-notes contenant des adresses. Libération. Nouvelle fièvre d'action. Des camarades minent une rue de Moscou afin de faire évader quelques forçats. Le coup réussit. Nouvelle arrestation. Cette fois Mayakovsky séjourne 11 mois à la prison de Boutirky. C'est là qu'il prend contact avec la littérature, là qu'il écrit ses premiers vers détestablement symbolistes. Libéré, il quitte le parti pour la Bohême. Le futuriste David Bourliouk lui a dit un soir : « Tu as du génie, mon vieux ! » Mayakovsky en est convaincu. Il arbore une blouse aux reflets de soleil. Ses amis futuristes et lui répandent un manifeste collectif intitulé : *Un soufflet au goût public*. Le littérateur individualiste, un peu snob, a pris le dessus sur l'adolescent révolutionnaire.

En littérature, dans le monde bourgeois, un jour vient où il faut, pour faire sa trouée, faire autre chose que les prédécesseurs, commencer même par souffleter

le goût public. La poésie russe de ces années n'évolue plus. Blok, Balmont, Biély, Bounine, Brioussov sont de grands poètes déjà classiques autour desquels se momifient des écoles conventionnelles. Entre leur poésie raffinée à l'usage de milieux intellectuels déprimés, et la vie, l'écart augmente de jour en jour. Le mérite des futuristes est de le sentir. Le mérite de Mayakovsky est d'être un révolté.

*Il faut aujourd'hui
forcer le crâne du monde
à coups de casse-tête!*

(Le Nuage en pantalon, 1914.)

Ses pièces satiriques sont d'un pessimisme amer. La révolte intérieure tourne en rancœur. La rancœur en gouaille. (*Hymne au Juge, Hymne au Pot-de-Vin.*) Les intellectuels l'écœurent. Un savant « ce n'est pas un homme, c'est une impuissance bipède ».

*...Il n'a pas la nausée
que l'homme grandisse bête et soumis,
puisqu'il peut à chaque seconde
extraire une racine carrée.*

1914. La guerre ne lui inspire d'abord que de somptueuses — et atroces — images (« les buissons du boulevard saignent, pareils au cœur que déchirent les doigts des balles... ») La vie s'organise pourtant à l'arrière, la « bonne vie » du temps des tueries. On s'adapte. Le poète aussi. Son premier chef-d'œuvre, *Le Nuage en pantalon* (1), long poème d'amour, violent et d'un haut lyrisme, date précisément de 1914. Il écrit aussi des petites choses nulles pour les gazettes. Comme ce poète suit l'immense foule! Tant que l'arrière oublie la guerre, il l'oublie. Quand, dans les défaites et les souffrances accumulées, la Révolution fermente, il écrit cette grande chose apocalyptique *La Guerre et le Monde*, scandée par la prière des morts (1916). Soldat passant son temps à dessiner les portraits de ses chefs, il médite une autre grande composition : *L'Homme* (1916) : *La Vie, la Naissance, les Passions*, etc., de Mayakovsky. Orgueil hyperbolique — Moi! Moi! Moi! — élans démesurés, exaltations, passion et chute : désespoir perpétuel. « Le monde clame la prière des morts ». C'est le vers final. — Vous voyez combien ce futuriste, cet individualiste forcené, ce véhément, ce passionné appartient exclusivement, par sa désespérance, au passé : à une société finissante?

— Heureusement que les vers suivants de ses *Œuvres complètes*, intitulés *Révolution*, sont datés du 26 février 1917 :

*Aujourd'hui s'effondre l'autrefois millénaire.
Aujourd'hui revise les fondements du monde...*

*.....
C'est le premier jour du déluge ouvrier!*

*.....
Nous avons vaincu!
Gloire à nous! Gloire à nous!*

.....

(1) « Voulez-vous
que je sois irréprochablement tendre?
Pas un homme : un nuage en pantalon! »

*Le présent s'épanouit en prodigieuse légende:
La grande Hérésie Socialiste.*

« Nous » n'avons pas vaincu, poète. Vous n'aviez même pas vaincu votre neurasthénie! Mais les ouvriers de Poutilov ont vaincu l'autocratie. Et c'est pourquoi vous allez ressusciter, futuriste, si seulement, malgré tout le passé qui vous alourdit, vous savez suivre le présent!

Le poète du civisme prolétarien

Mayakovsky a suivi le temps présent. La Révolution d'octobre ne fut pas pour lui un cas de conscience. Sa volonté obstinée de rompre avec toutes les traditions — un des traits dominants de son futurisme — et sa haine instinctive de la société bourgeoise l'inspirèrent bien. Tout de suite il fut le poète du civisme prolétarien (*Mystère-Bouffe*, 1918; *Ordres à l'Armée des Arts, Marche gauche, Le Poète à l'Ouvrier*, 1919, *Poèmes satiriques*, 1920-21-22.)

Je ne puis m'empêcher de voir là un premier achèvement de sa destinée. Son point de départ avait été dans la révolte contre le vers soigné, lettré, pommadé, aristocratique et faux des poètes-lauréats de la bourgeoisie. Il leur avait adressé, pendant la guerre, des apostrophes de ce genre :

*N'en avez-vous pas assez, messieurs les poètes,
des pages, des palais, de l'amour, des buissons de
[lilas?]*

*Si c'est vous les créateurs
je me fous de l'art!*

(Frères écrivains.)

Maintenant la rue bout, creuset formidable. La rue est toute en cris, en drapeaux, en idées à millions de têtes, en actes brandis par des millions de mains. La littérature est une pauvre chose! Le vieil ennui, le snobisme des cabarets artistiques, l'odieuse futilité des versifications précieuses s'en vont à tous les diables :

Assez de vérités d'un sou!

.....

*Les rues sont nos pinceaux,
Les places nos palettes.*

.....

*A la rue, futuristes,
tambours et poètes!*

(Ordre à l'Armée des Arts.)

Laissez ça!

*arachez
sur les rimes et les ariettes,
et les buissons de roses,
et toutes ces sornettes
de l'arsenal des arts!*

.....

*Camarades!
Donnez-nous un art nouveau
pour désembourber la République!*

(2^e Ordre à l'Armée des Arts.)

Mayakovsky fait comme il dit. Désembourber la République. Travailler : en poète vivant, dans la rue.

Ce sont les années héroïques. Blocus, famine, Dénikine, Youdenitch, Koltchak. La République saigne par mille plaies. Le poète est un ouvrier de la propagande. Salarié par Rosta (Agence Télégraphique Russe) il dessine les placards d'agitation qui, par toute la Russie, mobilisent chaque jour l'attention des masses. « J'ai confectionné 1.003 placards et rédigé environ 6.000 légendes. » (*Autobiographie*). Dans l'intervalle une grande œuvre : 150.000.000.

Ce rôle lui convient admirablement. D'une stature athlétique, avec une tête de boxeur et des poings de boxeur, doué d'un organe fait pour retentir sur les places, Mayakovsky surgit parfois parmi les foules, aux jours des grandes manifestations et déclame dans la rue dont le cœur lui répond. Quand l'ultimatum de lord Curzon fit rouler dans les artères de Moscou des foules indignées, Mayakovsky « ouvrant une gueule quadrangulaire » leur apprit le refrain de l'heure :

Hurle, lion britannique!

Mots intraduisibles. Hurle se prononce ici comme l'impératif : *A gauche!*

Certains de ces poèmes satiriques sont de petits chefs-d'œuvre. Par exemple celui consacré aux *Salauds* :

Gloire, gloire, gloire aux héros!

.....

Et maintenant parlons un peu de salauds.

Les salauds ce sont les petits-bourgeois qui s'installent dans la République rouge. Mayakovsky en trace un portrait inénarrable. Madame se préoccupe du bal du Conseil Révolutionnaire de la Guerre; elle veut y paraître en robe ornée des emblèmes soviétistes. Monsieur calcule les augmentations de traitement. Un matou ronronne sur les *Izvestia*. « Au mur, Marx, dans un petit cadre rouge ». Un canari sifflotte dans sa cage...

*Marx regardait, regardait
et tout à coup
se mit à gueuler :*

.....

*« Vite
tordez le cou aux canaris
pour que le communisme
ne soit pas battu par les canaris. »*

Grâce à ce contact avec la réalité de la Révolution le satirique Mayakovsky restera avec Démian Biedny, un des poètes russes les plus caractéristiques de ces années.

« 150.000.000 »

De ses grandes compositions « communistes » celle des « 150.000.000 » est la plus remarquable. Pour l'originalité, l'ampleur, la puissance de l'expression, ce poème est une œuvre unique. C'est, après tout un admirable morceau. Constatons pourtant avec Trotsky qu'il a d'énormes défauts. Ce que nous appellerons la « tragédie intérieure du futuriste Mayakovsky » s'y révèle presque à chaque vers. L'œuvre parut d'abord sans nom d'auteur car

150.000.000 de créateurs donnent le nom à ce poème. La balle est son rythme.

*Les rimes sont le feu qui passe d'édifice en édifice.
La rotative des pas
imprima cette édition
sur le vergé caillouteux des places.*

Il débute par l'appel de la Vengeance et de la Faim « à tous ceux qui n'en peuvent plus ». Hommes et choses, en masses, tout s'ébranle. On sent dans les strophes pesamment martelées la trépidation d'un univers en marche. Tout s'ébranle, « les autos, les motos, les choses infimes », les routes « fatiguées d'aller vers les puits » qui veulent « l'asphalte et le fracas des express ».

*Les provinces,
les poissons, les insectes
150.000.000 d'hommes,
cent provinces,*

tout ce qui se meut, se traîne, rampe, va « comme une lave » — « à travers la garde blanche des neiges » — à travers l'Océan, vers l'Amérique. Et cet univers d'affamés insurgés en marche, c'est le colossal Ivan russe qui va prendre à la gorge, à Chicago, le colosse gras Wilson.

Il pleut des hyperboles. Chicago a 14.000 rues; dans chacune débouchent 700 ruelles... etc. Il y a aussi des trouvailles, abondantes.

*Les vêtements de Wilson
sont tissés de la plus fine tendresse des poètes.
Ses caleçons ne sont pas des caleçons :
ce sont — des sonnets!*

Les Whitman, les Lincoln, les Edison forment la cour de Wilson. « En smoking, Whitman balance un encensoir, d'un rythme nouveau ». « Chaliapine est là tout grimé, toujours prêt à chanter ».

Le corps à corps d'Ivan et de Wilson est décrit avec un luxe d'images étourdissantes. Guerre sociale des êtres et des choses. Tout ce qui est rouge contre tout ce qui est blanc. « Les Rockefeller sont étranglés par leurs propres faux-cols... » En vain Wilson lance-t-il contre Ivan, après les armées, les maladies, puis, dernière réserve

*...L'armée empoisonnée des idées :
Démocratisme, humanisme, ismes et ismes!*

En vain.
*Dans le fracas d'un Tsou-Shima international
l'escadre du passé coula.*

Et maintenant :

*« Appelez-nous Abel ou Caïn,
peu nous importe!
Voici l'avenir! »
Au lieu de foi dans les âmes
la vapeur et l'électricité (3).
Tout sera joie
pour nos yeux de grands enfants.*

La critique communiste reproche avec raison à ce

(3) Je doute fort que ce soit suffisant. — V.-S.

poème l'abus des hyperboles, un symbolisme grossier, la vulgarité de certaines expressions, le caractère purement conventionnel des mythes, une grande analogie de fond — sous le grand contraste de la forme — avec les anciennes *bylines* (légendes) russes. Le géant Ivan rappelle par trop le paladin Ilia de Mourom. (L. Trotsky, G. Lélévitch).

Ces critiques, à mon avis, s'adressent à toute l'œuvre actuelle du poète communiste.

Futurisme ou passéisme ?

A tout bout de champ, dans des titres, sous-titres, invocations lyriques, Mayakovsky se nomme lui-même. Cent fois peut-être il fait du mot « moi » un vers initial. Mayakovsky tutoie le soleil, l'univers, la révolution. Cet individualisme délirant n'a rien, en soi, de communiste. C'est l'exacerbation d'un mal psychologique de la société capitaliste. — Certes il y a un individualisme révolutionnaire. Nous savons tous que l'individualité humaine s'épanouira dans la libre société communiste de l'avenir ; mais nous savons que ce ne sera pas dans l'isolement d'un orgueil puéril, mais, au contraire, dans l'unanimité de la vie collective. Et l'artiste révolutionnaire d'aujourd'hui pourrait apprendre du prolétariat — classe, par excellence, de l'effort collectif — à pressentir au moins cet avenir. Un Walt Whitman, si hautement individuel et si pénétré du sentiment de la vie collective (« En masse ») me paraît à cet égard beaucoup plus proche de l'art prolétarien que Mayakovsky, empêtré d'individualisme littéraire.

L'hyperbole, son procédé constant, n'est pas non plus un trait de l'esprit prolétarien. Loin de là, le réalisme révolutionnaire se caractérise par la précision concrète de la mesure, le sens des possibilités, le dédain des outrances. Le développement technique, le travail des machines forment l'esprit du travailleur à la mesure et à la précision. Les exagérations sont plutôt le fait des esprits formés en dehors des disciplines de la production. L'hyperbole coutumière dénote un idéalisme détaché des réalités, spéculant sur elles avec désinvolture. — Sur ce point aussi le futurisme de Mayakovsky est en réalité du « passéisme ».

Iconoclaste, Mayakovsky, chaque fois qu'une émotion profonde le gagne, revient à son passé d'idolâtre. Dans la *Guerre et le Monde*, la prière des morts donne le leit-motiv. La fin du poème a une allure de prophétie biblique. Dans le *Mystère-Bouffe* (écrit en 1918, mis en scène par Meyerhold), toute l'affabulation, d'ailleurs exploitée avec une verve bien originale, est chrétienne. Arche de Noé, déluge, paradis, enfer, terre promise.

Son dernier grand poème sur l'amour (*De Ceci...*), Mayakovsky le termine par une belle invocation lyrique à la Foi, à l'Espérance, à l'Amour. Telle est chez lui la tenace vitalité du vieil homme intérieur. — Verhaeren (et combien plus encore Whitman !) se sont libérés du passé à un plus haut degré. L'expres-

sion de la joie de vivre — à titre d'exemple — est souvent, chez eux, complètement dégagee des vieux mythes.

Ce grand poète a pourtant fait, mû par le désir d'être un révolutionnaire, un grand effort de renouvellement. Son influence s'étend à toutes les écoles. Il est le chef du mouvement futuriste-communiste, dont la revue *Lef* est l'organe très discuté. Pour apprécier son œuvre en toute équité, il convient de la situer, dans la littérature contemporaine, à côté de celle d'un Marinetti, si dépassé, ou des poètes de l'Europe occidentale. On aperçoit alors du premier coup d'œil combien ce poète de la révolution s'en est allé loin des cabarets et des salons où végète dans les pays d'Occident ce « reste » qui est « littérature »...

De son école et de sa revue, nous reparlerons sous peu. — Mayakovsky est-il le poète de la révolution ? Le futurisme russe exprime-t-il vraiment les premiers efforts de l'art prolétarien ? — A ces deux questions la voix retentissante du poète répond par l'affirmative : Oui ou plutôt : *Mille millions de fois oui !* — Tel n'est pas du tout notre avis. Le futurisme nous apparaît tissé de passé. Ce bond démesuré vers le futur : passé. Le prolétariat doit savoir que le devenir incessant est fait du passé, de présent et d'avenir. Cette haine des traditions : passé. Nous avons besoin de traditions révolutionnaires. Cet individualisme outré : esprit bourgeois. Cet abus de l'hyperbole : dérèglement de l'imagination propre à certaines formes décadentes de l'art bourgeois. Ce penchant pour le grotesque, le brutal, le véhément, le choquant : outrances fort étrangères au fond à l'esprit révolutionnaire qui aspire à une culture nouvelle, c'est-à-dire à un nouvel équilibre spirituel. Ces reminiscences chrétiennes (4) : passé, passé.

Le futurisme a été un aspect de la décadence de l'art bourgeois. A une époque où s'accroissait le divorce entre la culture et la structure de la société, son mérite a été de pressentir quelquefois une beauté nouvelle appelée à rester inexprimée tant que la création artistique sera privilège de riches et le travail producteur corvée de salariés. Réussira-t-il, en Russie, à se rajeunir assez pour devenir un élément de l'art révolutionnaire possible ? Il se peut — ses succès dans cette voie sont déjà notables. Mais ce qu'on voit le mieux chez Mayakovsky c'est le drame du poète qui ne peut pas, malgré son âpre vouloir, s'évader du passé. Les intellectuels de ce temps sont tous, jusqu'au fond de leur âme, prisonniers de la décadence bourgeoise. Et leurs tentatives d'évasion, pour audacieuses qu'elles soient, sont désespérées. Nous ne sortirons des cercles infernaux de la décadence que par l'effort révolutionnaire de la classe appelée à « recommencer le monde ».

VICTOR-SERGE.

(4) Elles me choquent chez le futuriste Mayakovsky. Je les trouve fort naturelles chez Alexandre Blok ou André Bély. — V.-S.

OSSENDOWSKI

Le menteur sans honneur

Dans notre numéro du 1-15 septembre dernier, on se souvient d'avoir lu une critique du livre de M. Ossendowski (*Bêtes, Hommes et Dieux*, Plon-Nourrit, édit.), par le docteur George Montandon. Cette critique, la première en date, fut suivie de plusieurs autres, notamment de polémiques engagées par le professeur Wendling et le docteur Sven Hedin.

Le traducteur français de M. Ossendowski, M. Robert Renard, nous adressa, par les soins de la maison Plon-Nourrit, le 7 octobre, une réponse que nous publions ci-après et que nous avons, comme d'usage, communiquée à notre collaborateur visé, avant de la publier. Les polémiques parues dans la presse suisse et allemande au sujet de M. Ossendowski n'étaient alors qu'amorçées et il nous parut plus équitable de différer la suite du débat jusqu'au présent numéro.

Sur ces entrefaites parut dans les *Nouvelles Littéraires* du 15 novembre dernier, un article de M. Lewis Stanton Palen, traducteur et collaborateur de l'édition anglaise de M. Ossendowski, en réplique aux contradicteurs de celui-ci. Dans un « chapeau », la rédaction des *Nouvelles Littéraires* faisait allusion à la critique (initiale) du docteur Montandon (dans *Clarté*) comme émanant d'un « suiveur » de Sven Hedin. Notre collaborateur, avisé par nos soins et invité télégraphiquement par les *Nouvelles Littéraires* à une confrontation avec M. Ossendowski, est venu à Paris, décidé à donner à cette confrontation un caractère public. En même temps, il nous remettait la réponse à la lettre Renard et à l'article Palen qu'on lira ci-après. Composée sur-le-champ, cette réponse paraît aujourd'hui, après la dite confrontation, qui eut lieu aux *Nouvelles Littéraires* le 22 novembre dernier, et à l'issue de laquelle a été rédigé le procès-verbal suivant :

« Après avoir entendu les explications réciproques de M. Ossendowski et de M. Montandon et les observations fournies par MM. Pierre Benoît, Georges Duhamel, M. Bonvalot, Jean Bernier, Michel Merlay et Henri Massis :

« Il est établi que le conditionnement de l'œuvre de M. Ossendowski, comme il l'a lui-même déclaré aux sociétés géographiques de Paris, de Londres, ainsi qu'à d'autres sociétés, n'est pas d'ordre scientifique, mais qu'il s'agit d'une œuvre composée d'éléments relatifs à des impressions personnellement vécues ou à des récits recueillis par lui-même.

« Contrairement aux déductions tirées par M. Montandon de la chronologie du livre, M. Ossendowski maintient qu'il est allé au Tibet (partie nord), ce que M. Montandon continue à contester.

Signé : G. BONVALOT, DR. GEORGE MONTANDON, DR. F. OSSENDOWSKI.

Il nous paraît indispensable d'accompagner ce communiqué du commentaire suivant :

I. — Ce n'est qu'à la suite des critiques du docteur Montandon, de Wendling et de Sven Hedin que, bien tardivement, M. Ossendowski songea à préciser que son ouvrage était un roman ET NON PAS un récit scientifique (*Journal Littéraire* du 22 novembre). Auparavant, tout le « lancement » dudit ouvrage,

tant par les soins de M. Stanton Palen que de la maison Plon-Nourrit, avait ménagé cette grave équivoque, et créé dans le public un véritable malentendu. Nous ne citerons, comme exemple à l'appui, que cette phrase de M. Paul Colin, dans un compte rendu paru le 15 octobre dans la revue *Europe* : « Document historique et géographique de premier ordre... » Une telle interprétation était d'ailleurs favorisée par les auteurs du « lancement ». La bande de l'édition française chez Plon-Nourrit portait : « Odyssée véritable, plus attachante mille fois que les voyages de Marco Polo. » M. Stanton Palen écrivait dans les *Nouvelles Littéraires* du 15 novembre : « ...Il ressort de ces quelques témoignages que les aventures extraordinaires par lesquelles a passé Ossendowski sont bien réelles. » Enfin ce dernier, devant une objection ainsi formulée : « Il est difficile de croire qu'un seul homme ait pu voir et accomplir tant de choses. N'avez-vous pas un peu ajouté ? » répondait de la sorte : « Sur mon honneur, tout ce que j'ai écrit est vrai et je n'ai pas tout dit ! » (d'après la lettre du 7 octobre de M. Robert Renard). Or le même homme écrivait le 22 novembre dans le *Journal Littéraire* : « Mon livre est un roman, que je ne me serais jamais permis de présenter à une société scientifique... Je pouvais aussi bien écrire ce livre sans avoir jamais visité auparavant ni la Mongolie, ni le Tibet... »

Nous ne nous sommes donc pas étonnés de rencontrer, lors de la confrontation, comme l'un des plus ardents avocats de M. Ossendowski, M. Pierre Benoît !

Mais résumons le premier point : 1° les « lanceurs » du livre en France et à l'étranger favorisent l'équivoque en vue d'obtenir le succès considérable promis à toute « révélation sensationnelle » ; et cela sans que l'auteur proteste, 2° devant des critiques objectives, changement de front complet : le livre est brusquement classé parmi les romans, afin de débouter a priori toute critique objective du récit.

II. — Au cours de la confrontation, M. Bonvalot essaya d'abord de rejeter la critique topographique du docteur Montandon, en affirmant à l'avance la possibilité d'erreurs commises par M. Ossendowski, du fait de manque de cartes, de difficultés du voyage, d'absence de notes, de circonstances dramatiques, etc. Le docteur Montandon exposa alors la critique chronologique établie par Wendling, et M. Ossendowski dut reconnaître que des erreurs indéfendables émaillaient la chronologie. Alors le docteur Montandon et les camarades présents de *Clarté* eurent à faire face à une apologie nouvelle, présentée du point de vue littéraire, principalement par MM. Pierre Benoît et Henri Massis. M. Pierre Benoît (dont chacun sait la compétence en la matière !) rappela que Chateaubriand avait composé des itinéraires faux (comme si la fausseté aujourd'hui démontrée de ces itinéraires n'entachait pas tout le témoignage consigné dans cette partie de son œuvre). M. Henri Massis, négligeant le malentendu confortablement créé lors du lancement du livre, défendit le droit pour un auteur de roman d'écrire de fausses chro-

nologies d'après des événements vécus, et notamment des faits de guerre (comme si le premier souci d'un ancien combattant n'était pas d'empêcher toute confusion entre la fiction et la chose vécue, confusion qui, en l'espèce, a été soigneusement ménagée). Enfin M. Massis essaya de démontrer que les erreurs de M. Ossendowski, par leur énormité même, prouvaient sa bonne foi, alors qu'elles prouvent seulement, tout au moins une étonnante légèreté — légèreté admise à la fin du débat par les apologistes mêmes de M. Ossendowski.

En résumé, la réputation géographique du livre une fois acquise, les défenseurs de M. Ossendowski tentent à présent de sauver la valeur historique de l'ouvrage en argumentant sur le terrain si indécis des procédés de composition littéraire. Or, pour nous, le soupçon vérifié quant aux erreurs géographiques, ne peut que s'appliquer à l'ensemble de l'œuvre. Un témoignage partiellement faux ne peut être reçu pour partiellement valable après que l'auteur a laissé

croire à sa totale véracité. Tout est là. Aucune réserve honnête, dénotant une probité de témoin, n'a été émise par l'auteur ni par ses « managers » avant que la critique n'ait forcé une partie de leurs retranchements. Le soupçon doit donc entacher à présent les subtiles distinctions littéraires sur lesquelles ils se rejettent.

Ce soupçon, nous, rédacteurs de *Clarté*, le maintenons dans toute sa force en tenant à publier la réfutation technique du docteur Montandon. Car sur des questions de fausses dates, de faux itinéraires, de faux communiqués, jamais un ancien combattant ne restera indifférent. Nous aimons à ce qu'on prenne ses responsabilités. Votre topographie, votre chronologie se sont écroulées : il est trop tard aujourd'hui pour argumenter sur le reste. Le malentendu partiel s'était établi au vu, au su de tous, et à votre profit, messieurs. Aujourd'hui, vous ne pouvez que subir le discrédit total.

CLARTE.

Paris, le 4 octobre 1924.

Monsieur le Directeur de *Clarté*,

On me communique aujourd'hui l'article du docteur George Montandon, dans *Clarté*, intitulé « Imposteur ou Halluciné ? », dans lequel votre collaborateur, tout en reconnaissant l'intérêt « captivant » du récit « Bêtes, Hommes et Dieux » et la faculté qu'a l'auteur « de rendre poignants les épisodes de sa narration » cherche à en contester l'authenticité en discutant certains chiffres. M. Ossendowski se trouvant en ce moment en Afrique du Nord et ne pouvant pas répondre lui-même, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir insérer la rectification suivante que M. Ossendowski complètera sans doute par la suite.

Tout d'abord je suis étonné que le docteur Montandon ait tant insisté sur deux erreurs de conversions de chiffres qui m'ont échappé dans la traduction. Comme il avait pris la précaution de comparer avec l'édition américaine originale, la correction était facile à faire et elle sera faite dans les éditions prochaines. Il convient donc de lire page 8 de l'édition française quatre ou cinq-cents au lieu de cinq ou six-cents, et page 140, 180 au lieu de 240 kil. *Mea maxima culpa* !

Je reprends point par point les critiques faites :

1) Page 4 (3). 8 kilomètres à l'heure avec un cheval, est-ce impossible ?

2) Page 10 (8). Ivan se vante de pouvoir faire de quatre à cinq-cents verstes en une semaine, même peut-être moins. Cela ferait une vitesse moyenne de 68 kilomètres et demi par jour en comptant 450 verstes (480 kilomètres) en sept jours. Un cheval n'en est-il pas capable ?

D'autre part, si Ivan promet de faire cette distance, est-ce à dire que ses calculs soient justes ? Je reviens de Bretagne, où j'ai pu constater que les « gens du pays » ont une appréciation des distances qui diffère notablement de la réalité mathématique.

3) Page 87 (72). Quant à la blessure au crâne d'Ossendowski, le docteur Montandon s'étonne qu'il n'en souffre pas autant sur le moment que plus tard. Il s'évanouit cependant. C'est par la suite qu'il se ressent du choc. Beaucoup de blessés de la dernière guerre pourront dire que sur le moment leur blessure les a laissés presque insensibles et que ce n'est que plus tard qu'ils en ont vraiment souffert.

4) Troisième partie. Le récit de la chevauchée de Tzeren d'Ouliassoutai à Pékin est présenté comme une performance tout à fait exceptionnelle, que votre collaborateur considère d'ailleurs comme acceptable. Alors pourquoi discuter sur les chiffres de la distance entre les deux villes, puisque vous acceptez la possibilité de cet exploit extraordinaire ?

5) M. Ossendowski étant lui-même d'une force physique tout à fait remarquable, le chiffre de 160 kilomètres par jour (voir la correction indiquée plus haut pour la page 140) pendant trois jours est d'autant plus acceptable que, contrairement à ce qu'affirme le docteur Montandon, les deux voyageurs ont des chevaux de rechange (voir page 172 (140) : « munis d'un tzara qui nous assurait les meilleurs chevaux de poste et les meilleurs guides... » Ce tzara est un document spécial pour obtenir en cas d'urgence les meilleures bêtes aux relais de poste.

6) Quant au dilemme dont M. Ossendowski « ne pourra sortir : ou bien il ne sait pas apprécier une distance qu'il parcourt ou bien il ne sait pas interpréter une carte », croit-on que le voyageur, dans les conditions où il se trouvait, à cette époque troublée, dans un pays où les bornes kilométriques et les routes mêmes font défaut, où il est nécessaire de se fier aux gens du pays, peut mesurer la route au décimètre et noter à un kilomètre près les distances traversées ? M. Ossendowski, il faut se le rappeler, était en fuite. Il est probable qu'il n'avait même pas de carte détaillée de la région. Et quant à l'affirmation du docteur Montandon, que 180 kilomètres à vol d'oiseau valent

200 kilomètres de route, elle vaut peut-être en pays plat, mais en pays accidenté, la différence est bien plus grande.

7) L'« erreur historique » signalée à la page 269 (220) « la marche sanglante du baron à travers la Transbaikalie » a été « relatée en effet », comme le dit le docteur Montandon, dans les journaux de Chine et du Japon. « Les journaux, rendant compte de la marche sanglante, etc... »

Pour conclure, les critiques du docteur Montandon se ramènent à deux fautes d'inattention du traducteur et à de petites querelles sur des appréciations de distances.

8) Le livre a été composé en 53 jours à Washington, par M. Ossendowski, en collaboration avec Mr. Lewis Palen. S'il y a certains passages sacrifiés, comme la traversée du désert de Gobi, qu'on en accuse la hâte avec laquelle le récit a été rédigé, l'auteur en conviendra.

Halluciné ? M. Ossendowski, à propos de certains phénomènes étranges dont il avait été témoin et sur lesquels l'interrogeait M. Frédéric Lefèvre, répondit :

« Je dois dire que j'avais passé plusieurs mois dans une atroce solitude, les nerfs à chaque instant tendus dans une incessante lutte pour la vie. J'étais mûr pour toutes les suggestions et même les auto-suggestions. »

Les apparitions du chapitre XXVII, l'hallucination du chapitre XVIII sont présentées dans leur cadre de mystère, et M. Ossendowski a certainement été impressionné par cette atmosphère. Tout ce qui touche au Bouddhisme, aux vieilles légendes, l'auteur cherche pourtant à l'expliquer scientifiquement, tout en en goûtant profondément le charme romantique.

Imposteur ? Permettez-moi de vous raconter un fait personnel. Quand M. Ossendowski vint me voir pour la première fois le 16 juillet dernier, ma femme lui posa cette question : « Vous avez passé par des aventures si extraordinaires, échappé à tant de dangers qu'il est difficile de croire qu'un seul homme ait pu voir et accomplir tant de choses. N'avez-vous pas un peu ajouté... ? »

Son visage prit un air grave, il se leva, et solennellement : « Sur mon honneur, Madame, tout ce que j'ai écrit est vrai et je n'ai pas tout dit ! »

Il y avait un tel accent de sincérité dans sa voix que je voudrais faire partager ma conviction à vos lecteurs. J'espère les avoir rassurés à ce sujet et je remercie le docteur George Montandon de m'en avoir fourni l'occasion.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Robert RENARD.

Depuis ma réponse, je viens de lire *To Lhasa in disguise*, par un orientaliste anglais Wm. Montgomery Mc. Govern, qui a réussi à aller jusqu'à Lhasa inconnu. J'ai noté particulièrement ceci, qui confirme les observations d'Ossendowski :

Page 170. Les courriers de Lhasa à Gyatsé font 100 milles — 160 kilomètres par jour — (système de relais de chevaux).

Page 190. L'auteur remarque que les Thibétains manquent singulièrement d'exactitude dans leur appréciation des distances.

Ce livre, appelé lui aussi à un succès, confirme par ailleurs d'autres observations d'Ossendowski.

R. R.

La réponse de M. Renard est particulièrement faible.

ad 1) Nous n'avons pas déclaré impossible l'allure de 8 kilomètres à l'heure avec un cheval. Nous l'avons mentionnée comme introduction à notre examen.

ad 2) Ivan ne « se vante » nullement de faire 400 à 500 verstes en une semaine. L'auteur accepte cette donnée sans observation, et le voyage à la rivière Mana se fait, en effet, en sept jours (p. 11). Nous avons montré que l'allure de 68 1/2 kilomètres par jour dans les conditions données, est sujette à caution, mais M. Renard, en cherchant à esquiver la grosse difficulté pour lui, tombe dans son propre piège.

Ossendowski a donc parcouru en sept jours la distance d'un point à une trentaine de kilomètres de Krasnoyarsk à la Mana. Or la Mana, dans la direction suivie par l'auteur, est elle-même à une trentaine de kilomètres de Krasnoyarsk. En fait, le voyageur aurait dû piétiner pendant sept jours sur place, ou parcourir, tout au plus, en tenant compte des imprécisions du récit, une distance qui, selon M. Renard lui-même, peut être couverte en une demi-journée.

Nous ne reprochons donc pas à Ossendowski de ne pas avoir « noté à un kilomètre près » les distances (ad 6). C'est à 500 kilomètres près, pour une trentaine de kilomètres, que ses données sont fausses.

ad 3) Le fait que la blessure du crâne fut légèrement ressentie nous a peu étonné, mais bien la circonstance que le voyageur, claquant des dents, fut pour cela désarçonné plusieurs fois.

ad 4) Nous n'avons nullement accepté la performance avec les chiffres donnés par Ossendowski, et il est parfaitement utile d'insister sur la distance réelle d'Ouliassoutai à Pékin, qui est de 1.800 et non de 3.000 kilomètres, comme le dit Ossendowski, parce que cela illustre sa manière. En effet :

ad 5) La meilleure preuve qu'Ossendowski n'a pas franchi en trois jours la distance d'Ouliassoutai à Narabanchi à l'allure de 160 à 185 kilomètres par jour, même avec des chevaux de rechange, c'est que ces villes sont éloignées, comme nous l'avons dit, de 180 kilomètres, ou même, selon deux nouvelles cartes à notre disposition, de 110 à 120 kilomètres, soit, avec les détours du chemin, de 150 à 180 kilomètres (et pas plus, M. Renard !).

En admettant que cette chevauchée ne soit pas inventée, elle a donc été faite à l'allure réelle de 50 à 60 kilomètres par jour et non à celle mensongère de 160 à 185.

Voilà pourquoi Ossendowski ne pourra pas sortir du dilemme posé. J'en appelle aux voyageurs et aux topographes de toutes nuances politiques : s'agit-il de petites erreurs ? — Il ne s'agit que d'imposture.

Remarquons que M. Renard passe comme chat sur braise sur l'« énorme » voyage au Thibet et le passage du Gobi (ad 8). Cet itinéraire, malheureusement pour Ossendowski, ne se laisse plus enlever, maintenant qu'il a été fixé en beau rouge sur une carte. Tout prouve qu'Ossendowski n'est jamais allé au Thibet.

Si pour nous, personnellement, c'est avant tout le récit relatif à la Mana qui a éveillé notre attention — du fait qu'en Sibérie nous avions eu à étudier un voyage éventuel de ces côtés — Sven Hedin à Stockholm et le professeur Wendling, à Ludwigsburg en Wurtemberg, ont été incités à soupçonner l'imposture par le récit du raid au Thibet.

Tous trois, nous avons fait notre découverte indépendamment l'un de l'autre. Nos méthodes, complètement différentes, le prouvent. Celle de Sven Hedin se base sur les erreurs historiques et géographiques d'Ossendowski, celle de Wendling est philologique (elle est du plus haut intérêt et nous en publierons ailleurs les données). Enfin la nôtre, comme on l'a vu, s'établit sur l'examen des renseignements relatifs à la marche.

Sven Hedin a consacré à sa démonstration un chapitre de son livre « Von Peking nach Moskau », qui vient de paraître chez Brockhaus (Leipzig). Nous n'en avons eu connaissance qu'après les articles de Wendling. Ce dernier publia son premier article sensationnel sur le « charlatan Ossendowski », qui déclama la polémique en Allemagne, le 27 septembre, dans la *Süddeutsche Zeitung* (Stuttgart). Très correctement, il a depuis reconnu, dans le même journal du 24 octobre et dans l'*Asien-Zeitung* (Berlin) du 3 novembre, que nos articles, simultanément parus le 1-15 septembre dans *Clarté* et le 5 septembre à Vienne (*Neues Wiener Tagblatt*) avaient été antérieurs aux siens, sans qu'au reste il en eût eu connaissance. Sous une autre forme, nous répétions notre argumentation dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 12 octobre. Le 13 octobre, Lewis Stanton Palen défendait Ossendowski dans la *Frankfurter Zeitung* et le 30 octobre le *Pester Lloyd* (Budapest) ridiculisait Stanton Palen sur la base de nos données. Sven Hedin vient enfin de publier de longues colonnes de polémique dans le *Berliner Tageblatt* (2 novembre) et dans les *Münchener Neueste Nachrichten* (5 novembre). En ce qui concerne notre indépendance vis-à-vis de Sven Hedin, elle ne peut être mieux prouvée que par ce que nous avons dit de fort désagréable à son égard à la fin de notre premier article. Nous croyons du reste maintenant savoir qu'il s'agissait d'un « bruit de guerre » (c'est-à-dire de l'exagération, dans la passion du moment, des résultats d'une discussion scientifique) et nous nous expliquerons ailleurs plus en détail à ce sujet.

Tandis que nous écrivons ces lignes, nous recevons du professeur Wendling une nouvelle démonstration

des mensonges d'Ossendowski. Elle est inédite et il nous autorise à la publier. Elle est tout entière échafaudée sur la chronologie donnée dans son livre par le menteur. La voici :

I. Thibet

Le livre entier ne contient qu'un point fixe, la date du séjour à Ourga. Dans la nuit du 19 au 20 mai, le baron Ungern-Sternberg entend la prophétie qui le condamne à mourir dans les 130 jours. Cette donnée correspond avec le fait qu'Ungern fut exécuté à la fin de septembre (à Novo-Nikolayevsk, selon nos propres renseignements); selon le calcul du menteur, la date exacte devrait être le 22-23 septembre. Comme le menteur a passé 9 jours à Ourga et qu'il en est reparti le 20 mai, il doit y être arrivé le 11.

Une allusion à ce séjour à Ourga est faite bien auparavant dans le récit, à savoir lorsqu'un groupe d'officiers russes qui se sont joints au menteur se séparent de lui. Ce groupe fut plus tard anéanti par les Rouges : « Seuls, deux officiers échappèrent. Ils me racontèrent ces tristes nouvelles et les détails des combats quand nous nous rencontrâmes, quatre mois plus tard, à Ourga. » (p. 51). Il résulte de cela qu'en ce moment nous nous trouvons en janvier; le fait que le Yénisséï charrie des blocs de glace (p. 45) s'accorde avec cette donnée.

Construisons notre chronologie à partir de ce moment-là. Au bout de 2 jours commence la montée de la vallée de Buret Hei à un col (p. 52). Le soir, le menteur atteint un plateau (53). Le jour suivant, il est conduit chez le prince de Soldjak et soigne les yeux malades de la princesse. Très aimablement reçu, il reste là 10 jours (57). Tout compris, ce chapitre XII s'étend ainsi sur un espace de 14 jours.

Le menteur se remet en route et atteint le premier soir le lac Teri-Nor (59); il passe la seconde nuit dans les forêts des monts Tannou-Ola (59). Le jour suivant, sa troupe est assaillie par des Rouges, mais peut continuer son voyage et redescendre l'autre versant. Le chapitre XIII porte ainsi sur 3 jours.

Au bout de 2 jours, le menteur arrive au lac Kosogol et franchit la rivière gelée Egingol. Après une nouvelle journée (67), il couche dans une *yourta* (tente mongole). Après encore 2 jours, il arrive à la rivière Ouri (68). Cela fait environ 5 jours.

Ici prend place le grand tournant dans l'histoire : les fugitifs, au lieu de continuer vers l'Est, se dirigent au Sud, dans la direction du Thibet et des Indes. Depuis le moment cité plus haut, où le menteur s'est séparé de ses compagnons en janvier, il s'est passé $14+3+5=22$ jours. Si certaines journées ont été omises, ce chiffre devrait être augmenté, au détriment du menteur, comme on le verra. Au chapitre XV, on indique pour la « marche des fantômes » jusqu'à la frontière du Thibet (admettons même, à l'avantage du menteur, jusqu'au point où il fit demi-tour dans le Thibet) le chiffre de 48 jours.

Il n'y a pas de données sur le chemin du retour

jusqu'à Ouliassoutaï. On est obligé de se livrer à des déductions. Si on admet, selon la carte, que le trajet, à l'aller, de la rivière Ouri jusqu'à la hauteur d'Ouliassoutaï est le quart de la marche au Thibet, on a 12 jours pour ce trajet; reste 36 jours pour le chemin parcouru de la hauteur d'Ouliassoutaï au Thibet. Il faut donc ajouter 36 jours de retour aux 48 jours d'aller. A ces chiffres, il faut ajouter deux semaines de séjour (79) au cloître de Narabanchi. Cela fait pour le retour 50 jours au moins, car le motif d'une marche rapide en fuite, comme à l'aller, n'existait plus; au contraire, la troupe se rapprochait de nouveau de la zone dangereuse des Bolcheviks; le repos prolongé, au cloître, prouve qu'on n'avait pas grande hâte.

Ainsi, à partir de janvier, Ouliassoutaï a été atteint en $22+48+50$ jours au plus tôt, c'est-à-dire en quatre mois environ, c'est-à-dire en mai. Mais deux faits sont en contradiction avec cette donnée : 1) le fait que le menteur a dit s'être trouvé déjà au bout de 4 mois à Ourga (51); le fait que par ailleurs l'arrivée à Ouliassoutaï (85) se serait produite à la fin du mois de mars (89).

Il devient parfaitement clair que la chronologie primitive :

Buret Hei : janvier — Ourga : mai 1921

a été coupée et troublée par une chronologie secondaire qui provient de la marche au Thibet. En d'au-



----- Itinéraire réel d'Ossendowski
 Variante possible de la première partie de l'itinéraire
 —— Itinéraires mensongers
 ***** Frontières

tres termes, il est impossible de placer dans la chronologie générale du récit celle de la marche au Thibet. Cette marche, comme des preuves d'un autre ordre l'ont démontré, a été inventée et glissée dans le récit.

II. Ouliassoutaï

Un second point fixe dans le livre — non pas dans le récit de voyage du menteur — c'est la prise d'Ourga par Ungern-Sternberg, le 3 février 1921. Elle est mentionnée à la page 89 avec la remarque : « A la fin de mars, cependant, ces événements étaient encore ignorés à Ouliassoutaï. » Cette ville est éloignée d'Ourga d'environ 800 kilomètres. Faudrait-il donc admettre qu'une nouvelle aussi importante n'ait pas pu franchir cet intervalle en 7 à 8 semaines ? Le menteur donne, il est vrai, un motif à ce fait (89) : « Les Chinois cachèrent soigneusement la vérité en empêchant quiconque de passer à l'Ouest d'Ourga. » Mais comment cela pouvait-il leur réussir, puisqu'Ungern occupait Ourga ? Ungern n'aurait-il pas pu facilement faire sauter cet anneau chinois ? Un cavalier mongol, au moins, ne pouvait-il se glisser d'une ville à l'autre ?

Le cavalier arrive en effet, 46 pages plus loin (135) : « Un jeune Mongol arriva au galop d'Ourga, le manteau déchiré, les cheveux défaits... Se dirigeant aussitôt vers le marché où les Mongols sont toujours rassemblés, il s'écria sans descendre de cheval :

— Ourga est pris par nos soldats mongols et le Chiang-Chun baron Ungern! Bogdo Houtouktou est devenu notre khan! Mongols, tuez les Chinois... » Cela sonne comme un chant de victoire immédiate. Pas un mot ne peut faire croire que le cavalier a été arrêté en chemin. Et cependant, si la présentation historique des faits par le menteur était exacte, le cavalier aurait mis non pas une dizaine de jours, mais bien dix à onze semaines. En effet, le menteur est arrivé à Ouliassoutaï à la fin de mars; après avoir pris pendant quelques jours « l'air du bureau » (x jours), il fait un voyage de reconnaissance dans la direction de Kobdo (4 jours); après un intermezzo de plusieurs (x) jours, il entreprend une seconde reconnaissance au lac Kosogol (14 jours); à son retour, les événements cheminent quelques (x) jours, puis le messenger survient. Cela fait $18+3+x$, c'est-à-dire que, en comptant chichement, le messenger a dû arriver vers le 15 ou le 20 avril. Mais nous savons qu'Ourga a été prise le 3 février.

L'énigme se résout de façon très simple : les deux pointes vers Kobdo et au Kosogol sont emboîtées dans le récit, comme le raid au Thibet. Ainsi que le Houtouktou de Narabanchi fonctionne comme protecteur du voyageur-menteur dans le raid au Thibet, de même, le Touchegoun Lama joue un rôle identique dans la pointe vers Kobdo. Les charnières des pièces emboîtées se trouvent aux pages 89 et 131-132; les reminiscences selon la formule A (b...a) B, établie par Wendling pour la découverte d'une addition

secondaire dans un texte (nous en publierons, avons-nous dit, la démonstration ailleurs), sont, ici aussi, reconnaissables.

En réalité, le menteur est probablement arrivé à Ouliassoutaï au commencement de février et a dû y apprendre la prise d'Ourga vers le 12 février. Le menteur a indiqué la fausse date de fin mars pour pouvoir faire admettre — à des lecteurs superficiels — le raid au Thibet.

Le séjour à Ouliassoutaï, d'après les données du livre, est en tout de 31+9 x jours, pour le voyage d'Ouliassoutaï à Ourga de 26 jours. Ainsi, même si on ne tient compte que des 31 jours, le menteur aurait dû arriver dans la fin de mai à Ourga alors qu'il indique, comme nous l'avons vu, le 11 mai. Si on fait entrer en ligne les 9 fois x jours, la date aurait dû être encore bien plus postérieure. Enfin, si l'on calcule l'arrivée à Ourga, non pas d'après la date de fin mars donnée comme celle de l'arrivée à Ouliassoutaï, mais en se basant sur les données relatives au raid au Thibet, c'est au plus tôt dans le mois de juillet que le menteur aurait pu arriver à Ourga et non pas le 11 mai.

III. La première année de fuite

Tandis qu'au cours de l'année 1921 (de janvier à mai), les aventures et pseudo-aventures font sauter par leur abondance le cadre chronologique, le contraire se présente pour l'année 1920. Le récit ne remplit ici que très pauvrement le cadre. Le fait que toute l'année 1920 est liquidée en une cinquantaine de pages, alors qu'un espace quadruple est consacré à 1921, fait déjà réfléchir. Le récit débute avec le commencement de l'année (3) : l'entrée des différentes saisons est marquée par les indications suivantes :

- P. 20, printemps (débâcle du Yénisséï, 22-24) ;
- P. 28, été (cassis, cerises) ;
- P. 34, automne (herbe déjà jaunie) ;
- P. 44-45, hiver (neige, glaçons dans la rivière).

Le temps, jusqu'au commencement du printemps, est rempli de façon somme toute plausible : 2 mois + 13 jours. Par contre, du printemps à l'été, 16+2 x jours seulement sont indiqués, et de l'été à l'automne simplement 3 (!) jours, enfin de l'automne à l'hiver 14 à 15 jours. La brièveté du chemin parcouru de janvier à janvier est suspecte : elle comporte de Krasnoyarsk au Buret Hei (50) environ 600 kilomètres d'après la carte. Toute la « robinsonade » est suspecte ; le fugitif avait tout intérêt à s'éloigner le plus vite possible de la zone rouge dangereuse. Il y a lieu ici de remarquer que Stanton Palen, le second menteur, raconte, dans une biographie d'Ossendowski, que ce dernier fut envoyé, pendant la guerre mondiale, pour une exploration en Mongolie, où il acquit ses premières connaissances des mœurs et de la langue du pays ; le menteur en titre, Ossendowski, ne dit rien de cela, mais raconte seulement avoir reçu du gouver-

nement de Koltchak la mission d'explorer la province d'Ourianhaï et la Mongolie occidentale, et d'avoir, dans ce but, étudié livres et cartes. Cela fait supposer que le menteur a peut-être transformé son exploration réelle précédente en un récit de fuite et un stage de solitude à la Robinson.

Sur la base de ces données, on peut établir l'hypothèse que le menteur n'a quitté la Sibérie qu'en 1921, se rendant peut-être, non pas de Krasnoyarsk, mais de la région d'Irkoutsk à Khatyl et Ouliassoutaï (où il séjourna un certain temps), pour, de là, par Ourga, aboutir à Pékin.

IV. Les missions d'Ourga à Lhassa

Le lama-bibliothécaire à Ourga raconte au menteur, à propos du roi du monde qui est censé habiter le site légendaire d'Agharti (260) : « Le Chiang-chun baron Ungern envoya le jeune prince Pounzig en ambassade auprès du Roi du monde, mais il revint avec une lettre du Dalai-Lama de Lhassa. Le baron le renvoya une seconde fois, il ne revint jamais. »

Agharti se trouve donc au delà de Lhassa, et il faut compter jusqu'à la constatation à Ourga de l'échec du second voyage, un temps pour le moins aussi long que pour l'exécution du premier. Renonçons à Agharti et contentons-nous du trajet Ourga-Lhassa, qui, à vol d'oiseau, à travers le Gobi, compte environ 2.500 km. Cela fait en tout 10.000 km. Selon Sven Hedin (« Von Peking nach Moskau », p. 62), les caravaniers chinois couvrent par jour 25 km, tandis que les Mongols, qui épargnent moins leurs chameaux, en couvrent environ 33. Le chiffre de 33 est donc un maximum et les deux doubles voyages ont réclamé un minimum de 300 jours. Or, le « règne » d'Ungern à Ourga a duré une centaine de jours. En conséquence, l'histoire est un nouveau mensonge. Si le mensonge devait être mis au compte du lama, le narrateur aurait dû s'en expliquer. Il devait le faire d'autant plus qu'il a rencontré lui-même le prince Pounzig au Thibet (79) : « qui allait en mission sainte, porteur d'un message du Bouddha vivant d'Ourga au Dalai-Lama à Lhassa ». Ainsi, le pauvre diable de prince aurait eu à faire, au cours d'une année, six fois la navette entre Ourga et Lhassa. On ne peut, en effet, pas faire coïncider cette dernière mission avec celles qui furent exécutées sur l'initiative d'Ungern, car le prince Pounzig, très aimable avec le menteur, lui aurait sans doute fait part de la prise d'Ourga par Ungern, tandis que le menteur n'a appris cette prise que plus tard, à Ouliassoutaï.

Telle est la nouvelle démonstration de Wendling. Nous ajouterons simplement que dans cette dernière histoire, comme dans les autres, les deux menteurs sans honneur sont Lewis Stanton Palen et Ferdinand Ossendowski.

La pitoyable défense de L. S. Palen dans *Les Nouvelles Littéraires* du 15 novembre (article analogue, *grosso modo*, à celui qu'il fit paraître dans la *Frank-*

furter Zeitung) et l'interview que le même jour Ossendowski fit paraître dans le *New-York Herald* (Paris) en tentant de placer le débat sur le terrain politique, la lettre d'Ossendowski dans le *Journal Littéraire* du 22 novembre, la controverse enfin que nous avons eue avec lui le même jour dans les bureaux des *Nouvelles Littéraires* et dont il est parlé plus haut, n'ont pu que confirmer nos conclusions. Du fait que ses concessions, tout importantes qu'elles soient, ne sont que partielles et qu'il maintient encore ses itinéraires, nous accusons toujours Ferdinand Ossendowski :

D'être un menteur et un imposteur.
D'avoir, de connivence avec son manager, le chasseur de dollars Lewis Stanton Palen, fabri-

qué un voyage à sensation dans un but de lucre.
D'avoir exagéré sciemment quantité de données réelles et d'épisodes vécus.

D'en avoir inventé en nombre égal.
D'avoir forgé de toutes pièces plusieurs itinéraires qu'il n'a pas parcourus et en particulier

de n'être jamais allé au Thibet

Le livre d'Ossendowski rentre dans cette catégorie de romans grossiers à quatre sous auxquels les Allemands appliquent le terme intraduisible de *Schundliteratur* — qui mérite la même considération que les productions pornographiques.

Dr. GEORGE MONTANDON.

LES LIVRES

Le Livre du Mois

Dans sa dernière réunion, le Comité de Rédaction de Clarté a désigné comme « Livre du Mois » de novembre : *Mansour*, par F.-J. Bonjean et Ahmed Deif.

F.-J. Bonjean et Ahmed Deif : *Précieux document Mansour* (Ed. Rieder) autobiographique, récit attrayant, sincère, — je serai presque

tenté d'écrire : confession. — le livre que Bonjean et Ahmed Deif nous envoient du pays d'Égypte est riche en enseignements pour des hommes d'Occident qu'inquiète ou que passionne l'Islam.

Mansour atteste de façon certaine le réveil, riche en promesses, des jeunes générations musulmanes. Et le témoignage de Ahmed Deif — Bonjean n'apparaît que comme le narrateur — nous est d'autant plus précieux qu'il ne vise à aucune démonstration. Il apparaît même clairement que tout point de vue politique a été rigoureusement banni du récit. Peine perdue. *Mansour* suit son destin.

Mansour, jeune Égyptien de ces temps, est de famille noble. Son grand-père était un saint, Cheikh-el-Kébir, rénovateur d'un *taria* (1) parmi les plus anciens d'Égypte, et qui compte des milliers et des milliers de disciples. Dès son enfance, *Mansour* est élevé dans le culte de l'illustre aïeul et son âme est formée tout entière aux rigoureuses disciplines de la religion musulmane.

Rien ne vient l'égayer que les fêtes religieuses, dans le même harem où il apprend à mépriser les bavardages des femmes. Rien ne le délasse que la prière,

le jeûne et le *zikr* (2) enivrant, tandis que du lever du soleil à son coucher, chaque jour, il apprend au *kouttab* (3) le koran par cœur, page à page, sous la surveillance de maîtres abrutis et impitoyables. Un grand événement marque sa jeunesse : la circoncision.

Dès lors, à la suite de son père, il s'engage dans l'étude approfondie de la religion du droit, de la grammaire et de la poésie musulmane, dont la connaissance n'est acquise qu'après une vingtaine d'années d'études. Mais à l'inverse de son père, dont rien ne pourrait troubler la foi ancestrale, *Mansour* sent le doute s'insinuer en lui. Il rêve d'une destinée plus haute que celle d'un humble cheikh, mendiant déguisé. Un instant, il cherche sa voie parmi les Européens. Mais il est trop fier pour accepter le sort d'*effendi* (4), la soumission docile.

Dans son désarroi, tantôt il aspire à une vie « libre, aisée, vraiment moderne », s'opposant à tout ce qui, autour de lui, lui donne « une impression d'inachevé, de décevant, de caduc » ; tantôt il se rejette vers Dieu avec une ferveur décuplée :

« Après la prière, je montais sur une terrasse en marbre, recouverte aussi de riches tapis... Cette musique sévère, magnifique, excitait le fond religieux de ma nature... Nul élan, nulle tendresse, mais les plaintes d'une âme abandonnée, solitaire, nue, infirme, accablée. Quelque chose qui, depuis un temps immémorial, pesait sur mes épaules, sur celles de tout un peuple, du peuple le plus intelligent et le plus ardent, le plus simple et le plus raffiné, le plus enthousiaste et le plus triste de la terre... Quelque chose de brutal, d'inique, et d'impossible à soulever, que je redoutais et vénais en pleurant sur moi-même... Et je dis-

(2) Danse religieuse.

(3) École.

(4) Ce mot sert à désigner les jeunes Égyptiens européanisés.

(1) En arabe classique, *tariq* signifie chemin.

cernais clairement cette même faiblesse en mon père. Ses raisonnements, ses tristesses m'apparaissent comme des consolations pour sa propre impuissance. Il puisait avec adresse dans le trésor commun tout ce qui pouvait lui permettre de glorifier sa règle et lui éviter de sortir de son rêve. Et moi, si désireux de trouver des raisons de ne pas suivre un tel exemple ; moi depuis si longtemps en quête d'une direction, d'un programme... je croyais entendre en moi deux voix. L'une me criait durement : « De quoi te plains-tu ? Où prétendrais-tu arriver ? Traître à toi-même, cœur stérile ! » L'autre me répétait avec tendresse : « ...C'est ainsi, depuis toujours. Pour toujours. Pire encore peut-être que tu ne le pressens. Maalèche ! (5) A quoi bon t'agiter... Viens à la mosquée. Guéris. Prie. »

Mais Mansour se rend compte que malgré lui il doit sortir de la passivité et de la résignation séculaires. Une force jeune et saine le pousse à s'engager sur un chemin inconnu, sans autre guide que sa foi renouvelée et les destinées de l'Islam. La ferveur religieuse ne sera plus pour lui, comme elle l'avait été pour ses ancêtres, un trop facile refuge dans le déshonneur de sa race, un frein. Elle deviendra, au contraire, un ferment : c'est au nom du Prophète que Mansour agira. Petit-fils d'un saint, dans ses veines coule aussi le sang du Prophète, Mansour sera un chef. Il se souviendra que sa race fut une race de conquérants et que, de par le monde, l'Islam compte des centaines de millions de fidèles. Si Mansour va à la mosquée, ce ne sera pas pour gémir ; ce sera pour retremper sa haine :

« En face des infidèles multitudes ordonnées, florissantes, à qui la vie semble se plaire à donner l'avantage ici-bas, j'évoque les peuples qui portent le turban. Je les vois, âmes de feu sous un ciel de feu, brûlés, cheminer en tumulte, ruisselants de sueur à travers les poussières que soulèvent leurs pieds nus... Et leur fierté augmente sous les haillons, leur désenchantement dans la réussite, leur noblesse dans la servitude, leur patience dans le malheur... »

Sur cette évocation de l'Islam en marche, se termine ce premier livre dont les auteurs nous annoncent une suite : *Mansour à El-Azhar*.

J'ai négligé à dessein, dans cette critique qui ne saurait traduire qu'imparfaitement l'atmosphère du livre, le côté anecdotique un peu agaçant. Les auteurs, dans leur recherche du pittoresque à tout prix, du trait piquant, du détail attrayant — mettons des éléments du succès bourgeois — délaissent un peu leurs personnages, surchargeant inutilement un récit déjà par trop encombré.

Quoi qu'il en soit, le document si incomplet soit-il — Mansour n'a livré à Bonjean qu'une partie de son secret — est pour nous, révolutionnaires d'Occident, d'un intérêt capital.

Mansour et nous, sur des plans différents, nous inspirant pour l'instant d'idéals totalement distincts, nous luttons pourtant contre l'ennemi commun — Mansour pour sa race et son Dieu, nous pour notre classe.

Marcel FOURRIER.

Philippe Soupault : Curieux mélange que ce *Les Frères Durandau* roman, comme son auteur ! (Grasset, éditeur.) Tour à tour et simultanément

dada, poète, psychologue, journaliste, chroniqueur, surréaliste et poète, Philippe Soupault, qui tâte entre temps des affaires, nous conte hâtivement dans ce livre une petite histoire de famille.

Les Durandau, c'est une vieille famille bourgeoise de chez nous, comme il en fut tant, comme il en est de moins en moins. Les trois frères Durandau, hommes d'aujourd'hui, sont séparés par tout : caractères, professions, humeurs, et réunis pourtant par ce fait que le même sang coule dans leurs veines. Emile, l'avocat sérieux et marié, Louis, le brasseur d'affaires sensuel et étourdi, Pierre, le musicien, se retrouvent tous les dimanches soir chez leur veuve de mère. Vieux rite, faible évocation de ce qui fut si fort en France pendant des siècles : la vie de famille. Louis et Pierre



(Bois gravé d'Ahu.)

couchent avec la même petite *dancing girl*. Il pourrait y avoir du grabuge, Mme Durandau et Emile interviennent ; Pierre s'en va à la campagne, poursuivre son rêve et ses inquiétudes vagues mais lancinantes. Le sauvetage financier de Louis assuré par Emile et par Pierre fait un instant sentir aux trois frères le lien faible et fort qui subsiste entre eux, et le livre s'achève sur un curieux épilogue lyrique et métaphysique qui est comme le leit-motiv de Pierre Durandau, enfant du siècle.

Récit épars, nerveux, énervé et bâclé. Le roman se dessine aisément, nettement, puis tourne court dans une « moralité » que nous eussions aimé nous voir suggérer plus fortement et plus naturellement par la vie même des personnages. Du mouvement, de l'activité dans le récit, de jolies images, mais une évocation souvent bien superficielle et un terrible disparate.

Songez que nous passons d'un sévère chapitre à la Balzac, où l'on nous révèle toute la généalogie Durandau, à un chapitre mi-figue, mi-raisin, où Emile Durandau, après la démarche qu'il vient de faire auprès de la *dancing girl*, s'en va soulager sa sensualité de Durandau dans le lieu que vous pouvez croire. Songez que nous passons d'un certain rappel « Karamazov » à une espèce de profession de foi « dada » et concevez ma perplexité. Mon inquiète perplexité.

Jean BERNIER.

Le portrait authentique de Lénine est entré vivant dans l'histoire à la tête du Vladimir Iliitch Lénine prolétariat ouvrier et paysan de Russie, à l'avant-garde de la Révolution mondiale.

La tâche de ses biographes serait écrasante s'ils essayaient en ce moment de représenter cette image géante dans le cadre qui lui convient, c'est-à-dire avec toute la Révolution, toute la somme d'idées, tous les mouvements de foules et d'armées, toutes les légions ennemies, toutes les puissances dont elle est le centre, le flambeau et la cible : autour de Lénine, les phalanges du monde nouveau, formées en carré ; autour de ces phalanges, tout le passé du monde, tout ce qui subsiste de pouvoirs officiels et de multitudes ignorantes, et les dieux mêmes.

Lénine s'élève très haut au-dessus de cette guerre concentrique, dirigeant encore, et pour longtemps, les manœuvres offensives de son armée, car il a pris l'initiative d'attaquer et il a des intelligences jusqu'aux confins de cet univers, dans l'internationale guerre civile.

Les biographes, les historiens se sont bornés jusqu'à ce jour à des études préliminaires ; ils constituent patiemment le répertoire documentaire que l'avenir utilisera.

Voilà pourquoi le *Portrait de Lénine* par Guilbeaux comble une lacune dans notre littérature révolutionnaire.

Le livre avait paru d'abord en traduction allemande. Il a été adapté, rectifié en russe par la propre sœur de Lénine, A.-I. Elizarova ; l'auteur ayant tenu compte de la plupart de ces corrections, le texte publié par l'*Humanité* n'est pas seulement l'original, c'est le plus précis dans le détail, c'est bien le premier authentique essai d'une biographie de Lénine.

Et ce sont les souvenirs d'un fidèle ami. Guilbeaux n'a pas, et surtout ne voudrait pas avoir la réputation d'une âme sentimentale. Il s'efforce souvent de faire croire qu'il a très mauvais caractère, et il y réussit de temps en temps. Il est bourru dans son dévouement, goguenard dans ses affections, plus intraitable que cruel dans ses haines... Jamais, d'ailleurs, il n'a prouvé qu'il sût haïr autre personne que les ennemis du prolétariat. Mais il exprime aussi violemment que possible ses rancunes, ses antipathies personnelles, et c'est par un excès de franchise qu'il s'est convaincu lui-même d'éprouver bien des animosités.

L'amitié de Guilbeaux pour Lénine n'en est que plus remarquable et plus digne d'envie. Ce sentiment en lui participe du respect filial et de l'émulation fraternelle : Guilbeaux vénère le génie, s'applique fermement à le comprendre, sacrifie tous ses avantages pour le seconder. Toutes proportions gardées, il est celui qui a eu le courage de faire aussi quelque chose, quand il y avait beaucoup à perdre pour soi-même, quand le seul espoir de gagner était pour les autres, pour le prolétariat des tranchées, pour les peuples asservis ; bien peu nombreux étaient les collaborateurs de *demain*, et combien plus avancés que tant d'entre nous vers l'héroïque et décisif *demain* que nous avons reconnu depuis dans la révolution d'octobre ; parmi ces quelques messagers de la grande nouvelle, parmi les organisateurs de la véritable Internationale ouvrière, Guilbeaux s'est réservé l'honneur d'être des tout premiers, disciple, soutien, ami de Lénine avant le pouvoir et la gloire.

Parmi ceux que Guilbeaux a détestés, parmi ceux qu'il a voulu désobliger, je ne connais pas un révolutionnaire qui ait oublié une seconde cette admirable période d'anticipations actives, de périls et d'outrages méprisés, l'histoire de Guilbeaux poursuivi par les polices bourgeoises, condamné à mort par les larbins de Clemenceau, employant pourtant, en Russie soviétique, son crédit en faveur de contre-révolutionnaires français, aplatis à ses pieds, ravalant leurs haines venimeuses ; histoire qui continue avec autant de bonheur et d'honneur, puisque Guilbeaux, comme Sadoul, est excepté de l'amnistie que l'on accorde avec toutes sortes d'excuses à des Caillaux et à des Malvy, puisque pas un des pleutres qu'il a sauvés d'un juste châtiement et qui se sont fait décorer à leur retour en France n'osera lui infliger une marque de gratitude... Le sort des Sadoul et des Guilbeaux n'appartient, en effet, qu'à la décision d'un prolétariat vraiment digne de Lénine, vraiment révolutionnaire.

Je me suis laissé entraîner par des souvenirs et je n'ai pas su parler suffisamment du livre qui les inspire.

(5) Expression marquant la fatalité d'un destin : littéralement « tant pis ».

C'est regrettable, et pourtant je crois que nous avons des raisons de maintenir ce qui précède, plutôt que de chercher à « gagner de la place ».

Comme il fallait s'y attendre, c'est l'homme politique, c'est le chef que Guilbeaux s'attache à dépeindre dans son *Lénine*. L'originalité du livre est en ceci que, sans nous dévoiler le fond de cette nature, sans éviter même une certaine sécheresse dans le trait, Guilbeaux dépasse les autres biographes par la solidité, par la massivité de la matière humaine qu'il modèle devant nous. Nous avons jusqu'à présent un Lénine abstrait, tout en actes et en doctrine, — à moins qu'il ne fût, — chez Gorky, — un Lénine anecdotique, pittoresque et estompé dans les angles. Trotsky n'a pas encore travaillé sur l'ensemble. Chez Guilbeaux, le chef de la Révolution communiste mondiale, sans se trahir, sans se laisser analyser et creuser, reprend son rôle de héros vivant, sa continuité, son développement personnel. Et cependant l'unité de cette existence est attestée par la logique extraordinaire, presque invraisemblable mais vraie, de la pensée et de l'action.

PARIJANINE.

Le mari de la Descoubès Bien qu'ayant, à son par M. Raymond de Laborde actif, un certain nombre d'ouvrages, M. Raymond de Laborde n'est pas connu du grand public. C'est, pourtant, un écrivain consciencieux dont le style reste toujours pur et agréable.

Le Mari de la Descoubès est une étude fort intéressante des mœurs landaises. Dans ce roman, l'auteur nous décrit, avec une grande finesse d'observation, la vie des paysans de son pays.

Le récit, mouvementé et bien conduit, fait évoluer, très habilement, sous nos yeux, des personnages dont le caractère est tracé avec beaucoup de fermeté.

La grève des Machines Ce roman d'aventures est, par M. Antonin Seuhl certainement, beaucoup plus intéressant que ceux de M. Pierre Benoît. Cependant, je n'ai pas ressenti, à sa lecture, ce choc que me donnaient, autrefois, *Un bon petit Diable* ou *Le général Dourakine*, œuvres de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, ni, plus récemment, les ouvrages de Jules Verne.

Il est vrai que je n'ai plus neuf ans, ni même dix-huit, et que, par conséquent, je ne puis juger, avec compétence, *La Grève des Machines*.

Je serais, toutefois, bien ingrat envers M. Antonin Seuhl, si je ne le remerciais pas, ici, de m'avoir fait passer, sans la moindre fatigue d'esprit, quelques heures agréables.

Mais pourquoi ce charmant conteur a-t-il affublé ses

personnages de noms ridicules : M. Brasseur-d'Affaires, M. Trépidex, Mlle Gamine Cabotina ?...

Je ne pense pas qu'il ait entendu fixer ainsi, en traits immortels, pour l'édification de la postérité, les types de l'homme d'affaires, de l'homme du monde, de la jeune fille et de la cabotine de notre société d'après-guerre.

M. Antonin Seuhl est le premier à savoir que tous ses personnages n'ont qu'une très vague ressemblance avec ceux que nous voyons vivre, réellement, autour de nous.

Alors, encore une fois, pourquoi leur a-t-il donné ces noms ridicules ?

H. B.

Saint-Marcel : Marthe est une petite femme dont le mari est au front et qui, pour passer agréablement la guerre, fait la retape dans les cantonnements de la zone. L'auteur, pour satisfaire au goût du jour, raconte très minutieusement de successives et suggestives histoires de coucheries dont l'ensemble a la prétention de former un roman.

M. Victor Marguerite y trouverait, en matière de pornographie, de très profitables leçons. Le seul épisode digne de quelque éloge se trouve dans les deux dernières pages du bouquin, lorsque Marthe, expulsée de la zone, fait le trottoir à Paris. Il tient en trois lignes :

« Voyez le malheur, raconte l'héroïne, un peu avant l'arrivée des Américains avec leurs dollars, je rencontrai Taillecuisse dans un bar... Naturellement, il ne me donna pas d'argent, mais six semaines après j'entraï à l'hôpital. »

Aussi cette bienheureuse vérole permet-elle à l'auteur de mettre un point final tout à fait congru à la 327^e page de la zone dangereuse. Puisque la débauchée est punie, les convenances bourgeoises sont respectées et l'auteur est en règle.

Notons aussi que dans la publicité faite par communiqué autour de ce livre, il a été rendu hommage aux scrupules patriotiques de l'auteur qui a attendu « que les angoisses de la guerre se fussent effacées de nos cœurs pour liorer au public une œuvre aussi audacieuse que véridique, etc., etc... »

Félix Guenon : Celui-là est un livre de guerre qui aurait pu être très beau livre si l'auteur n'avait voulu « faire un livre » avec les simples carnets de guerre d'un combattant, un zouave. C'est dommage. Tel quel, cependant, ce livre nous apporte un témoignage tout à fait précieux sur les opérations de guerre en Orient — et principalement le fameux débarquement des Dardanelles — les massacres encore impunis qui incombent à nos « glorieux » grands chefs. Cer-

taines notes prises sur le vif nous donnent, d'ailleurs, de la mentalité de ces « tacticiens » une peinture tout à fait véridique. En voici une : Le général Bailloud inspecte une tranchée devant Sebdul Bahr. Il interroge les zouaves :

« Combien as-tu tué de Turcs depuis que tu es là ? »

Interloqué et indigné, Gribouille répond par la négative, assez froidement.

Bailloud, furieux, lui tourne le dos, et s'adressant à un créole de l'escouade : « Et toi... combien as-tu tué de Turcs depuis que tu es là ? »

Le bougre de salop, qui est malin et « qui a ronflé toute la nuit », lui répond avec un certain culot : « J'en ai tué trois, mon général. »

« Ah ! c'est très bien, jubile le vieux, tiens, voilà cent sous pour ta peine. Il faut continuer d'en tuer beaucoup, je te les paierai à dix sous pièce. » Puis, satisfait de son geste, il s'en fut vers l'autre bout de la parallèle.

Gribouille, dédaigneux, haussant les épaules, mâchonne entre les dents : « Va-t'en, on t'a assez vu, vieux hibou ! »

M. F.

Scènes de la Révolution russe Un livre constituant Traduit du russe par S. Lieskov une sorte d'anthologie (Renaissance du Livre) des prosateurs russes contemporains,

intitulé *Scènes de la Révolution russe*, le premier livre de ce genre paraissant en France depuis la guerre et la Révolution, devrait, semble-t-il, s'il était honnêtement conçu, répondre à certaines exigences primordiales : donner de la Révolution russe et de la jeune littérature russe une idée objective. On y devrait trouver les noms des écrivains russes actuels les plus renommés, et leurs pages les plus caractéristiques. Mais un tel livre eût été au moins bolchevisant. La critique des bonnes vieilles revues de tout repos l'eût passé sous silence ou bruyamment mis à l'index. Les émigrés ne l'eussent pas acheté. M. Lieskov a tenu à faire un livre que la *Revue des Deux Mondes* puisse louer et les « gens très bien » acheter. Il l'a réussi. On y trouve une caricature de la Révolution produite par une caricature des lettres russes.

Nul mensonge n'est plus insidieux que celui que des faussaires ingénieux confectionnent en juxtaposant de minuscules lambeaux de vérité. Retenez, en mille petits épisodes détachés, la faim, le typhus, la spéculation sur les vivres, l'ignorance du moujik, les survivances trop nombreuses d'un passé d'oppression et parfois de sauvagerie, les petits aspects atroces de la guerre civile. Agrémentez le tout d'un tantinet d'hystérie, d'un peu d'intellectualisme, de quelque sensiblerie, d'un aveu de découragement saisi au vol. Mêlez des noms appartenant à deux générations littéraires opposées. Ecartez hardiment les pages qui vous gênent.

Ignorez avec fermeté les millions de communistes énergiques, aux mains propres, qui ont tout subi, tout fait, tout vaincu. Ignorez la conscience des chefs et des plus obscurs militants. Ignorez les exploits, la prise de Pérékop, la prise de Cronstadt, Tchapaev, les partisans de Sibérie, la défense de Pétrograd. Ignorez le tragique grandiose de la terreur. Ignorez comment les usines ont marché quand même, sans combustible, quand toute la main-d'œuvre qualifiée se battait. Ignorez tout ce qu'il y a de grand, de beau, de fort, de sain, de triomphant dans la Révolution. Et puis dites doucement : — « Oh ! je suis objectif. Je laisse parler les écrivains soviétistes... » C'est le truc du bouquin de M. Lieskov.

Boris Pilniak (1) y est assez bien représenté, en ce sens qu'on peut, à la lecture, se faire une idée assez juste de sa manière et de son talent. Mais M. Lieskov lui a joué le mauvais tour de faire ressortir, par un choix attentif des morceaux, l'élément contre-révolutionnaire subconscient de son œuvre. La leçon est peut-être bonne pour Boris Pilniak, auquel nos camarades russes reprochent sa constante équivoque intérieure. Il n'en est pas moins déloyal de déformer ainsi aux yeux du public étranger la physionomie d'un jeune écrivain déjà hautement coté, qui veut être révolutionnaire, et dont les meilleures pages sont d'un révolutionnaire (dans l'*Année Nue*, par exemple).

M. Lieskov a trouvé commode de passer entièrement sous silence le plus renommé peut-être des jeunes écrivains russes, Vsevolod Ivanov, qui a si fièrement chanté les luttes des partisans rouges de Sibérie. La jeune littérature prolétarienne, M. Lieskov l'a de même ignorée. Ni Libedinsky (*La Semaine*), ni Tarasov-Rodionov (*Le Chocolat*) ne figurent dans ce livre. Leurs œuvres fortes sont pourtant autrement représentatives de la Révolution que celles d'un Remizov et d'un Ehrenbourg, auxquels M. Lieskov a donné asile. Ces deux derniers appartiennent à l'ancienne littérature et à l'émigration, bien qu'Ehrenbourg se soit rallié. Remizov n'a jamais voulu voir la Révolution que sous les formes d'un Pourceau symbolique. Il est évidemment qualifié pour en décrire les scènes...

Au point de vue purement littéraire, le choix des morceaux est assez bon. Le petit conte contre-révolutionnaire d'Ehrenbourg est ingénieux, bien construit, d'un tragique apparemment profond. Concédonsons-le. Concédonsons aussi que la traduction est passable. Dans l'ensemble : l'ouvrage malhonnête d'un réactionnaire habile qui aspire à tromper le lecteur sur la Révolution russe, sur ce qu'en disent ses écrivains, sur la littérature russe et sur ses propres intentions.

P. S. — Cette notice était déjà rédigée quand me parvint le n° 65 de *Clarté* dans lequel on a pu lire, sur les *Scènes de la Révolution russe*, une notice assez

(1) J'ai parlé l'an dernier dans « *Clarté* » de Pilniak, pour constater son grand talent et l'importance littéraire de son hymne à l'énergie et à la tourmente révolutionnaires ; non sans faire sur ses tendances idéologiques les plus sérieuses réserves.

favorable de notre camarade D. E. Notre camarade D. E., ne connaissant pas le russe, ignore forcément le caractère véritable des auteurs en question. Cédant au charme littéraire de diverses pages, ne pouvant deviner le jésuitisme des omissions et du choix, il s'est laissé tromper. La justesse du jugement porté ici est par là même démontrée.

V.-S.

Raymond Léonard : C'est un roman
La Révolte de l'Instinct agréable et facile. On
(Renaissance du Livre) le lit avec plaisir. Le

recit est clair, bien conduit. Certains détails sont même « charmants » mais d'un charme un peu conventionnel.

L'action se déroule pendant la guerre. Antoinette Letellier, dont le mari est au front, devient la maîtresse d'une jeune homme mobilisé à l'arrière comme greffier d'un Conseil de guerre. Elle finira, cependant, par abandonner son amant et par réintégrer le domicile conjugal car il ne lui est pas possible de se séparer de ses enfants. L'amour maternel triomphe, en elle, de tous les autres sentiments.

Auguste Forel : Il n'existait pas,
Philosophie populaire en librairie, d'ini-
(Editions de l'Ecole Emancipée) tiation philosophi-
que à la portée des

ouvriers et paysans. Le docteur Auguste Forel, connu surtout pour ses études sur les fourmis, a tenté de combler cette lacune et il vient de publier à la librairie de l'Ecole Emancipée (1) un petit volume où il s'efforce de présenter d'une façon simple, accessible à un grand nombre de travailleurs, des questions qui avaient été réservées jusqu'alors à une élite très restreinte.

La plus grande difficulté était dans la terminologie. Le docteur Forel n'hésite pas à employer le mot propre chaque fois qu'il le juge nécessaire, mais il prend soin de l'expliquer.

Cette étude, qui fait une place importante à la psychologie humaine et comparée, aboutit à un monisme scientifique voisin du panthéisme, bien que l'auteur, en matière métaphysique, se réclame de l'agnosticisme.

M. Henry K. Marks : Cet ou-
Lame de Fond vrage est
traduit de Mme Aline Caro Delvaille affligé

d'une préface de M. René Boylesve de l'Académie Française. Il ne le méritait pas. Sans doute « Lame de fond » n'est qu'un mélodrame. Mais ce mélodrame

(1) 15, rue Fardeau, Saumur. Le volume, franco 2 francs.

est plein de qualités d'observation et d'émotion qui ne peuvent pas laisser insensible.

La traduction est, de tous points, excellente.

H. B.

LIVRES REÇUS

Valle Juclan : *Sonates de Printemps et d'Été* (Editions de France).

André Dahl : *Voyage autour de ma loge* (Baudinière).

Pierre La Mazière : *J'aurai un bel enterrement* (Baudinière).

Gaston Riou : *Ellen et Jean* (Baudinière).

J. Jolinon : *La Tête brûlée* (Rieder).

M. Constantin-Weyer : *Manitoba* (Rieder).

Henri Bachelin : *Le Pêché de la Vierge* (Monde Nouveau).

Henry Jacques : *La Maison du Bord des Sables* (Monde Nouveau).

Ermenonville : *Juillet 1914, Précis du déclenchement de la Guerre et des Responsabilités* (Société Mutuelle d'Édition).

ERRATUM

Dans le n° 68, lire « Anatole France et la Femme » (Ed. Baudinière). Prix : 10 fr. au lieu de 7 francs.

Suite à « Un Cadavre »

À la fin du numéro spécial de *Clarté* contre Anatole France, Jean Bernier rendait compte du courageux pamphlet intitulé « Un Cadavre », et dans lequel six jeunes écrivains prenaient violemment position contre l'illustre maître.

Cependant, Jean Bernier tenait à relever dans ce pamphlet « l'étourderie véritablement plus comique qu'odieuse dont Aragon fit preuve en écrivant : « Il me plaît que le littérateur que saluent à la fois le tapir Maurras et Moscou la gâteuse... »

Louis Aragon a répondu à Jean Bernier pour protester contre le terme d'étourderie et préciser le chef de ses accusations contre le communisme et Moscou. Nos lecteurs jugeront par eux-mêmes la valeur des arguments qu'emploie Aragon. Ils ne s'étonneront pas de la violence calculée de son écrit. Aragon, ayant tenu à faire publiquement une profession de foi anarchiste, nous permet de dissiper immédiatement toute équivoque qui pourrait subsister entre lui et nous, sur le sens du mot « révolutionnaire ».

Pour Aragon, la révolution demeure une spéculation philosophique qu'il situe en dehors de toute réalité — conception, qu'il le veuille ou non, bourgeoise. — Pour nous, la Révolution est l'aboutissement logique, inévitable de la lutte des classes. Elle doit marquer l'effondrement de la vieille société capitaliste et préluder à un devenir social nouveau. Nous ne séparons pas l'idée de Révo-

lution de l'idée de lutte violente et armée, non plus que nous ne pouvons concevoir son établissement sans la nécessaire, mais passagère dictature d'une classe : la dictature du prolétariat.

Cela nous situe les uns et les autres. Aragon, anarchiste pur, se cantonne volontairement sur le plan culturel. Il combat la culture bourgeoise du dedans. Il préfère rester dans son camp, plutôt que de se joindre aux ennemis du dehors. Nous, sur le plan culturel, comme sur tous les autres, nous avons rompu les ponts.

Avant tout, l'action de classe importe, qui, en bouleversant l'édifice du monde bourgeois, permettra une transmutation des valeurs humaines, totale.

Nous ne pouvons forcer Aragon, pas plus que nous ne pouvons forcer les littérateurs bourgeois, à admirer, ni même plus simplement à comprendre la Révolution russe. Devant elle, Aragon éprouve la même sainte horreur que n'importe quel autre Français de sa classe, bien pensant. Son anarchisme qui, malgré son expression académique — tout comme le fut celui de Barrès — contient, soyons justes, une part importante de mysticisme, ne saurait nous empêcher de le classer parmi nos adversaires. Entre lui et nous, et tant qu'il restera sur de telles positions, question de classe, question de force.

MARCEL FOURRIER.

Paris, le 25 novembre 1924.

Mon cher Bernier, il vous a plu de relever comme une incartade une phrase qui témoignait du peu de goût que j'ai du gouvernement balchevique, et avec lui de tout le communisme. Vous savez pourtant assez que l'étourderie n'est pas mon fort, et qu'il n'appartient ni à un homme ni à un parti de me demander de connaître ou d'ignorer quelque chose. Si vous me trouvez fermé à l'esprit politique et mieux : violemment hostile à cette déshonorante attitude pragmatique, qui me permet d'accuser au moins de modérantisme idéal ceux qui à la fin s'y résignent, c'est, vous n'en pouvez douter, que j'ai toujours placé, que je place l'esprit de révolte bien au delà de toute politique. Qu'avez-vous fait, au bout du compte, fameux hommes d'action, si fiers de ne pas vous embarrasser des moyens, depuis que le monde est monde ? La révolution russe, vous ne m'empêcherez pas de hausser les épaules. À l'échelle des idées, c'est au plus une vague crise ministérielle. Il s'agit, vraiment, que vous traitiez avec un peu moins de désinvolture ceux qui ont sacrifié leur existence aux choses de l'esprit.

Je tiens à répéter dans *Clarté* même que les problèmes posés par l'existence humaine ne relèvent pas de la misérable petite activité révolutionnaire qui s'est produite à notre orient au cours de ces dernières années. J'ajoute que c'est par un véritable abus de langage qu'elle peut être qualifiée de révolutionnaire. La terre, croyez-le, mon cher Bernier, je sais de quoi je parle. Il ne m'arrivera pas de me prémunir contre l'éventualité d'un gouvernement communiste en France. Je ne m'appuie ni sur ce futur brouillon, ni sur un présent infâme. On ne peut pas m'accuser de regarder en arrière. Mes yeux sont fixés sur un point si lointain, que personne ne me pardonnera jamais ma prétention dérisoire.

Voilà pourquoi je n'admettrai de personne, fût-ce de vous-même, une leçon au nom d'un dogme social, fût-ce celui de Karl Marx.

Amicalement,

LOUIS ARAGON.

Cette lettre appelle, on le pense bien, quelques commentaires. Je tiens d'abord à faire ressortir que ce n'était pas le moins du monde au nom d'un dogme social, fût-ce celui de Karl Marx (n'importe quel marxiste pourrait en témoigner) que j'entendais donner une leçon à Aragon. Au reste, cette leçon — si leçon il y avait — Aragon se charge, et je n'en attendais pas moins de lui, de se la donner soi-même. Il se proclame « fermé à l'esprit politique ». Je n'avais pas avancé autre chose.

Si superfétatoire que puisse paraître ainsi ce qu'il se plaît ensuite à ajouter sur « la vague crise ministérielle » et « les problèmes posés par l'existence humaine », etc., etc., cela me force à constater qu'il entend rester fermé à plus que l'esprit politique, et que ce fanatique des choses de l'esprit néglige avec une belle « désinvolture » (aveuglement donc, puisqu'il ne s'agit pas d'étourderie) des éléments capitaux, poétiquement et philosophiquement capitaux, de ce fameux problème spirituel.

On ne saurait s'étonner après cela de voir un idéaliste de cette sorte fulminer contre tout pragmatisme. Nous retrouvons là un peu de ce vivace conflit que Péguy formulait à sa manière en dressant la mystique contre la politique. Toutes réserves faites sur le mystère de l'avenir, nous touchons là une bonne part de notre drame.

Le monachisme d'Aragon, cette espèce d'apostolat de l'impossible où il entend se consumer, non sans goûter toutefois le plaisir âcre, secret, du vaticinateur, aurait tout son prix si le désert s'étendait encore à la face de Dieu aux portes de nos villes.

Notre matérialisme à nous, mon cher Aragon, notre enragé matérialisme, ne s'en laisse pas conter si facilement. D'ailleurs, je ne sache pas que ce regard perdu « fixé sur un point si lointain » suffise — étoile — à votre vie. Le pragmatisme est bien « votre » péché mignon, notre PÉCHÉ ORIGINEL.

JEAN BERNIER.

Les nécessités de la mise en page nous obligent à remettre à notre prochain numéro la suite de

La Révolution et les Intellectuels

par

Alexandre BLOK

(Traduction de Parijanine.)

SALON D'AUTOMNE

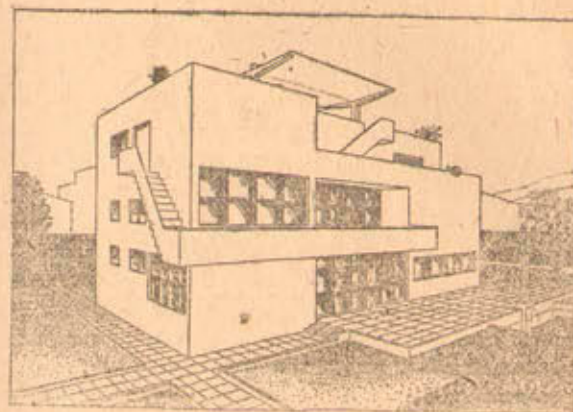
I. — La Section d'Architecture

Section comprenant de quinze à vingt exposants. Nous mettons à part la section Mallet-Stevens : thème : une place publique avec ses magasins. Les envois de Francis Jourdain et Chareau fournissent des solutions excellentes. Celui de Jourdain, vaste d'éclairage avec une vitrine oblongue, concentre les regards sur cet élément réduit : le Livre, Désir de publicité et nécessité de concentrer l'intérêt sur l'intimité d'une page, d'un hors texte, s'équilibrent. La « serre » de P. Chareau abrite ses habituels objets de luxe. Papiers, étoffes, tapisseries. Le parti pris d'angle est original, la visibilité parfaite. La rue pénètre dans le magasin. C'est parfait : la rue est, en effet, un musée vivant ; autrement vivant que le Luxembourg, son état-major, et ses cadavres. M. Poiret drap sa façade comme une robe d'après-midi. Son métier le veut. Mais son architecture y perd en logique. D'ailleurs, Poiret date des ballets russes : cette belle époque étant révolue, il y a quelque faiblesse à ne s'en point consoler.

La section d'architecture proprement dite (habitation) propose et impose quatre noms. Ce sont MM. Guevrekian, Le Corbusier-Jeanerret, Lurcat, Moreux. Un cinquième, M. Elkouten, s'essouffle à rejoindre. Mais c'est encore mince, hésitant, de proportions peu étudiées. — Hors ces quatre architectes, l'esprit évolue entre la maison à tuiles, cheminées à girouettes, pittoresques, pour rentiers et satisfaits d'une « chaumière et d'un cœur ». L'humilité est, certes, une belle vertu. Mais on doit tenir tête à son époque, comme à une garce. L'époque impose le rationnel : il faut oublier les tatouages obligatoires de ces messieurs diplômés ou de l'Ecole, des A. D.

Ne nous intéressent que les quatre artistes plus haut cités. Un sens précis de l'époque se dégage de ces quatre envois. Avons-nous affaire aux premiers pionniers d'un art de l'habitation, sobre, élégant parce que rationnel ? Nous le croyons. Les nuances qui les séparent sont subtiles. Les matériaux, par ces quatre artistes employés, sont les mêmes. Béton. On ne lutte d'ailleurs pas contre un matériau économique, souple, solide, de maniement rapide et économique. Ces messieurs l'ont compris. Pas un ne touche à la pierre de taille. Autre coïncidence : toutes les ouvertures, fer et glace. Le fer ne force pas comme le bois : ces bois de 1924, verts, incontrôlables ; et l'industrie nous sortira en grande série des fenêtres standardisées, de prix abordable par conséquent.

Chez ces quatre, même souci d'aérer le logis. Fe-



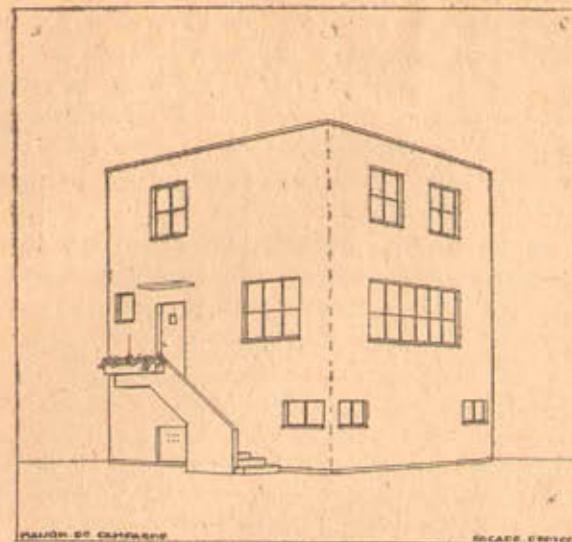
(Projet de M. Guevrekian.)

nêtres sèches, élégantes, nues, toutes consacrées au jour et pas à l'ornement. Le soleil aura beau jeu. Voilà des façades voraces, avides du cube d'air. Mais attention à l'excès, monsieur Le Corbusier ! On constate des — 10° à Paris, en hiver. Le charbon coûte bien cher la tonne.

Enfin, toits en terrasse. Ce n'est pas trop tôt. Qui logeait-on sous les combles ? Les malles, la poussière, les domestiques et les poètes. Toutes quantités négligeables, n'est-ce pas ? Va venir le temps où le domestique se réveillera, et, comme son patron, exigera un logis convenable, un bain, de la lumière. Le poète, déjà, tape son poème à la machine. — M. Moreux songe à la femme de chambre dans le topo qui accompagne son envoi. Il la loge à l'étage. Merci. En quelques lignes, il « éclaire » aussi ses idées plastiques. Formulons ce vœu, que sans bavardage, l'an prochain, chaque exposant nous tienne au courant de son programme.

Que le public ne se laisse pas rebuter par la froideur de ces architectures, desservies déjà par la sécheresse des maquettes et l'absence d'ambiance. Car il y aura, l'immeuble une fois réalisé, le jeu des rideaux, des verdure, des jeux atmosphériques sur les murs nus. La maison ne fait pas riche ? Tant mieux. Après cinq ans de guerre, l'Europe ne fait pas face à ses échéances. Et la richesse ne réside pas là où M. Potin la situe.

Voilà des immeubles intransigeants, nets comme un faux col, exacts comme les besoins naturels de l'homme. Des maisons où le rouet et la crédence Louis XVI seront remplacés par des machines ménagères, des chauffe-bains.



(A. Lurcat : Maison loi Ribot)

Ces quatre architectes ont bâti des hôtels particuliers. Je gage qu'ils se fussent sentis plus à l'aise dans des immeubles de dix étages (il faudra y venir). MM. Lurcat et Moreux, cependant, ont étudié chacun un type de maison loi Ribot. Mais halte-là ! Loi Ribot. 32.000 francs alloués pour le terrain et la maison ! Dans Paris, trouvez du terrain à 300 francs ! Bien aléatoire. 18.000 d'engloutis sur le terrain, restent 14.000 pour le maçon. Impossible !

Avouons, d'autre part, que la banlieue est là pour un coup, se rapproche chaque jour de Paris, et que les enfants pousseront mieux à Arcueil qu'à Picpus. Ce n'est pas un mal que l'employé soit « chassé » de Paris. Qu'il prenne ses vacances, chaque soir, près de son carré de choux et ses tulipes. Le bijoutier anémié du passage des Panoramas à Paris-Plage, dès août, à sa portée. Il respirera en quarante jours ce que l'ouvrier hume chaque soir à petite gorgée. Ce n'est pas ce dernier qui, chapitre hygiène, serait alors le plus à plaindre.

Nous nous félicitons de compter MM. Le Corbusier, Lurcat, Moreux parmi les architectes pressentis pour notre enquête. Nous leur demandons aussitôt des plans de leur maison Ribot. M. Le Corbusier voudra bien, sans doute, nous parler de ses maisons en série de Bordeaux. Son plan d'atelier pour un peintre, que nous devinons cubiste (si nous en jugeons aux toiles suspendues), nous paraît un peu une gageure. Quelle lutte à subir contre les éléments atmosphériques ! Nous en reparlerons. Ses coéquipiers semblent très près des nécessités d'ordre domestique. Ne l'oublions pas. L'architecture n'est pas qu'un problème de façade (1).

(1) Nous remercions MM. Condamine, Tony Garnier, Neveu, Dumas, qui nous ont fait parvenir des réponses. Nous étudierons leurs suggestions dans les numéros suivants. Manquent, malheureusement, pour certains, des dessins, plans, etc.

Dans le prochain numéro, nous étudierons un groupe de villas (région de Nice), par M. Adolphe Loos ; un groupe d'ateliers (avec petit logement), pour une société d'artisans (vallée de la Bièvre), par André Lurcat. Le tout accompagné de dessins, plans et devis.

II. — La Peinture

La section d'architecture occupe la base et les flancs d'un escalier. Maigre hommage à cette science qui domine notre existence, nous oblige à des solutions dont les conséquences s'avèrent incalculables. La section peinture envahit les hectares glacés des étages supérieurs, nous bouscule ; amoncelle des écroulements de rues, d'avenues, de collines, de symboles, de bon-dieueries. Et pour quel résultat ? Un ennui à crever. Nous voudrions que ce fût une opinion personnelle. Hélas ! c'est le même cri : Que représente, maintenant, le Salon d'Automne ? Rien ou presque rien. Messieurs, l'époque héroïque est morte.

Cherchons les causes. Elles sont du domaine public. Une génération ne rompt visière, qu'une fois, avec la tradition. F. Jourdain a imposé impressionnistes et fauves. Les troupes qui l'entourent (ses sociétaires), impressionnistes eux-mêmes, ne se sentent point nées pour accueillir une nouvelle révolution (évolution). Comptons les abstentions dans le groupe des hommes jeunes et qu'il eût convenu non seulement d'accueillir, mais d'honorer. Ces abstentions firent, cette année, causer plus que jamais. En effet, qu'est-ce qu'un Salon qualifié jeune, quand on y voit absents MM. Bosshardt, Zadkine, Prax, Dufy, Lipchitz, Lurcat, Halicka, Lévy, Kaiser, Léger, Pascin, etc. ? Ajoutons que ni MM. Matisse, Vlaminck, Bonnard, Vuillard, Segonzac ne participaient à l'exposition. Aussi convient-il de rechercher aussitôt les quelques noms qui sauvent du plus mortel ennui, des salles froides et fécondes en lieux communs. Nommons, et vite, MM. Gromaire, Lhôte, Lotiron, Gleizes, J.



(Dessin de George Grosz)

Dufy, Laglène, Waroquier, Friesz, dont les œuvres rafraîchissent au passage ; il n'y a pas dix vrais peintres qui se soient déplacés jusqu'au Grand Palais. Mais rendons un hommage à part à un homme, inconnu jusqu'ici, Français nous dit le catalogue, M. Souverbie. Qui est M. Souverbie ? On ne l'a pas vu jusqu'ici : ou, du moins, remarqué. Et c'est cependant un coloriste indiscutable. Le voilà, d'un coup, aventuré dans les pires problèmes issus du cubisme. S'il persévère dans cette voie, un dur et périlleux avenir l'attend. Car c'est toute notre esthétique qui est remise en jeu. Disjonction de la forme et de son corollaire, la couleur, événement nouveau s'il en fut, — problème posé par Picasso et Braque, il y a quelque quinze ans, et dont toute la gravité demeure. Gromaire a suspendu la toile sans doute la plus intéressante du Salon. C'est fort, trapu, malhabile (ou trop habile), désagréable, tout boursoufflé d'une belle volonté grave et résolue. C'est un homme qui sait ce qu'il veut, s'éloigne petit à petit de Segonzac et tend au colorisme. Lhote propose quelques petites toiles : mais son envoi n'est pas exceptionnel. Son football de l'an dernier semblait plus au point. C'est, en tout cas, un artiste qui prend une emprise sérieuse sur un nombre assez actif de jeunes peintres, et dont ils auront à tirer un long profit. Lotiron représente une lignée très exactement française de cet esprit bourgeois sensible, reposé, disons le mot, « ayant renoncé ». Cette espèce de quiétude mélancolique, tendre, tire son accent d'une gravité naturelle et riche. Jean Dufy et La-

glène, jeunes et exubérants, s'ébahissent des voluptés toujours nouvelles issues de la couleur. C'est une volupté peintre. Des travaux honnêtes prouvent plus une conscience tranquille et avide de certitudes qu'un réel don d'esthéticien. Je pense à M. Marchand, par exemple. Son succès auprès des critiques du *Temps* devrait le faire réfléchir au péril de ménager la chèvre et le chou. M. Favory aime la noce, le champagne, les poulardes rôties, la bombe bourgeoise et les mots d'amour glissés en hommage dans les corsages entr'ouverts. Mais il y a d'autres périls à courir, en esthétique, que des périls d'indigestion.

Une section d'art religieux s'essouffle à ressusciter un élan mystique qui, s'il surgissait enfin, serait peu désireux de choisir ses motifs de vivre dans un idéal bien révolu. Les Christs de ces messieurs, essentiellement sentimentaux et chlorotiques, sentent plus la suffragette que le Golgotha. Desvallières se survit à lui-même, véhément, généreux, mais attardé. On ne refait pas deux fois l'épopée chrétienne.

Le Salon d'Automne, peintre, a fini sa mission, sans doute. Les Tuileries, malgré la présence des diplomates et des vieux messieurs de l'Institut, vivent et se satisfont d'un éclectisme plus actif. Que demande-t-on d'un Salon ? Une vue d'ensemble. L'automne ne la fournit plus, *De Profundis*.

X. X. X.



(Dessin de George Grosz)

GEORGE GROSZ

Nul besoin de dire à un lecteur de Clarté qui est George Grosz, dont la Galerie Joseph Billiet vient d'exposer un ensemble de dessins originaux, d'aquarelles et de lithos. Notons seulement la très forte impression qu'a produite, dans les milieux artistiques, cette révélation de l'œuvre de notre camarade allemand.

Cet homme terrible, campé devant son motif, dans une attitude combative, toute la dure volonté du visage ramassée dans le menton qui s'avance comme une menace, peut-être ne vous fait-il pas peur, malgré sa virile carrure. C'est le Portrait de l'Artiste, dédié à Charlie Chaplin. S'il ne vous fait pas peur, c'est que vous savez l'objet de ses haines, à quelle sorte d'adversaires il s'attaque, ou peut-être c'est que vous songez en ce moment à d'autres personnages devinés en lui derrière ce masque.

Vous pensez peut-être à un enfant qui passe en revue sa ménagerie et, à chacune de ses sorties, l'augmente avec une joie sauvage. Ce ne sont pas des lions, des ours et des singes qu'il collectionne. Ce sont de ces bêtes à deux pattes qui hantent les rues, les places publiques et les maisons, et dont la vie domestique a singulièrement assourdi la férocité — de si vilaines bêtes que, à les voir, les vrais animaux en paraissent surpris. Cette lippe qui s'achève en la trompe d'un cigare monumental ou ces nuques monstrueuses, il n'appartenait qu'à la plus authentique bourgeoisie d'en enrichir la faune terrestre.

Ou peut-être pensez-vous à un dramaturge auquel suffit le plus vulgaire motif pour se jouer des farces colossales. Ou à une certaine bonne humeur qui, jusque dans le sarcasme impitoyable, reste supérieure à l'aversion, au dégoût et à la colère. Vous imaginez alors un artiste trop passionnément pris par son jeu pour écouter ce que d'autres passions lui soufflent.

Mais quand je le regarde, l'homme au crayon, si virilement campé devant son motif, j'ai peur pour un tas de gens qui passent dans la rue ou qui sont rencoignés dans l'intimité de leurs demeures, — peur pour ces types tranquillement attablés au café ou à l'abri dans leur lit, — peur pour eux de cet homme terrible qui les perce de part en part, les atteint partout où ils se cachent, leur peinturlure le visage aux nuances de leur laideur, leurs petits vices, leur grosse sottise, leur bassesse, leur insolence, leur goinfretrie, — extrait d'eux comme un jus tout leur contenu d'ignominie pour les en barbouiller des pieds à la tête. J'ai peur pour eux de celui qui n'oublie jamais leurs victimes. Et je regarde dans ce dessin, cette litho, telle figure à l'arrière-plan, que l'on n'a pas aperçue tout d'abord ou simplement comme un trait dans l'ensemble. C'est en cette figure pourtant que la planche ou le dessin s'achève. Cette silhouette de pauvre bougre,

étrange, inquiétante, n'est pas là pour couvrir un coin du papier. Elle est plus parlante qu'une légende. Elle signale le point précis où l'artiste voudrait nous faire entendre sa pensée la plus intime.

J'ai peur, pour bien des gens, d'un artiste qui enferme dans son art un acte de foi, de révolte et de haine passionnée.

Voilà. George Grosz a le tort impardonnable, comme artiste, de vivre avec son temps, de sentir en homme fait de nerfs, de chair et d'âme, la bassesse de ce temps, et de l'exprimer dans son art avec autant d'acuité qu'il la sent. De vivre avec les fusillades, la faim, la veulerie, la ribouldingue, la mort qui rôde autour des faces porcines, sous le règne des maîtres de l'or et des grands patriotes. Daumier était aussi de ces artistes de mauvais goût qui se permettent de vivre avec leur temps et d'ajouter à leur art le témoignage de leur passion pour une cause. Gens de goût, figés dans la gelée de votre sérénité, laissez-nous donc Grosz et Daumier, qui vous offensent.

George Grosz prend parti. Et non point pour la classe traditionnellement protectrice des arts et des artistes. Il prend parti pour la classe de ceux qui voudraient pratiquer l'art, de tous le plus émouvant, l'art de vivre, si les moyens leur en étaient laissés, et qui entendent conquérir ces moyens. C'est à la tâche de préparer, susciter, encourager, ces artistes-là, qu'il se consacre. Aussi sera-t-il, parmi les « purs », flétri du nom de militant. On lui reprochera cette inquiétude qu'il sème, son trait trop appuyé, trop dur, la morsure d'un crayon qui ne caresse pas, qui fait mal, force à crier, la fiévreuse atmosphère de son art, les éclairs d'outrance et d'hallucination qui le traversent.

Ce sont là reproches dont peut s'accommoder un tel artiste. Il laisse à qui veut la prendre, l'arme de l'ironie — arme de salon. Dans la rue, c'est une arme ridicule. Il sait qu'un coup de maillet, asséné d'aplomb sur un crâne massif, pour en éprouver la dureté, fera bien mieux l'affaire... Ou la mèche d'un fouet manié en maître. Le fouet cingle et laisse une marque. Voici quelques dos, bajoues ou cuisses, qui en sont zébrés. Ce sont des passants qui ont écopé.

Après les avoir forcés de faire un tour dans son cirque, l'artiste les renvoie à leurs petites affaires, ces compères, ces commères, ces dégénérés, ces aveulés, ces invertis, ces potentats, ces respectables pères de famille, ces beaux militaires, mais porteurs d'une marque indicatrice de leur collaboration à la multiple beauté d'aujourd'hui. George Grosz sait ce qu'il veut. Ne le prenez pas pour un naïf, égaré par une générosité d'idéaliste. C'est un homme auquel les réalités de l'heure ne laissent plus le loisir de s'amuser. Il sait pour quels temps et quelle humanité il travaille.

LÉON BAZALGETTE.

LES ENCHAINEMENTS

(Suite)

A mesure que le regard perfectionné se porte vers l'horizon, il ne saisit plus dans la grandeur nue, dans la pâleur du silence, que des lignes descendantes de fourmis, puis quelques points d'encre, des traînées organiques par moment interceptées au regard, et dont on perd le mouvement et la signification.

Une sorte de poussière grisée s'égrène par plaques sur les parties supérieures du plan que la distance nivelle et neutralise. D'ici, on ne voit pas bouger ces superficies. Pourtant, quand on les regarde à nouveau, au bout d'un instant, on voit qu'elles ont glissé comme l'ombre d'un nuage sur la terre.

Je contemple avec curiosité cette vibration éparse qui se révèle dans les veines ouvertes et les entrailles du secteur. Je ne suis pas habitué à voir du remuement sur les ensembles des choses, je n'ai jamais vu que des cartes désertes.

Accoudé contre moi, l'observateur m'explique la forme de l'opération. Quand il avance la tête, il me cache la moitié du monde.

— Nous avons pris quatre tranchées ; une, deux, trois, quatre — jusque là. Mais sur la droite, au Tourniquet, l'avance s'est trouvée enrayée plusieurs heures — par la richesse des moyens de défense...

« On a dépêché des renforts, et c'est le redressement de l'offensive qui s'accomplit... Le mouvement s'accroît, vous voyez ! — et le jeune homme parle d'une voix plus vibrante, plus fiévreuse, — vous les voyez arriver des deux côtés sur les pentes, vous les voyez, vous les voyez ? Ils ne cessent pas de sortir de terre ! »

L'ampleur des événements se dessine aux yeux là-bas sur la carte en relief. On démêle à peu près la double tempête qui lâche son chaos bas entre les horizons, et qui a des poussées dissimulées de maladie. On ne voit pas les hommes qui sourdent des crevasses et s'entendent doucement, mais on voit les nuées piquées d'étincelles qui dominent leurs alignements. Ces éboulements de nuages se déploient régulièrement, en étendards, sur les formations. On ne voit pas les hommes, mais on voit les orages qui les enveloppent, les montagnes tombant du ciel sur eux, on voit le vent chargé qui les pousse et les repousse.

— Ils doivent avoir un barrage terrible, là, du côté du cimetière boche — ces plates-bandes. Tout ce grondement qu'on entend, et la grêle fine de la fusillade... Ecoutez-bien ! Entendez-vous ?

C'est le corps d'armée tout entier qui est là.

Naturellement, tous les points de sang sont trop ténus et trop nombreux pour qu'on puisse penser à chacun d'eux ; même lorsqu'on les voit, ils pèsent trop peu au regard, ils sont fantômes par la petitesse. On est captivé au-dessus d'eux par le problème de leurs masses, par les chiffres perceptibles, par les avalanches qu'ils attirent sur eux. Il y a un prodigieux intérêt à dominer les phases de cette géométrie terrestre qui se combine, s'ajuste, tant bien que mal, sous les fumées attroupées et scintillantes du ciel, à travers l'immensité où se noie le fracas et que l'incendie déchainé au loin ne réchauffe pas.

— Il y en a eu des barrages ! s'écrie l'observateur avec une bizarre exaltation qui fait luire ses yeux et frémir sa voix... (On dirait qu'il récite comme un acteur et je vois son profil distingué au long nez mince, en ombre chinoise sur la clarté grumeleuse)... Nous en avons vu depuis minuit se poser partout ! Si vous aviez vu ! La nuit, la fumée se change en flammes comme dans la Bible. Mais, affolés, les Boches se sont surtout acharnés à barrer la plaine de Vancouver, à droite de Girandes, vers l'extrémité du secteur. Ils se sont trompés ! Il n'y avait là que quelques unités !

Ainsi l'action se reconstitue dans la sérénité presque immobile et presque muette de la grandeur. Comme la fatalité sous les événements, on discerne le plan souverain : les convergences, l'unité, la pensée du général. Ces campagnes moroses, si paisibles au premier coup d'œil, sont travaillées d'une vaste et violente harmonie. C'est cela la bataille, c'est cela la victoire. Je reprends possession de ce monde et je suis de nouveau, posé au sommet de la guerre comme un géant.

Il me faut repartir pour accomplir ma mission.

Je rentre dans la tranchée, puis dans le boyau, et c'est la fin du monde extérieur. Le secret de l'ensemble arraché un instant de la fissure illimitée de l'observatoire, — se rompt par morceaux, et se dissipe. Je marche à la remorque des armées qui passeront ici, éraflant le double mur, forçant de la longueur.

J'arrive enfin à des hommes ! Ils sont arrêtés le long du boyau élargi. Je les espérais. Je me dis : les voilà.

Mais non, ce ne sont pas eux. Ce ne sont pas des

combattants. C'est une des équipes de territoriaux qui refont les tranchées. Ils travaillent, profondément mêlés au sol. Ici le terrain est calcaire sous la couche noire de l'humus et ces hommes sont à la fois plâtreux et charbonneux.

Ces laborieux de la guerre portent le poids de l'architecture et de l'ordre où j'ai passé : ce sont les auteurs de ces murs volumineux et fragiles qui glissent si facilement en ruines. Ils poussent avec leurs mains, avec leurs forces qui doivent renaître sans cesse, de chaque côté de leur voie, les collines retombantes.

Tous ceux qui ont bâti n'ont-ils pas élevé des collines retombantes, depuis les bâtisseurs des tombeaux blancs du Delta qui égalent les montagnes, les grands bâtisseurs des ruines aiguës !

Après ceux qui soulèvent le sable, le fossé est moins profond, plus inégal, barré de clartés redoutables. Par-dessus les assises murales que font les silex du terrain crétacé, les talus sont échancrés. Par moment, la tête affleure presque au bord du monde !

Un bruit épais de piétinement vient vers moi. Deux brancardiers enchaînés, en bloc chancelant, surgissent. Leurs quatre bras et leur quatre jambes se durcissent à porter un mort dans une civière. Je m'applique sur la paroi pour leur laisser la place. Je les vois passer cramponnés aux bois du brancard emmaillotté d'une toile de tente que du sang humecte en dessous et colle comme une peau, et qui me frotte. Ils avancent pesamment, blêmes comme des aveugles à la face flottante, noyée et mouillée ; l'organisme machiné d'un souffle rauque, tirés et tirant de toutes leurs forces ; on suit des yeux leur dos que disloque le poids formidable de leurs poignets crispés. Au tournant, ils sont obligés de soulever à la hauteur de leurs têtes, jusqu'à la stratification où le boyau est plus large, leur grand chargement pâle qu'ils font tanguer et qui les bouscule. Un tournant les montre, un tournant les efface, mais on les entend gronder.

Je vois, j'éprouve dans mes jointures l'effort presque surhumain qu'il faut pour porter un corps humain, fardeau terrible que multiplie si vite la distance, à travers ces catacombes béantes. Je devine combien il faut peu de minutes à des porteurs pour atteindre le bout de l'effort naturel. Et je songe tout à coup que, plus loin, dans les tournants si étroits et si profonds du boyau refait, les brancardiers seront pris au siège et que le pauvre monstre qui s'accroche à eux et lutte contre leur volonté, ne passera que s'ils le mettent debout comme eux. Mais deux hommes, même désespérés, ne sont pas assez forts pour en porter un ainsi, et les crevasses sont trop strictement murées pour qu'on puisse y porter un brancard à plus de deux... Quant à monter plus haut, dans l'air — si on res-

pire cela, on est foudroyé ! Alors, le bruit encore perceptible de leur marche, de leurs exclamations sourdes qui cahotent et s'en vont, fait en moi une résonnance d'enfer ! La force d'un mort, un seul mort, un seul homme, une unité... Tout à l'heure, j'ai vu que cela n'est qu'un point. Les hommes, chaque homme...

Il est dix heures. Il y a deux heures et demie que je suis entré dans la terre bestiale, que je marche au fond de la rue, sans forme et sans figure.

Je m'hypnotise à voir les tournants se préparer à me happer, à voir, au-dessus de moi, se joindre et s'écarter sans cesse, les lignes courbes que silhouettent les bords du trou éternel. L'étau est si étroit, que les parois finissent, semble-t-il, par se toucher, et ne me livrer passage qu'à mesure. La lourdeur des murs ne me lâche plus, s'appuie sur mes épaules, me serre le cou, m'écrase. Le calme épais m'asphyxie comme de l'eau. La vision se brouille, se renverse : on va à l'envers dans le long trou du ciel.

Je ne sais pas, je ne sais rien. Je parlais sans savoir, lorsque je parlais des tranchées. Est-ce que je me doutais que leur inertie même est déséquilibrée et secouante ! C'est le réseau de routes tentaculaires, de routes ramassant leurs trois côtés, et qui vident, qui vident. Ce système de souterrains sciés, déforme et fait éclater le Plan infime et desséché, le Plan stupide !

Soudain le boyau se ferme aux yeux. Un écriteau pointe blanc et grandit : PREMIERE LIGNE.

Ah !...

Je savais que j'y arriverais ; mais la réalité attendue, quand elle apparaît, est toujours une révélation. Elle a une importance et un excès que ne peut pas d'avance imiter la pensée. Toute chose est toujours, une fois, aussi belle qu'elle-même.

Je fais quelques pas dans la tranchée d'où la première attaque est sortie cette nuit au clair de lune.

Elle s'enfonce de chaque côté du boyau en deux golfes sombres, et ces lieux sont d'une pauvreté inexorable — retournés, exterminés, écrasés par des pluies de choses, et plus encore, par un grand vent.

Sur la pente du rempart d'avant, la régularité quadrillée des sacs de terre soutient un parapet fantastiquement crénelé. Les étais de sapin qui charpentaient les abris pointent, tordus, enchevêtrés et pâles comme des ossements absorbés des profondeurs par le cataclysme.

Je me baisse sur la haute vague de terre à la crête pleine de déchirures qui poussait hier sur la plaine notre frontière. Parmi les broussailles mouillées comme des algues, je prends un objet, l'examine :

j'ai la manie de collectionner des souvenirs de guerre. Je suis attiré par les grosses perles d'aluminium des fusées qui jonchent encrées de boue, la carcasse noire de la tranchée.

Je descends courbé, dans le trou d'un abri qui est là. C'est un réduit cubique, étayé par des poutres. Sur le sol poudré de paille, de cette crypte, parmi des papiers, des guenilles et des boîtes à sardines, déchiquetées et huileuses, quatre pierres mini-noircies, renferment des cendres de papier. Je sais qu'ils brûlent leurs lettres quand ils vont livrer leurs corps à l'assaut, pour le cas où, prisonniers ou blessés ou tués, on les dépouillerait. Il n'y a pas longtemps qu'ils étaient groupés ici. Une odeur de tabac est encore suspendue autour de moi. Ce foyer est peut-être encore tiède ; j'ai mis la main sur une pierre pour sentir si elle respire encore.

Un chiffon est tout blanc dans un coin. C'est la garniture d'une chemise de femme. Je regarde dans ma main, cette blanche confidence mutilée, puis je replace dans l'angle de l'abri la relique qu'un homme n'a pas voulu emporter là-haut, ni brûler devant les autres. Ma main charbonneuse l'a salie et j'en souffre un peu, au loin. Je sors de l'abri, je rôde à nouveau dans ces gorges croulantes ou la terre dresse des formes fracassées de machine, de bûcher.

Pas d'hommes nulle part. C'est une étrange impression vivante que donne cette absence de foule dans ces lieux d'où une foule, d'un seul élan s'est arrachée.

Mais quelque chose étonne : pas de cadavres. Je croyais voir des morts.

Mais voici, imprimé dans la terre, le moulage très distinct d'un corps qui a été enlevé. C'est visible : le sommeil boueux d'un mort a stagné là, et sur la terre brune son dos a laissé une ombre noire, écaillée. On a ôté les blessés et les morts, mais maintenant, je vois du sang partout.

Rien ne l'ôtera jamais plus. Il imbibe et tache la vase. Ces pierres mises à nu par un étouffis, saignent. Ces décombres mous sont des plaies. La terre suinte et se décompose, et je respire maintenant l'odeur morte qui habite ici et qui survit à la mort.

Je vais, je viens, cherchant je ne sais quoi dans cette suite béante de citernes dévastées aux creux grisâtres, où croupissent des flaques humaines comme de la nuit dans du soir. Un tronçon de pylône de fer creux, émerge, penché sur le haut du talus. Il était implanté là primitivement, et on l'avait utilisé pour retenir les terres du parapet. Il est entièrement percé de balles : il pose sur le ciel un haillon transparent de dentelle métallique. En un éclair, il rend visible la tempête, et on entend ce qui a passé et repassé ici d'ouragan au niveau de la terre pour trouver de la sorte ce lambeau de fer.

Par une coupure trapue du mur renversé, comme entre deux rochers gras, on aperçoit quelques lignes horizontales et estompées de champs. J'ai évité précipitamment cette louche coulée d'espace.

Je cligne des yeux et je dis : ils sont sortis d'ici...

D'ici même, hors de ces difformes et ignobles boucliers de fange, hors de cette rampe-ci, dont l'épaisseur les sauvait, et qui était le corps de leur corps dans la demi-obscurité. Ils se sont élevés à nu — tous — sur la barricade terreuse que les décharges heurtaient comme une enclume, et se sont jetés sous les roues de l'espace. On voit les endroits où ils ont marché pour s'évader du pauvre asile de l'ombre, pour sortir de la vie. Sur les restes fléchissants ou éboulés de la banquette de tir, nettement se marquent les traces des clous des souliers ferrés, un fourmillement immense.

Là, en haut !... Je découvre l'empreinte violente d'une main ouverte ! Une main qui s'est posée sur la terre au bord du dernier rivage, puis qui l'a lâchée au moment suprême où ces talus fulguraient et sautaient comme des laves dans le paysage lunaire. Il semble qu'on retrouve ici, parmi des ruines exhumées, le long des murs fondus dans le désert comme des dunes, l'empreinte de corps d'une autre époque et, je le vois bien, d'une autre race. Cela change toute la terre en chair. J'ai peur de marcher, et de penser tout haut.

On voit se dresser dans l'azur incrustable et pâlisant de la lune, le sacrifice des Christs du premier rang, avec leurs corps sans défense, avec leurs robes pâles dont flottaient les pans : le geste, qui, malgré les mots et malgré le sursaut de colère inventé à la hâte au dernier moment, et malgré le fusil pointé en avant avec, au bout du canon, sa brusque baïonnette de flamme, est surtout le geste de suicide.

« L'infanterie est sortie à telle heure et a progressé normalement ». On a marqué cela en piquant ailleurs, avec une turbulence de joueurs, la ligne d'épingles-drapeaux.

Il y a une autre grandeur, une autre tragédie dont les signes béants apparaissent et pétrissent les choses, et que je vois sans bien la comprendre comme un étranger que je suis. Les hommes, les hommes vivants que je ne connais plus, avec mes cartes, mes lignes et mes chiffres... Maintenant, je les vois, mais je les vois trop et ils me font mal.

Il faut encore partir.

Je refais le chemin qu'ils ont fait. Mais je suis défendu par le boyau qu'on a creusé derrière eux, car, avant l'action, on était ici trop près de l'ennemi pour entreprendre, même la nuit, du terrassement et l'entretenir (ces constructions se décomposent et s'effacent comme des cadavres.)

Mais les talus s'abaissent, le fossé n'a plus de creux ! J'ai beau marcher grotesquement plié (il me semble que je suis ma caricature), le grand espace me bat la figure et la poitrine à droite et à gauche, et partout le seuil de la plaine m'assaille.

Pourtant, un grand silence, et, en face, sur l'autre versant de la rivière, le long des vagues assises étagées qui interceptent l'horizon, remuent de paisibles attroupements. Il n'y a pas de danger ! Rassuré, je me redresse théâtralement et je ris tout haut dans la désolation. Je me hâte pourtant. Mon corps émerge en entier de la maigre crevasse qui n'est qu'un spectre de tranchée et se dénude dans l'étendue. Ma peur ne se déroule pas avant quelques instants. Il n'y a plus de soleil ; c'est la lueur ardoisée et pauvre d'un jour d'hiver. La plaine n'est pas une plaine, c'est une pente ; traînées d'herbes penchées au pli du vent, des piquets débandés avec leurs paquets de cheveux emmêlés.

A peine, sur ma droite, ai-je le temps d'apercevoir sous des charpentes écrasées et rouillées un long tumulus bas de pierres et de plâtras : les restes blafards de Girandes. Le vent en soulève des nuages.

Les champs descendants sont criblés de puits où l'eau miroite. Partout des trous, rien que des trous. On en distingue très bien une double rangée, formant à peu près les tronçons de deux canaux étroits où la brise ride de l'eau.

Ce sont les premières tranchées creusées par les assaillants, celles que le général avait posées sur le plan en deux coups de fusain et dont il avait dit qu'un général les avait faites. C'est là qu'après avoir traversé le barrage volcanique, la barrière des corps s'est traînée et s'est cachée quand la lune s'est éteinte. Pendant trois heures les chairs se sont débattues en silence, dans l'eau glacée, ont creusé l'eau. Ils n'avaient que leurs petites pelles-bêches pour lutter contre le niveau de l'eau ; ils n'avaient que leurs armes contre le froid infini.

Brusquement, devant moi, est un mort. Je ne l'avais pas vu approcher, me barrant la route. Je me cabre face à face avec cette chose. Il est enkysté dans la paroi brune d'un trou d'obus. Il est accroupi ; sur sa figure est posé un mouchoir empesé et pétrifié. C'est un entassement de drap bleuâtre, étrangement resserré et rapetissé, où pointent deux genoux disloqués, où sont posées deux cartouchières, d'où sort, on ne sait comment, une main crispée, de cire jaune et violette ; ses brodequins sont enterrés de travers, les mollets tirebouchonnés, dans le terreau. Posé près du soldat mort, son fusil intact dort.

Et maintenant, je vois d'autres morts partout. J'en vois tellement qu'il semble qu'avant je ne sa-

vais pas regarder. Ils ne sont pas très faciles à voir. Ils sont d'une petitesse surnaturelle. Il faut être au-dessus d'eux pour discerner le mince relief qu'ils enracinent dans les herbes. A trois pas, on dit : Il y a quelque chose... Chaque trou d'obus contient le sien comme une borne en papier coloré. Ils ont toutes les attitudes. Ils bousculent les mottes d'herbes délabrées entre lesquelles miroite l'eau. Ils sont allongés sur le dos ou sur le ventre, les poignets crispés et les souliers tordus. Ils brassent le ciel qu'ils ennuagent de leurs miasmes, ou la terre qu'ils empâtent comme des sources. Ils sont poudrés de terre, encrassés de boue, la chair savonneuse tatouée de tumeurs bleues, boursoufflée ou décharnée. Ils lèvent des figures racées ou blanches et copieusement fardées ; des boules d'ivoire, embuées de taches opaques, louchent. L'obus semble avoir noyé les uns et flambé les autres. D'effrayantes nuques grises ont été disjointes, le tenon cassé, pilées et enfoncées dans la terre par la fureur céleste, et des têtes semblent encore empoignées par le chaos de leurs cheveux. Il y a d'anciens morts, allégés, dont la présence est déjà effacée par portions.

Dans la plupart des trous d'obus, côte à côte avec le corps qui y est noyé, jaillissent des épaves aux formes géométriques, des roues ou des triangles de fer barbelé. Ces trous-là existaient avant l'assaut. Je me souviens de l'ordre que nous avons donné la veille de l'attaque : des corvées sont allées placer des chevaux de frise, des oursins et des araignées dans les entonnoirs, soi-disant en vue de la contre-attaque — en réalité, pour que la vague d'assaut ne s'y arrêtât pas. Le pittoresque des appellations zoologiques de ces engins nous avait amusés, et, au demeurant, la mesure nous avait paru naturelle et sage — et pourtant la pensée se déchire à ces pièges qui ont achevé les agonies happées par la pente.

... Les supplices, la torture, les sacrifices humains... Autrefois, plus maintenant, mon ami.

Qu'est-ce que ceci ? Six blocs en file. Ils sont tout noirs avec des cassures brillantes. Ils sont brûlés par une flamme qui a passé — mais on voit pourtant que ce sont des nègres. Des nègres carbonisés. Devant eux, les fondations rondes et déchiquetées de quelque bâtiment, une couronne de pierres cariées, moisées.

Le four à chaux ! Je me souviens d'avoir entendu dire ce matin que c'était là que se trouvait la mitrailleuse fantôme. Alors... Oui, ce sont les nègres qui ont repéré la mitrailleuse cette nuit avant l'attaque. On les a envoyés flairer la machine dans les ténèbres. Elle a tiré quand ils ont passé dessous, et on l'a vue. Ils l'ont repérée avec leurs ventres.

Je ne sais comment ils ont brûlé ; après peut-être, car ils ont été d'abord piochés par la mitrailleuse : cela se voit. Ils sont tous les six fendus, écrasés et

cassés au milieu, la ceinture hachée : on voit du sang aggloméré qui a graissé le charbon de leur chair et les blocs sombres de leurs capotes.

Les félicitations téléphonées à leur colonel... « Bravo ! Je vous félicite !... Vous voyez qu'ils sont bons à quelque chose. » Je les entends encore devant ce bûcher d'ordure où l'on compte six faces masquées par la rouille épaisse, six faces aux oreilles roulées, aux deux cavernes noires où git de la cendre d'yeux.

Je me suis d'abord arrêté à chacun des morts comme si je voulais lui parler. Maintenant je ne les vois plus.

Je parviens aux bords fléchissants de la rivière. Tout est liquéfié à travers l'herbe pourrie. Il sort de l'eau quelques piquets au reflet droit et glacé, et une odeur de sang et de marécage, de marécage de sang. La tranchée de première ligne m'avait déjà jeté ce souffle qui s'exhale du sang lorsqu'il s'incorpore à la nature.

Sur l'autre rive du Clénarcisse, qu'on franchit sur des madriers ballants, des hommes... Toute une très longue file de prisonniers assis attachés deux à deux, par les bras et les jambes. L'un d'eux, la figure poupine, très jeune et rose; il a sur le front une blessure bandée par un mouchoir à carreaux jaunes. Des sentinelles bâillent à côté — et un capitaine se désespère, comme un personnage d'opéra-bouffe, parce qu'il ne sait pas quoi faire de ses prisonniers, sans compter « qu'il faut que ça mange » !

Je commence à gravir les pentes. On voit le temps s'assombrir encore et s'abaisser. Un nuage grandiose couvre les hauteurs où je monte par un mauvais boyau contrefait, avec des poches et des étranglements, dont on a crevé la terre à tâtons dans les ténèbres, et qui semble fou. Un vent glacé se lève sur ces terres traîtresses et vicieuses; sans doute il va pleuvoir, et l'eau ramassée dans les creux a des lucurs et des coups d'acier. Des obus sonnent et jettent des reflets. Là-haut, où je vais, c'est un rassemblement d'orages et de cloches.

Quelques touffes domestiques adhérent à des mottes montrent la chair d'un jardin. On voit, par des trous, des enclos peints en blanc par l'émiettement d'une maison. Les alvéoles de l'Echiquier ! Ce ne peut être que cela dans cet autre monde où je me traîne, avec ma gangue de puanteur.

En un coup d'œil, en un cri d'horreur, j'ai découvert, à travers un écroulement du talus, et parce que je tournais juste la tête en ce moment, une sorte d'abîme peuplé, un vague abreuvoir encaissé, hachuré de boue houleuse, avec des épouvantails autour : des êtres tordus ou debout, suspendus sur les bords. Le coup de vent qui a hurlé là, a souffleté ces faces jusqu'à l'os et leur a ôté les figures comme des masques : j'ai vu la blancheur bleue des os vierges ! Pourtant, des uniformes en haillons claquent sur leurs armatures comme des papiers

décollés et déchirés. Ils se sont effrités dans leurs vêtements durcis, lignifiés, ce ne sont plus là que des cercueils dressés. Celui qui est au bout et est penché comme s'il était planté, n'a qu'une bande rouge autour de la pierre de sa tête — un cercle incandescent dans la pénombre orageuse. Un autre semble se baisser et tendre sa main grillagée vers une ferraille squelettique de fusil, il est resté là figé face à face avec l'enfer flamboyant, fixé par la chimie comme une photographie. L'agglomération des naufragés épouvantables remue et se balance tout ensemble sur son épave. L'une bat des mains légèrement.

J'ai vu cela en passant devant l'échancrure du talus, pendant la durée de deux pas. Un poste d'écoute allemand qu'un bombardement a détruit... Puis j'ai avancé, je me suis caché en avant... Je me souviens de la beauté des bombardements vus des hauteurs du Perron, sur le décor en amphithéâtre, comme au music-hall : ces grands feux d'artifice qu'on admirait tant et qui allaient au hasard assassiner la nuit.

Devant moi le terrain montant est tellement en pente qu'il me surplombe comme un panneau. Un réseau de fils de fer plein d'êtres qui se débattent immobiles et, derrière, un renflement que hérissent des piquets fendus et effilochés, et un pare-balles en fer, tordu comme un drapeau.

Je me retourne, je m'oriente, je suppute la distance : c'est un tronçon de la tranchée d'Odin, la première ligne allemande — celle qui était marquée par les épingles-fanions que les chefs poussent avec la voix.

C'est ce lieu accroupi qu'ils ont abordé à pied, de face, à l'aube, eux, il y a quelques heures.

Il n'y a pas de passage dans les fils de fer ! Sur la montée qui aboutit au vague château-fort de terre, des fils barbelés sont rangés intacts, en ordre, comme les plantations d'un pépiniériste, et cette fantastique vigne d'enfer sur le coteau est pleine de choses lourdes à moitié debout.

Il n'est pas vrai que la préparation avait détruit toutes les défenses comme les officiers l'avaient juré aux soldats avec des serments solennels et des effusions de prêtres, la main sur leur cœur, pour ne pas « porter atteinte au moral ».

L'infime incident local a été homologué et réglé à jamais par quelques mots du grand chef : « Nous nous sommes piqués les doigts à des fils barbelés, et dans cet endroit, nous avons été pas mal canardés. » Il y a des paroles rapetissées et rampantes qui disent vrai et qui pourtant sont des mensonges.

Ceux qui avaient vécu jusque-là ont vu les fils de fer comme je les vois. Ils ont vu le signe de leur exécution fatale. En ce moment même les balles s'éparpillent et claquent encore ! Si je sortais mon bras, ce vent-là me l'arracherait.

Plusieurs heures après que l'ennemi était avisé de l'attaque, ils sont allés à la mort en montant

une pente. C'est cela qui est fabuleux, la pente ! A pied, en face, ils sont arrivés en plein jour, et si vite qu'ils allaient, ils sont apparus très lentement. Ils ne pouvaient pas espérer, imaginer de salut. Il est impossible qu'ils aient fait cela. Ils l'ont fait pourtant.

Ils ont respiré l'air qui foudroie, la pluie de pierre, d'acier et de cendres. Ils se sont avancés sur la terre brassée et qui germait épouvantablement sous les pieds. Ils ont marché sur la mer.

Avec les lignes minces de leurs fusils, le geste nain de leur baïonnettes courtes comme le bras, avec leurs habits aussi fragiles que leurs peaux, leurs casques frêles comme leurs crânes, sur la pauvre richesse de leurs poumons et de leurs cerveaux, ils ont affronté les rafales qui trouaient des murs. Ils sont montés, portant leur sang que le moindre heurt ferait couler tout entier sur la terre, portant dans leurs mains nues tout le mystère de leur vie, belle et chétive comme une fleur. Ils ont heurté leur chair de pensée et de bonheur à la machine métallique du ciel, à la flamme des torpilles qui déracinaient la terre de la terre; le faible souffle de leurs cœurs à celui des obus qui entre dans la vie comme une aile et la remplace ! Ils ont vu dans le jour la flamme courte et rouge qui sort de la mitrailleuse et les fusils qui les regardaient en plein, tandis qu'ils allaient, les travailleurs manuels de la guerre, pour tuer les fusils avec des baïonnettes, pour bâillonner la mitrailleuse avec leurs mains, et engluier les coups de canon avec leur masse.

Il y a eu tellement de ravage que ce ravage resuscite et clame aux oreilles; dans ce coin de campagne si morne, si banal, si gris. Ces gens qui se sont lancés pour se fracasser la tête contre la force, c'est un châtement qui dépasse l'esprit humain. Cette punition, les religions l'attribuent au péché originel, et cette explication sauvage dans son absurdité, est la seule qui ait eu au moins les proportions immenses de la vérité. Les paupières battantes, sur l'immobilité de ces choses bleu clair disposées en ordre, je crois voir des trous de ciel à travers un plancher suspendu sur un vide d'azur. Ma voix dit toute seule : Le péché originel de l'obéissance.

Au bout du boyau, en haut — l'un d'eux — une masse. Il y a une capote adossée debout qui fait un geste. Je n'ai pas osé lever les yeux en passant devant cette destinée. J'ai vu ses pieds.

J'ai traversé, par le boyau, la tranchée dont la nationalité a été retournée avec le parapet. Cette première ligne allemande ressemble à notre expremière ligne; c'est la même caverne écorchée au tumultueux mutisme, le même estuaire dévasté par les puissances scientifiques, c'est la même. Si on voulait exposer l'image de la ressemblance, il faudrait prendre les deux côtés d'une ligne frontière : cela ne diffère que sur les cartes.

J'arrive à un lieu étrange qui m'apparaît à travers les meules de terre lassée, mourante, des talus, sables érodés par des marées de pluie et dissous en immensité, croûtes de paille, boue rocailleuse. Je ne suis plus qu'une vague conscience qui centralise de la fatigue. Je ne suis plus qu'une imploration debout et qui marche parce que les pieds tombent l'un devant l'autre et qu'on marche comme on respire.

Cette plaine montagneuse avec des éboulements monumentaux de couleur blafarde, courbes ou triangulaires, chaîne de tertres plâtres comme des glaciers; cette terre lâche, granuleuse, tamisée par l'acier, cette mollesse de charnier teint de fiel, ce sang qui n'est plus du sang — c'est un désert qui a une espèce de forme dans un silence de mort. Il y glisse un reflet de soufre, de vert et de gris. Et je sens, *je vois*, ce reflet livide m'empreindre et faire de mon épouvante, sur ma face, un épouvantail.

Moi qui suis là, fuyant, tout petit dans ces désolations, j'essaye de rassembler mes idées dans ma cervelle. Mais c'est inutile de chercher où je suis. On invente parfois l'amplitude des choses par les subterfuges du raisonnement, on la mesure transposée en un raccourci chimérique par l'algèbre des plans, mais les horizons réels ne sont pas faits pour les hommes. La vie innombrable s'enfuit de toute part à travers la nature comme la mort d'un bout à l'autre de ce ciel transparent. Lamentable effort rogné — ou tordu par la perspective — du regardeur refusé par l'espace. A peine l'œil pénètre en cachette dans quelques spectacles : on n'a que des plaques de réalité qui s'anéantissent l'une l'autre, on n'a rien.

Ce sont les morts qui sont la substance de l'univers. Ceux dont les poings carbonisés, en paquets, en fagots, sortent des trous latéraux de la tranchée, en même temps qu'une odeur de viande grillée — ceux-là ont été enfumés par les nettoyeurs. Ceux qui sont étendus en travers et qui sont creusés au milieu parce qu'on leur a marché longuement sur le ventre, tous, amas de bombements et de pointes, si écartelés, si ouverts, qu'il semble impossible que leurs âmes n'aient pas été aussi mutilées. Des baïonnettes sanglantes de rouille, des têtes rouillées de sang. Les faces sont informes et noirâtres, on dirait des glandes; et cette rondeur-ci, caillouteuse de caillots, me suggère l'idée baroque et terrible que c'est l'envers d'une figure !

Des morts ossifiés — des momies aux yeux séchés, aux mains raquettes que le regard traverse, dont les poignets sont des tresses violâtres et la tête une poulie qui tient par des cordes, dont les coudes ont crevé les manches, dont les jambes sont maigres comme des jambes de bois — ont été déterrés par le feu avec les croix qui leur ressemblent et vomis sur les corps plus récents dont le sang

carminé s'effile comme de la soie. Là, tout est enseveli sous les vieux débris, noyé et lapidé par les ossements de l'ancienne génération des morts de l'année dernière. C'est le monde renversé.

Je regarde chaque chose, baissant la tête, lassé, attardé, dispersé.

Ils ont une effroyable volonté glacée de multiplication, et ils finissent, les uns dans les autres, par m'empêcher de passer. C'est un mur. Ils ont des gestes et sont immobiles. Ils s'acharnent toujours. Ils geignent, mais éternellement, comme des statues.

Et je vois que l'un d'eux soutient toute la masse — plié et disloqué par la force avec laquelle ceux d'en haut veulent tomber.

Je vois sa face aux deux grands trous, sa face serrée et avortée où l'on n'a jamais laissé entrer le savoir, au regard mort-né qui tombe devant soi, sa face que le fardeau accapare et qui est condamnée à ne pas penser à elle-même : La cariatide !

Dans le lointain des temps, j'ai vu sur un rivage la forme d'un esclave vivant porter sur son dos des monuments de pesanteur, la grandeur des choses et des règnes. Aujourd'hui le même esclave est mieux écrasé.

« Il n'y a plus d'esclaves à notre époque. C'est de la vieille histoire. » Je répète machinalement, si machinalement que c'est le vent qui semble leur faire traverser ma tête — ces paroles dites un soir par l'Aveugle, par le Sourd, par le Fou.

Cette face est trouée au milieu, près du nez, d'un trou boursoufflé. Ce pare-balle aussi est troué, pour qu'on puisse voir. Je suis monté sur les poutres, et j'ai mis mes yeux sur cette lucarne semblable à une lunette de guillotine, et pour cela, j'ai dû me poser contre le mort installé là et m'agripper à lui. Des ricochets de balles modulaient leurs plaintes. L'un d'eux fit sonner la planche de fer comme un gong — et j'ai entendu un clou pénétrant dans les tissus flasques de la terre avec un bruit de rassasiement.

J'ai vu un gouffre de quelques secondes. Là-bas, une grappe d'hommes qui se battaient dans un couloir de nuages avec des gestes de discoboles. Je ne voyais pas leurs adversaires ; je voyais leur rage contre rien. A cinquante mètres, les grenadiers se détachaient sur un contre-jour titanesque, une sorte de lumière frissante, comme des ombres sur une falaise. Malgré la distance, la sueur étincillait sur leurs faces et leurs cous. Ils brillaient comme s'ils étaient au milieu des flots, des rangs rugissants des lames.

Je me suis rejeté en arrière. J'ai lâché l'homme. Je sentais son haleine morte déboucher de tout son corps, son épaule m'a bavé sur la manche, et je me suis enfui ailleurs.

J'emporte dans mes yeux, et presque dans mes mains crispées, le spectacle de la bataille, de la besogne suprême de haine... Mais non, ce n'était pas la bataille. C'en était un petit épisode fragmentaire et insignifiant. Une ou deux sections tout au plus. On ne voit jamais la pleine bataille. Elle est trop grande pour qu'un homme la voie autrement que par les signes qu'on lit. C'est là-bas qu'elle se déchaîne, c'est ailleurs, toujours ailleurs.

Ayant levé la tête vers le ciel, je m'aperçois que le soir tombe. Ce n'est plus l'orage assombri avec ses langes. C'est le jour qui finit. Si la lumière finit, c'est la fin de tout. Je sens bien que je ne pourrai plus maintenant marcher longtemps. Je suis à bout et j'ai peur de moi.

Je vois un homme venir à moi entre les parois. C'est un soldat en armes, ballotté. Arrivé sur moi, il fait un faux pas. Il rit aux éclats. Il passe en titubant.

Je me suis caché de ce rire animal qui sent le vin.

L'obéissance, on l'a tantôt par le fouet, tantôt par le vin, — on la fait rire par le vin et l'alcool et on a besoin qu'elle rie pour la pousser de travers en plein dans la Comédie.

J'ai trouvé l'officier que je cherchais. Je me suis reposé et je suis reparti.

— Pour retourner il faut prendre à gauche, les bords de la rivière, le pont de bois, et la plaine de Vancouvert. C'est calme. C'est par là qu'on évacue les blessés.

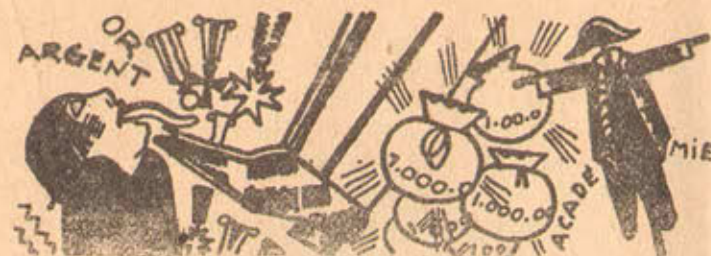
Bientôt une petite pluie tombe, légère, énorme. C'est triste, ces étendues où le jour s'éteint et qui peu à peu, se mouillent. Je suis enfoncé dans la pluie, moi qui ait été emmuré dans la terre et dans la fumée.

Je rattrape des êtres qui vont très lentement : des blessés.

HENRI BARBUSSE.



(Dessin d'Otto Dix.)



« José Germain maquereauterait-il aussi les vivants ? »

M. José Germain, manitou de cette ignoble Association des Ecrivains-Combattants, dont nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs, ne se contenterait plus, dit-on, de faire son beurre avec les morts. Edouard de Keyser, qui poursuit dans *Le Journal Littéraire* une très vivante enquête sur les « nègres » dans la littérature, écrivait récemment qu'il espérait bientôt démasquer un négrier et rendre justice à un nègre.

Or, *Paris-Journal*, souvent bien informé, croit savoir que ce négrier ne serait autre que M. José Germain (officier de la Légion d'honneur, car le maquereutage patriotique des morts de la guerre, ça rapporte), et le nègre M. Stéphane Faye, auteur présumé de *Pour l'amour de Genièvre*.

Attendons la suite.

« Inversions, qui doit étudier les rapports de l'homosexualité avec l'art (sans rire), est parue, mais a été saisie, paraît-il, aussitôt. MM. les rédacteurs de cette revue auraient tort de se gêner. Pourquoi ne fonderaient-ils pas maintenant une école professionnelle (théorique et pratique) de la pédérastie ? Quel succès ne connaîtraient-ils pas dans les milieux artistiques et littéraires ? Quels nationalistes, quels « vieille France », quels catholiques et quels « sportifs » mêmes ne recruteraient-ils pas ? »

« Le ruban rouge sur les bas bleus. »

+ Par décision du ministre de l'Instruction publique, sont élevées à la dignité d'officier de la Légion d'honneur, la comtesse des Nouilles, pardon, de Noailles, Mme Lucie Delarue-Mardrus. (Les journaux.)

+ Il y a de certaines femmes qui ressemblent au ruban de la Légion d'honneur, on n'en veut plus parce qu'elles se sont salies à de certains hommes. (Baudelaire.)

« Tu quoque... »

« Anatole France est un homme qui avait un bien joli nom » (Pierre Benoît).

Mais que va dire M. Maurras qui admire tant Pierre Benoît, un des plus beaux fleurons littéraires de *L'Action Française* ?

« Ouvert la nuit. »

Ce serait, croyons-nous, le prochain Salon des Indépendants.

« On dit sous le manteau d'Arlequin que part grand favori pour le prix Goncourt M. de Montherlant. Ce même Montherlant que notre ami Jean Bernier qualifiait, un jour impunément dans cette revue de

Petit Marché DES Lettres ET DES ARTS

« faux mâle, faux catholique, faux soldat », fut, nous apprend *l'Intran*, qui n'y voit nulle malice, secrétaire général de l'ossuaire de Douaumont, sans avoir jamais, naturellement, combattu à Verdun.

Le prix Goncourt serait-il devenu le prix des lâches ?

« Une revue de jeunes pose à des écrivains catalogués comme célèbres, deux questions, pour le moins impertinentes :

1° Quel est le livre que vous ne voudriez pas avoir écrit ?

2° Avec quelle femme de lettres voudriez-vous passer vos vacances ?

Réponse :

1° Les communiqués officiels (1914-1918).

2° Avec aucune, je n'ai nullement envie de devenir un assassin.

« La N. R. F. édite : *Jean Darien*, de Lucien Bopp. — C'est, une fois encore, comme le remarque le *Journal littéraire*, l'étude psychologique d'un caractère en mou de veau. Ce qui du reste n'exclut pas chez l'auteur tout talent.

« M. Jijibé, alias Jean-Jacques Brousson, qui fut le secrétaire du bon maître (1), nous donne un « *Anatole France en pantoufles* ». Nous ne l'avons pas encore lu, mais nous nous sommes laissé dire que, grâce à M. Brousson, on aurait maintenant une fichue idée du vénéré maître (2). Ce livre de souvenirs vient à point pour justifier l'adage que « nul n'est grand homme pour son larbin ».

Le Théâtre

« La décadence du théâtre en France ne le cède en rien à celle de la littérature. C'est une grande pitié que le répertoire des principales scènes parisiennes. Celles du boulevard sont accaparées par des traitants notoires ou de fausses gloires d'une génération périmée. Les subventionnées s'en tiennent à la production classée et à la médiocrité de leurs interprètes. Gémier poursuit le sûr et méthodique assassinat de l'Odéon, cette champignonnière. Grâce lui en soient rendues. Pourtant la Comédie-Française, dame austère et momifiée, ressuscite l'Ecole des Femmes pour faire pièce à Lucien Guitry coupable selon sans doute M. Silvain de dénaturer Molière. Quant au Vieux-Colombier, il a dû plier boutique. C'est donc le néant ou à peu près. Il n'y a guère plus maintenant que la compagnie

(1) Style Georges Pioch.

(2) Re-style Pioch.

de Louis Jouvet, vivantes épaves du naufrage de Jacques Copeau, et Charles Dullin, de qui nous voudrions dire le louable et magnifique effort, malgré sa manie de pirandelliser une fois l'an. Mais ceci est un autre article. Nous y reviendrons.

■ Nous parlerons également dans un prochain numéro de la belle réussite du Théâtre Fédéral, qui vient d'adapter à la scène *Le Feu* de Henri Barbusse. En attendant, nous ne saurions trop conseiller à nos amis d'aller applaudir cette œuvre.

■ Elle est comique l'indignation de M. Sacha Guitry, qui, on le sait, dirige, en ce moment dans cette feuille au titre voltairien une page uniquement consacrée à sa sainte famille.

Des critiques ayant fait quelques réserves sur l'interprétation que Lucien Guitry donnait au personnage d'Amolphe, Sacha de pondre coup sur coup trois articles pour démontrer que « son père avait raison ».

— Mōssieu, vous n'admirez pas mon père, vous êtes un imbécile !

— Mōssieu, vous ne m'admirez pas, moā, vous êtes un super-imbécile ! Tout simplement.

Le Cinéma

L'Opinion publique, mis en scène par Charlie Chaplin.

Rien de ce que fait Charlot ne saurait être indifférent. Les nombreuses manifestations de son talent — et il nous en a prouvé la merveilleuse richesse — apportent toujours quelque nouveauté.

Certains cependant, et nous fûmes du nombre, ont été déçus par *L'Opinion publique*. Non pas que ce dernier film soit mauvais en soi — il possède, au contraire, rassemblés et ordonnés avec goût — les éléments d'une excellente réalisation — mais il nous est permis de préférer Charlot interprète, ou du moins réalisateur qu'un quelconque *Kid*, *Charlot soldat*, *Une idylle aux champs*.

L'Opinion publique veut être une analyse psychologique, c'est là son moindre défaut, et qui plus est, une étude de mœurs. Charlie Chaplin s'est proposé de nous dépeindre la vie d'une femme de Paris, d'une femme du monde, ou du demi-monde, s'entend (1). Gravitant autour de l'héroïne, pantins ou jouets vulgaires, deux hommes, deux Français : l'un, sceptique, blasé, souriant, héritier d'une littérature voltairienne revisée par Willy, l'autre, passionné, romantique à souhait, un peu « noix », fils puîné de Musset, dont le solo d'amour s'achève par un suicide.

Interprétation un peu sommaire tout de même du caractère français !

Ces réserves faites, il convient de dire que le film est réalisé dans une note juste, riche en suggestions, avec des épisodes vrais, observés (celui du collier, par exemple), un trio d'interprètes remarquables, instruments dociles dans la main du metteur en scène, une mise en scène correcte que complète le mouvement.

(1) Il n'y a pas, en effet, entre les deux catégories, grande différence.

Pour ne pas être injuste, un film qui nous change tout de même des sucreries bêtement sentimentales que l'on nous impose trop souvent.

■ *Le Lion des Mogols*, film français.

Nous étions allés à la présentation du « *Lion des Mogols* » à Mogador, non par devoir professionnel seulement, mais dans l'espoir, légitimé par la personnalité du réalisateur, d'applaudir un beau film, *rara avis* (traduire : plus que rare).

Grande fut notre déception.

Que dire, en effet, de ce scénario artificiel et ennuyeux, selon le rite d'outre-Atlantique ? De cette réalisation correcte, froidement passable ? De cette interprétation outrageusement extériorisée « théâtre », et banale aussi trop souvent ? D'Yvan Mosjoukine, vedette russe, de qui le talent si attachant contient en germe tour à tour le meilleur et le pire ?

Il serait injuste pourtant de ne pas mentionner certaines scènes qui nous restituèrent un peu de l'atmosphère « cinéma ». Citons notamment la fuite dans la forêt, la folle randonnée en automobile et celles si curieuses de la boîte de nuit, où le héros succombe progressivement à l'ivresse, avec dans le désarroi de sa pensée, alors que le monde extérieur sombre autour de lui, une image de femme, sensation ou idée fixe, qui sans cesse réapparaît, s'implante et pousse le malheureux à une démente momentané.

C'est là du bon Epstein, encore que l'influence de Gance soit souvent par trop visible. Le reste n'est que longueurs, puérilités, verbiages cinématographiques.

Jean Epstein nous doit une revanche, mais avec le *biseness* !...

■ *La femme aux quatre masques*, film interprété par Betty Compson et Richard Dix. Un sous-titre : « Après avoir porté successivement le masque de la révolte, de la haine et de la justice, Nadine revêtit désormais le masque de l'amour ». Toute l'œuvre est dans ce goût.

■ M. Gaston Ravel a été chargé de réaliser à l'écran *Jocaste*, d'Anatole France. Ce sera du propre.

■ Aubert annonce : *Les Visages de l'Amour* et *Nautas*.

Deux drames.

Deux pintes de bon sang en perspective.

■ Cette note ironique de Lucien Wahl dans *Paris-Journal* :

« J'ai eu l'idée de chercher dans les annuaires spéciaux une liste de courtiers de publicité cinématographique. Or, on n'en trouve pas : il n'y a pas de courtiers de publicité cinématographique. »

N'est-ce pas Croze ? N'est-ce pas Châtaignier ? N'est-ce pas Doublon ?

■ Nous apprenons qu'une firme américaine vient d'engager de nombreux artistes et metteurs en scène français. Mais que n'engage-t-elle à vie Mmes Huquette Duflos, Gina Relly, MM. Biscot et Feuillade ? Bon sang ! Quel débarras !

Paul GUITARD.

AMOK

ou

Le Fou de Malaisie

(Suite¹)

Soudain, j'eus un mouvement de frayeur... N'avait-on pas frappé ? Je retins ma respiration... une minute, deux minutes de silence absolu... Puis de nouveau tout doucement, comme le grignotement d'une souris, un petit coup léger, mais vif... Je m'élance vers la porte, encore tout étourdi, et l'ouvre d'un geste brusque — dehors je vois un boy, son boy, celui à qui j'avais abimé la face à coups de poing... son visage brun avait pris une couleur gris-cendré, son regard trouble annonçait le malheur... Immédiatement, je flairai l'horrible drame... « que... que s'est-il passé ? » bégayai-je avec peine ? — « *Come quickly* », dit-il... pas un mot de plus... Aussitôt je descendis l'escalier quatre à quatre, lui derrière moi... Une petite voiture, un *sado*, nous attendait, nous y montâmes... « Qu'est-il arrivé ? » lui demandai-je... Il me regarda tremblant et sans mot dire, les lèvres serrées... Je questionnai encore une fois — pas de réponse... Je lui aurais volontiers collé à nouveau mon poing sur la figure, mais... sa fidélité de caniche envers elle me remua... et je ne lui demandai plus rien... La voiturette roulait avec une telle précipitation à travers le remue-ménage des rues que les gens s'écartaient en proférant des injures ; elle passa comme l'éclair du quartier européen au bord de la mer dans la ville basse et plus loin, beaucoup plus loin entra dans le chaos bruyant du quartier chinois... Enfin nous primes une ruelle tout à fait à l'écart... le *sado* fit halte devant une maison basse... Elle était sale et comme recroquevillée sur elle-même ; une boutique éclairée d'une chandelle en formait le devant... une de ces boutiques où se cachent les fumeries d'opium ou les bordels, un nid de voleurs ou un antre de receleurs... Le boy frappa vivement à la porte... une voix chuchota des questions et des questions par la fissure... Ma patience était à bout, je sautai du siège et poussai

brusquement la porte entrebâillée... une vieille chinoise s'enfuit en lançant un petit cri... le boy me suivit, me conduisit à travers le couloir... ouvrit une autre porte... une porte donnant sur une pièce sombre et qui sentait l'alcool et le sang coagulé... des gémissements s'y faisaient entendre... je m'avançai en tâtonnant... »

De nouveau la voix s'arrêta. Et ce qu'on entendit ensuite ressemblait bien plus à des sanglots qu'à des paroles :

« Je m'avançai en tâtonnant... et là... sur une natte malpropre... là, gisait tordue de douleur... une espèce de forme humaine gémissant... elle était étendue là... Je ne pouvais pas voir son visage dans l'obscurité... Mes yeux n'étaient pas encore habitués... je ne fis donc que tâter... je rencontrai sa main... chaude... brûlante... de la fièvre, une forte fièvre... et je frissonnai... immédiatement je savais tout... elle avait fui ici devant moi... elle s'était laissée mutiler par une sale chinoise quelconque, tout simplement parce qu'elle comptait ici sur plus de discrétion... elle s'était laissée assassiner par une sorcière du diable plutôt que de se confier à moi... parce que, insensé que je fus... parce que je n'avais pas ménagé son orgueil, je ne l'avais pas aidée immédiatement... parce qu'elle me craignait plus que la mort... »

Je réclamai de la lumière à grands cris. Le boy se précipita : l'abominable chinoise apportait, les mains tremblantes, une lampe à pétrole fumeuse... je dus me retenir pour ne pas sauter à la gorge de cette canaille... ils mirent la lampe sur la table... Un lueur jaune clair tomba sur le corps martyrisé... Soudain... soudain, tout le trouble, toute la colère, toute cette lie impure de passion accumulée, tout cela avait disparu... je n'étais plus qu'un médecin, un homme de dévouement, de pensée, de science... je m'étais renoncé moi-même... je luttais avec toute la lucidité de mes sens et de mon esprit contre « l'effroyable »...

Le corps nu que dans mes rêves j'avais désiré n'était plus pour moi... comment exprimer cela ?... que matière et organisme... ce n'était pas elle que

(1) V. *Clarté*, nos 64, 65, 66 et 67. Résumé : Un voyageur découvre, la nuit, sur un paquebot, un passager étrange qui lui conte son histoire. Médecin dans une station perdue de Malaisie, il reçoit brusquement la visite d'une dame qui vient exiger de lui qu'il mette fin à sa grossesse. Un amour soudain s'abat sur lui comme l'*Amok*, la folie des tropiques : il s'élance comme un forcené à la poursuite de la visiteuse jusqu'à la ville, la compoète dans un bal chez le gouverneur, et implore son pardon dans une folle lettre, dont il attend la réponse.

j'avais devant moi, mais la vie qui se défendait contre la mort, un être humain se tordant au milieu de tourments mortels... Son sang, son sang chaud, sacré m'inondait les mains, mais cela n'éveillait en moi ni désir ni terreur... je n'étais que médecin... je ne voyais que la souffrance... et je voyais...

Je vis aussitôt que tout était perdu si un miracle ne se produisait pas... la main maladroite et criminelle l'avait blessée, et elle était à demi-exsangue... et je n'avais rien dans cet infect repaire pour arrêter le sang, pas même de l'eau propre... tout ce que je touchais était crasseux...

« Il faut que nous allions immédiatement à l'hôpital », fis-je. Mais à peine avais-je dit ces mots, que le corps torturé se dressait convulsivement. « Non... non... plutôt mourir... personne ne doit savoir cela... personne... à la maison... à la maison... »

Je compris... elle ne luttait plus pour conserver la vie, mais pour garder le secret, sauver son honneur... Et — j'obéis... Le boy appporta un brancard où nous la couchâmes... et de cette façon... comme un cadavre déjà, sans force et délirante... nous la transportâmes dans la nuit... chez elle... en écartant la domesticité curieuse et effrayée... comme des voleurs nous la portâmes dans sa chambre et fermâmes les portes... Et puis... et puis commença la lutte, la longue lutte contre la mort... »



Soudain, une main me serra convulsivement le bras, au point que j'aurais presque crié d'effroi et de douleur. Dans l'obscurité, le visage de l'homme s'était tout à coup rapproché de moi, grimaçant; je vis surgir subitement ses dents blanches, je vis les verres de ses lunettes briller comme deux énormes yeux de chat dans le blême reflet lunaire. Et maintenant, il ne parla plus, il hurla presque sous l'empire de la colère :

« Savez-vous donc, étranger, qui êtes assis là bien tranquillement sur votre siège, vous qui traversez le monde en promeneur, savez-vous comment se passe la mort d'un homme? Avez-vous déjà assisté à pareil événement? Avez-vous vu comment le corps se recroqueville, les ongles bleus griffent le vide, comment chaque membre se contracte, chaque doigt se raidit contre l'effroyable issue, avez-vous entendu le râle sinistre, avez-vous vu dans les yeux exorbités cette épouvante qu'aucun mot ne peut rendre? Avez-vous déjà vu cela, vous, oisif, vous pèlerin de l'univers, vous qui parlez de l'assistance comme d'un devoir? J'ai vu la mort souvent en médecin, ie l'ai vue comme... comme un cas clinique, un fait... je l'ai vue pour ainsi dire étudiée — mais en homme je ne l'ai vue qu'une fois, je n'en ai ressenti, je n'en ai partagé

les affres qu'alors, durant cette nuit... durant cette horrible nuit où je me torturais le cerveau sur mon siège pour découvrir, trouver, inventer quelque chose pouvant arrêter le sang qui coulait, coulait et coulait, contre la mort qui s'approchait de plus en plus et qu'il m'était impossible d'écarter du lit...

« Vers le matin, elle se réveilla encore une fois... elle ouvrit les yeux... ils n'avaient plus rien de hautain ni de glacial, à présent... on y voyait briller la fièvre, quand, légèrement embués et comme étrangers, ils tâtonnaient à travers la chambre... Puis elle me regarda : elle semblait penser, vouloir se rappeler mes traits... et soudain... je le vis... elle se souvenait... car l'effroi, la résistance... quelque chose d'hostile, de terrifiant tendait son visage ; elle agitait les bras comme si elle voulait fuir... loin, loin, loin de moi... je voyais, elle pensait à cela... à l'heure où je la poursuivais... Mais la réflexion vint ensuite... elle me regarda plus calme, respirant avec peine... je sentais qu'elle désirait parler, dire quelque chose... de nouveau, ses mains commencèrent à se raidir... elle voulait se lever, mais elle était trop faible... Je la calmai, me penchai vers elle... alors son regard martyrisé me fixa longuement... ses lèvres remuèrent légèrement... sa voix n'était plus qu'un dernier son qui s'éteint lorsqu'elle dit :

« Personne ne le saura?... Personne ? »

« Personne », fis-je avec la plus grande force de conviction, « je vous le promets ».

« Mais son œil demeurait inquiet... Les lèvres fiévreuses, elle arriva encore à prononcer indistinctement ces mots :

« Jurez-moi... personne saura... Jurez. »

« Je levai la main comme on prête serment. Elle me considéra avec un... un regard indicible... il était tendre, chaud, reconnaissant... véritablement reconnaissant... Elle voulait encore ajouter quelque chose, mais ce lui fut trop difficile. Longtemps, elle demeura étendue, les yeux fermés, complètement épuisée par l'effort qu'elle avait fait.

Puis commença l'horrible, l'atroce chose... une heure entière, une heure épouvantable, elle lutta encore : au matin seulement ce fut la fin... »

Il s'arrêta de parler. Je ne m'en aperçus que quand du pont la cloche fit entendre dans le silence un, deux, trois coups durs, trois heures. La lune était devenue plus pâle, mais déjà une autre lumière jaune tremblait incertaine dans l'air et de temps en temps le vent soufflait léger comme une brise. Une demi-heure, une heure, puis ce fut le jour, la claire lumière avait effacé l'aube grisâtre. Je voyais ses traits plus distinctement, maintenant que les ombres tombaient moins épaisses et moins noires dans notre coin — il avait enlevé sa casquette et sous son crâne nu le visage tourmenté apparaissait plus effrayant encore. Mais déjà les lunettes brillantes se tournaient de nouveau vers

moi, le corps se raidissait, et la voix reprenait ironique et tranchante :

« Pour elle, c'était fini à présent — mais pas pour moi. J'étais seul avec le cadavre — et qui plus est, seul dans une maison étrangère, seul dans une ville qui ne souffrait aucun secret, et moi... j'avais à garder un secret... Oui, représentez-vous bien la situation : une femme appartenant à la meilleure société de la colonie, en parfaite santé, qui l'avant-veille au soir avait dansé au bal du gouverneur et qu'on trouve subitement morte dans son lit... près d'elle est un médecin étranger que son domestique est soit-disant aller chercher... personne dans la maison ne l'a vu entrer, ne sait d'où il vient... elle a été ramenée la nuit sur une civière, puis on a fermé les portes... et le matin elle est morte... alors seulement on a appelé la domesticité, et tout à coup la maison se remplit de cris... en un clin d'œil les voisins sont au courant, la ville entière connaît la nouvelle... et il n'y a là qu'une personne à qui incombe le devoir de tout expliquer... moi, étranger, médecin dans une station éloignée... charmante situation, n'est-ce pas ?... Je savais le danger qui me menaçait. Heureusement que j'avais le boy avec moi, ce brave garçon qui saisisait chacun de mes regards — lui aussi comprenait qu'il fallait encore faire face à une autre lutte. Je lui avais dit seulement : « La dame veut que personne ne sache ce qui s'est passé. » Ses yeux fixèrent les miens, ses yeux humides de caniche où pourtant se lisait la décision : « Yes, Sir! » répondit-il sans un mot de plus. Mais il fit disparaître du parquet les traces de sang, remit tout en ordre du mieux qu'il pût — et sa décision, justement, me fit retrouver la mienne.

« Jamais, dans ma vie, je n'ai concentré en moi une pareille énergie, jamais elle ne me reviendra. Quand on a tout perdu, on lutte comme un désespéré pour sauver les restes suprêmes — ici, c'était son testament, le secret. Je reçus les gens avec un parfait sang-froid, leur racontai à tous la même histoire inventée : comment le boy, parti sur ses ordres chercher le médecin, m'avait par hasard rencontré en route. Mais pendant que je parlais affectant le calme, j'attendais... j'attendais sans cesse celui dont tout dépendait... le médecin qui devait venir constater le décès avant que nous puissions enfermer dans la bière la morte et son secret... C'était le jeudi... ne l'oubliez pas, et le samedi arrivait son mari...

« Enfin, à neuf heures, j'entendis annoncer le médecin de l'état civil. Je l'avais fait appeler — il était mon supérieur hiérarchique et en même temps mon concurrent, c'était ce même docteur dont elle m'avait parlé de façon si méprisante, et qui, évidemment, avait déjà connaissance de ma demande de changement. Au premier regard, je le sentis, il était mon ennemi. Mais cela, précisément, raidit mes forces.

« Dans l'antichambre, déjà, il demanda :

« — Quand madame — il prononça son nom — est-elle morte ?

« — A six heures du matin.

« — Quand vous a-t-elle envoyé chercher ?

« — A onze heures du soir.

« — Saviez-vous que j'étais son médecin ?

« — Oui, mais le temps pressait... et puis la défunte m'avait expressément demandé. Elle m'avait défendu d'appeler un autre médecin.

« Il me regarda d'un œil fixe : dans son visage pâle et quelque peu bouffi une rougeur passa ; je vis qu'il était irrité. C'était justement ce qu'il me fallait — toute mon énergie se déployait en vue d'une rapide décision, car je me rendais compte que mes nerfs ne résisteraient plus longtemps. Il allait répondre avec hostilité, puis il dit négligemment :

« — Si vous pensez pouvoir vous passer de moi, c'est pourtant mon devoir légal de constater le décès... et de savoir comment il est survenu.

« Je ne répondis pas et le laissai s'avancer. Alors, je reculai, fermai la porte et mis la clef sur la table. La surprise fit se dresser ses sourcils.

« — Que signifie cela ?

« — Je me plaçai tranquillement en face de lui :

« — Il ne s'agit pas ici de déterminer la cause du décès, mais... d'en trouver une autre. Cette femme m'a fait venir pour que je lui donne des soins... à la suite d'une intervention malheureuse... je ne pouvais plus la sauver, mais je lui ai promis de sauver son honneur, et je le ferai. Et je vous prie de m'y aider.

« Il écarquillait les yeux d'étonnement :

« — Vous ne voudriez pas, par hasard, bégayer-il, ensuite, que moi, médecin de l'administration, je couvrisse ici un crime ?

« — Si, c'est cela que je veux, cela que je suis obligé de vouloir.

« — Pour cacher votre crime, je devrais...

« — Je vous ai dit que je n'avais pas touché cette femme, sans quoi... sans quoi je ne serais pas ici devant vous... sans quoi j'en aurais depuis longtemps fini avec moi. Elle a expié sa faute — si vous voulez appeler cela ainsi — le monde n'a besoin d'en rien savoir. Et je ne tolérerai pas à présent que l'honneur de cette femme soit inutilement sali.

« Mon ton décidé ne faisait que l'exciter davantage.

« — Vous ne tolérerez pas... Ah !... vous êtes devenu sans doute mon supérieur... ou du moins vous croyez déjà l'être... Essayez donc de me commander... J'ai pensé immédiatement qu'il y avait là-dessous quelque chose de malpropre pour qu'on vous fit sortir de votre trou... jolie besogne que

celle par laquelle vous débutez... joli spécimen de votre savoir-faire... Mais maintenant je ferai mon enquête, moi, et vous pouvez compter qu'un rapport signé de mon nom sera exact. Jamais je n'apposerai ma signature au bas d'un mensonge.

« J'étais tout à fait calme.

« — Si..., en cette circonstance vous allez le faire. Car vous ne quitterez pas cette pièce avant de vous être exécuté.

« Je mis la main dans ma poche — je n'avais pas mon revolver sur moi. Il tressaillit. J'avancai d'un pas vers lui et le regardai.

« — Écoutez, je vais vous dire deux mots... pour ne pas en venir à des extrémités. Ma vie ne m'importe pas du tout... celle d'un autre pas davantage — j'en suis déjà arrivé à un tel point... une seule chose m'importe : tenir ma promesse que la nature de cette mort demeurera secrète... Écoutez : Je vous donne ma parole d'honneur que, si vous faites un certificat disant que cette femme... est morte subitement, je quitterai ensuite la ville et les Indes dans le courant même de la semaine... que si vous l'exigez, je prendrai mon revolver et me tuerai aussitôt le cercueil en terre, emportant avec moi la certitude que personne... vous entendez : *personne* ne pourra plus faire de recherches. Cela vous suffira, je pense — il faut que cela vous suffise.

« Ma voix devait avoir quelque chose de menaçant, de redoutable, car en même temps que je m'approchais involontairement de lui, il se recula brusquement comme en proie à cette épouvante qui fait fuir les gens devant l'amok quand il court en brandissant furieusement son kriss... Et subitement, il fut un autre homme... affaibli, paralysé, pour ainsi dire ; son intransigeance tomba. Dans une dernière et bien faible attitude de résistance, il murmura :

« — Ce serait la première fois de ma vie que je signerais un faux certificat... enfin, on trouvera bien un moyen... on sait bien ce que c'est... Mais je ne pouvais pourtant pas comme cela, au premier abord...

« — Certainement que vous ne pouviez pas, fis-je avec lui, pour lui donner plus d'assurance. — (Vite donc ! vite donc ! faisait le tic-tac violent de mes tempes) — mais à présent sachant que vous ne feriez qu'offenser un vivant et commettre une chose effrayante à l'égard d'une morte, vous n'hésitez certainement plus.

« Il fit un signe d'acquiescement. Nous nous approchâmes de la table. Au bout de quelques minutes le certificat était prêt (celui-là qui fut ensuite publié dans le journal et d'après lequel le décès était dû à une paralysie du cœur). Puis il se leva et me regarda :

« — Vous partez cette semaine même, n'est-ce pas ?

« — Vous avez ma parole.

« — Il me regarda de nouveau. Je remarquai qu'il voulait paraître ferme et positif.

« — Je m'occupe immédiatement du cercueil, dit-il, pour cacher son embarras.

« Mais qu'y avait-il en moi de si... si effroyablement... si inquiétant. Soudain, il me tendit la main faisant montre d'une brusque cordialité :

« — Surmontez cela, me dit-il.

« Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Étais-je malade ? Étais-je fou ? Je l'accompagnai jusqu'à la sortie, ouvris la porte — mais j'eus juste la force de la refermer derrière lui.

« Puis mes tempes se remirent à battre avec violence, tout vacilla et tourna devant moi, et je m'effondrai juste devant son lit... comme... comme un amok à la fin de sa course s'abat, les nerfs rompus, sans connaissance. »

.....Lorsque son mari arriva, le cercueil était déjà fermé... Il n'accorda aucun crédit au certificat... Les gens chuchotaient toutes sortes de choses... et il me recherchait... Mais je n'aurais pu supporter de voir cet homme, lui, dont je savais qu'elle avait souffert... je me cachai pendant quatre jours je ne sortis pas. Comme un voleur, je me suis glissé, la nuit, sur le pont d'un navire pour que personne ne me reconnût... J'ai tout abandonné ce que je possédais... ma maison et mon travail de sept années, mon avoir entier, tout est ouvert à tout venant, se trouve à la portée de qui le désire... Et les chefs du gouvernement m'ont sans doute déjà rayé des cadres de l'administration pour avoir quitté mon poste sans congé... Mais je ne pouvais plus vivre dans cette ville, dans ce monde où tout me la rappelait... contre un voleur, j'ai fui en pleine nuit, rien que pour lui échapper... rien que pour oublier...

« Mais comme j'arrivais à bord... la nuit... à minuit... mon ami l'officier m'accompagnait... à ce moment-là... à ce moment-là... ils étaient justement en train de hisser avec la grue quelque chose... de rectangulaire et noir... son cercueil... entendez-vous : son cercueil... elle m'avait poursuivi jusqu'ici, comme je la poursuivais... et je devais assister à cette scène en feignant une attitude détachée, car il était là, son mari... Il accompagne le cercueil jusqu'en Angleterre, pensai-je... peut-être veut-il, là-bas, faire autopsier le corps... il s'est emparé d'elle... à présent elle lui appartient à nouveau... elle n'est plus à nous... à nous deux... Mais je suis toujours là... jusqu'au dernier moment je la suivrai... il ne découvrira jamais rien, il le faut... je saurai défendre son secret contre toute tentative... contre ce coquin devant qui elle a fui pour se réfugier dans la mort... Il n'apprendra rien, rien... son secret m'appartient, à moi seul... »

« Saisissez-vous... saisissez-vous maintenant pourquoi je ne peux pas voir les hommes... je ne peux entendre leurs rires... quand ils flirtent et s'accouplent... là, en bas, parmi les marchandises, entre les balles de thé et les noix de coco, se trouve son cercueil... Il m'est impossible d'y accéder, c'est fermé... mais je le sais, tous mes sens me le crient, et je ne l'oublie pas une seconde... même lorsque joue le piano et que je les entends valser le tango... C'est stupide, la mer roule ses vagues sur des millions de morts, sous chaque pied de terre que l'on foule pourrit un cadavre... mais cependant je ne peux pas, il m'est impossible de supporter leurs bals masqués et l'éclat de leurs rires si lubriques... cette morte, je la vois et je sais ce qu'elle veut de moi... je le sais, il me reste un devoir à remplir... je ne suis pas encore à la fin... son secret n'est pas encore sauvé... elle ne m'a pas encore libéré... »

Un bruit parvint du milieu du navire, des pas traînaient et claquaient : les matelots commençaient à laver le pont. Il sursauta comme pris en faute : sur ses traits tendus se lisait maintenant l'angoisse. Il se leva et murmura : « Je m'en vais... je m'en vais... »

Il faisait peine à voir avec son regard désolé, ses yeux boursoufflés et rougis par la boisson ou les larmes : je sentais dans son air humilié la honte, la honte infinie de s'être laissé aller la nuit à me trahir le secret qu'il portait en lui. Involontairement, je lui fis :

— Si vous me le permettez, j'irai vous voir cet après-midi dans votre cabine...

Il me regarda — un rictus moqueur, dur, cynique contractait ses lèvres — puis il dit, avec quelque chose de diabolique dans la voix qui heurtait et déformait chaque mot :

— Aha... Votre fameux devoir d'aider... aha... Avec votre maxime, vous êtes arrivé à me faire bavarder... Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine... L'unique droit qui reste à un homme n'est-il pas de crever comme il veut... et de plus sans subir l'ennui d'une assistance étrangère ?

Il me regarda encore une fois avec ironie... d'un air provocant, même ; mais, je m'en rendais compte, ce n'était là que façade derrière laquelle se cachait sa honte, sa honte sans borne. Puis il baissa la tête, me tourna le dos sans saluer, et, d'un pas lourd, singulièrement incertain, il prit la direction des cabines en traversant le pont déjà éclatant de lumière. Je ne l'ai plus revu.

Au port de Naples se produisit alors ce curieux événement dont l'explication, je crois, se trouve dans le récit de l'étranger. La plupart des passagers avaient quitté le bord, moi-même j'étais allé à l'Opéra et ensuite dans un des cafés lumineux de la *via Roma*. Lorsque nous regagnions le na-

vire en canot, je fus surpris de voir quelques barques, éclairées par des torches et des lampes à acétylène, faire le tour du vapeur en cherchant, tandis qu'en haut, dans les ténèbres du bord, des carabiniers allaient et venaient mystérieusement. Je demandai à un matelot ce qui était arrivé. Il échappa à ma question d'une façon indiquant qu'il avait reçu l'ordre de se taire, et même le lendemain, lorsque le navire, son calme retrouvé, et sans la trace d'aucun incident, se dirigea sur Gênes, on ne pouvait rien apprendre. Ce n'est que par la suite qu'il me fut donné de lire, dans les journaux italiens, le récit romanesque d'un soi-disant accident arrivé au port de Naples. On devait, disaient-ils, transborder, cette nuit-là, du vapeur dans un canot le cercueil d'une grande dame des colonies néerlandaises, et l'on avait attendu la fin de toute animation sur le bâtiment pour éviter aux passagers la vue de ce spectacle. Alors qu'en présence du mari, la bière glissait le long d'une échelle de corde, un corps lourd tomba soudain du haut du navire, entraînant dans sa chute en mer cercueil, ouvrier-manœuvre et mari. Un journal affirmait qu'un fou s'était précipité sur l'échelle du haut du parapet ; un autre disait que la corde, supportant un poids par trop lourd, s'était rompue, qu'il en fût, la compagnie de navigation semblait avoir bien pris ses mesures pour voiler les faits exacts. À l'aide de canots, et non sans difficultés, on était parvenu à sortir de l'eau, sains et saufs, le manœuvre et le mari de la défunte ; par contre, le cercueil en plomb ayant coulé immédiatement à fond n'avait pu être retiré.

La parution simultanée d'une autre et brève nouvelle annonçant qu'on avait repêché dans le port le cadavre d'un homme âgé d'environ quarante ans ne frappa point le public. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pût y avoir là une relation avec l'histoire romanesque du cercueil ; quant à moi, il me sembla, à peine avais-je lu ces lignes rapides, que derrière mon journal se montrait soudain le masque blême et les lunettes étincelantes d'un fantôme.

STEFAN ZWEIG,

(traduit par Alzir Hella et O. Bournac.)

FIN

Lire dans notre prochain numéro la suite de *Lectures et Débats* :

Qu'est-ce que fut le Sorélisme ?

A propos de *Guerre des États ou Guerre des Classes*
par EDOUARD BERTH

par Georges MICHAËL

III. - LE RHONE

Méthodes et documents

La méthode générale a consisté à examiner les éléments fournis par les documents présentant suffisamment de garantie; lorsque les faits principaux ont pu être ainsi dégagés, ils ont été soumis au jugement du travailleur paysan incidemment, dans la conversation courante; toutes nos observations ont passé par ce crible et c'est ce qui a permis de recueillir des précisions très grandes dans les tendances actuelles qu'aucun document ne recèle. Des observations exactes, de bon sens, faites sur la situation paysanne au cours de la conversation banale engagée dans les relations quotidiennes et multiples n'ayant aucun but précis, ouvrent des perspectives extraordinaires à l'observateur vivant continuellement à la campagne.

Trois sortes de documents ont été utilisés :

1° Les statistiques officielles relatives au recensement de la population et les rapports de l'inspecteur départemental de l'Assistance publique sur la mortalité et les naissances;

2° Les matrices cadastrales fournissant les renseignements sur la division ou la concentration des propriétés, sur les qualités et professions des propriétaires. Les matrices fournissent également des renseignements sur l'étendue par nature de culture, mais à l'heure actuelle ces renseignements sont absolument faux, cette indication serait très précieuse mais elle ne peut être fournie que par l'observation directe (faits observés par les vieux paysans);

3° Les contrats entre propriétaires et métayers, fermiers ou domestiques.

(1) Nous rappelons à nos amis les deux précédentes monographies de cette enquête : I. *Alpes-Maritimes*, par C. Freinet et G. Auzanet (n° 64); II. *Les Monts du Forez*, par A. Derigon (n° 66). Nous travaillons actuellement à organiser collectivement ce travail de monographies. Région par région, un camarade compétent est chargé sur place de recueillir des informations et témoignages d'autres camarades. A chacun de ceux-ci nous demandons : 1° Une ou des descriptions locales concrètes, détaillées; 2° leurs impressions sur l'évolution de l'ensemble de la région. Ainsi se rassemblent et se corrigent mutuellement des éléments de synthèse, préparant des généralisations valables, déduites de la réalité personnellement éprouvée par les travailleurs des champs. Présentement, nous préparons selon cette méthode une monographie du Vaucluse : nous prions instamment tous nos amis de cette région d'y collaborer. Cette enquête doit être collective non pas seulement par la diversité des auteurs, mais aussi par sa méthode initiale. Elle doit vraiment être l'œuvre de Clarté. — G. M.

Descriptions locales

Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. — Altitudes extrêmes : 214-612. Population, 1.954, à peu près stationnaire avec tendance à augmenter à cause de sa proximité de Lyon (5 km.), de sa situation agréable aux flancs du Mont-d'Or lyonnais, de la facilité des moyens de communication avec la ville. Si l'on construisait assez, la population doublerait rapidement. Les terrains à bâtir à proximité du village se vendent de 5 à 10 francs le mètre, tandis qu'à trois kilomètres de là, en montagne, des terrains de même valeur agricole se vendent 0 fr. 50. Les prix de location de logement sont excessifs, tandis qu'à Poleymieux, commune voisine, mais plus éloignée de Lyon et dépourvue de moyens d'accès, les prix sont moitié moindres. Nombreuses villas avec jardin plus ou moins grand; nombreuses maisons bourgeoises avec clos et jardinier. La commune, comme d'ailleurs les communes environnantes, a perdu son caractère exclusivement rural. Population mi-paysanne, mi-bourgeoise, plutôt réfractaire à toute émancipation par suite de l'influence de l'argent.

Létra. — Altitudes extrêmes : 280-800, à 40 km. de Lyon. La population, qui était de 900 il y a cinquante ans, a baissé régulièrement jusqu'à 657 en 1921. Culture de la vigne. Pays de petite propriété cultivée pour les deux tiers environ par le propriétaire lui-même; le reste, par des vignerons à moitié fruit. Mais le propriétaire non exploitant trouve de moins en moins à louer et en est réduit à faire travailler ses vignes à façon ou à les laisser incultes suivant la position. Des terrains qui se vendent 1 fr. 50 le mètre dans la partie basse, ne trouveraient pas preneur à 0 fr. 30 dans la partie haute. Quelques friches même ne valent pas 2 centimes. Beaucoup de maisons en ruines.

Montrottier. — Altitudes extrêmes : 450-950, à 40 km. de Lyon. Population en 1901 : 1.588; en 1921 : 1.220. Autrefois, cultures variées, soignées; aujourd'hui, on s'adonne à l'élevage parce que la main-d'œuvre manque et parce que les bêtes se vendent bien. Les ouvriers agricoles tissent la soie en mauvaise saison, mais cet appoint tend à disparaître par suite du machinisme qui avilit les prix. Beaucoup de maisons en ruines, dans les endroits écartés.

Saint-Nizier-d'Azergues. — Altitudes extrêmes : 400-800, à 60 km. de Lyon. Dépopulation constante

depuis cinquante ans; de 1.600 est tombée à 1.400 en 1901 et à 1.012 en 1921. Beaucoup de maisons en ruines. Culture peu rémunératrice. Quelques métiers à tisser le coton battent encore entre temps. On reboise beaucoup en résineux depuis quarante ans. Le chemin de fer construit il y a vingt ans facilite l'exploitation, mais n'enraye pas la dépopulation.

Environs de Lyon. — La ville de Lyon comptait, au dernier recensement, 561.000 habitants, et si on y comprend les banlieues immédiates, c'est une formidable agglomération de 650.000 qui modifie considérablement le régime agricole dans un rayon de quinze à vingt kilomètres. C'est la culture intensive en vue du ravitaillement de la ville : fruits, légumes, lait, cultures florales. Les ouvriers agricoles sont tous plus ou moins spécialisés. Un domestique gagne de 150 à 200 francs par mois, nourri et logé, un peu mieux qu'autrefois, et il prend ses aises. Il devient rare, le bon domestique du temps jadis, qui couchait à l'étable, était comme de la famille et prenait l'intérêt du maître. La main-d'œuvre manque, aussi bien féminine que masculine. Quelques étrangers viennent compenser insuffisamment. Grâce aux facilités de communication avec la ville, on préfère aller à l'usine gagner régulièrement 16 à 18 francs par jour, plutôt qu'à la terre où on gagne de 12 à 15 francs pour un travail assez intermittent.

Odenas. — La population passe de 923 en 1912 à 760 en 1922. Malgré la valeur des crus de cette commune, la dépopulation est caractéristique. Le domaine de La Chaise, fief aux mains de la noblesse, comprenant 22 vigneronnes, est astreint au groupement des vigneronnages. Maire : M. Bender, député radical-socialiste, sa propriété comporte un vigneronnage.

Saint-Etienne-des-Oullières. — La population passe de 1.201 à 1.028 de 1912 à 1922, diminution relativement faible, vignes faciles à travailler, voies de communication bonnes, chemin de fer d'intérêt local. Influence très nette des voies de communication.

Blacé. — La population passe de 1.223 en 1907 à 960 en 1922. Bonnes voies de communication, chemin de fer d'intérêt local, distance de la ville de Villefranche : 10 kilom. Altitude moyenne : 400 mètres. Travail relativement facile.

Propriétés :

Propriétés	Hect.	Propriétés	Hect.
En 1914, 304 de 0 à 1		En 1923, 276 de 0 à 1	
— 137 de 1 à 5		— 132 de 1 à 5	
— 28 de 5 à 10		— 32 de 5 à 10	
— 9 de 10 à 15		— 9 de 10 à 15	
— 4 de 15 à 20		— 5 de 15 à 20	
— 4 de 20 à 25		— 3 de 20 à 25	
— 1 de 25 à 30		— 2 de 25 à 30	
— 2 de 30 à 35		— 1 de 30 à 35	
— 1 de 90 à »		— 1 de 90 à »	

Exemple net de concentration. Les grandes propriétés qui ont diminué appartiennent à la noblesse non industrielle.

Fait remarquable : les mutations après décès marquent le passage de la propriété aux habitants de la ville; au vigneron on voit succéder l'employé de banque, de magasin, de chemin de fer, le commis-voyageur, le courtier en vins. A signaler l'achat d'une vaste propriété par un entrepreneur ayant fait fortune dans les régions libérées.

La dépopulation s'accroît, nombreuses maisons inhabitées dans lesquelles il ne se fait aucune réparation. Maire de la commune : propriétaire moyen, radical-socialiste.

Saint-Julien. — Observations toutes semblables à celles de Blacé, mais propriétés plus importantes, propriétaires nobles assez nombreux. Fait caractéristique : un industriel important de Lyon, propriétaire de 23 hectares en 1914, étend sa propriété à 50 hectares, placement très net en valeurs réelles, avoué verbalement d'ailleurs. Concentration moins importante qu'à Blacé, mais arrêt absolu de la création de petites propriétés. La population passe de 700 en 1907 à 588 en 1922. Localité bien desservie, à 8 kilom. de Villefranche. Maire : châtelain réactionnaire.

Le Perréon-Vaux. — En 1892 :

Vaux compte 1.198 habitants dont 377 de population agglomérée;

Le Perréon compte 1.320 habitants dont 258 de population agglomérée.

En 1922 :

Vaux compte 814 habitants dont 242 de population agglomérée;

Le Perréon compte 1.087 habitants dont 253 de population agglomérée.

Ainsi, malgré la guerre, malgré la dépopulation générale, l'agglomération du Perréon s'est maintenue parce que dans la plaine, et son marché, auquel conduit maintenant un chemin de fer d'intérêt local, est très important.

Néanmoins, aussi bien à Vaux qu'au Perréon, il n'y a pas un seul hameau situé dans les parties hautes qui n'ait pas deux, trois et parfois quatre maisons tombant en ruines. D'excellents terrains sont abandonnés.

Dans ces parties difficiles à atteindre, l'acheteur des produits agricoles ne se présente pas ou acquiert à des prix inférieurs ne rémunérant souvent pas le travail. Au cours d'un tracé de route faite dans ces régions beaucoup de paysans affirmaient que si le projet se réalisait, ils seraient acheteurs en raison de la qualité des terrains. Hélas, les communes rurales n'ont pas assez de ressources pour réaliser des voies de communication. L'exemple de ces deux communes fait ressortir nettement l'abandon des terres difficiles à travailler, la concentration des habitants dans la plaine, l'importance des voies de communication dans ce mouvement.

Mouvement général de la population

Département du Rhône

	POPULATION totale	POPULATION URBAINE : 14 communes, y compris Lyon		POPULATION RURALE : 255 communes		Augmentation de la population totale
		Augmentation	Diminution	Augmentation	Diminution	
1887.	772.000	493.900	279.000	11	11	11
20 ans	11	103.300	17.300	11	11	86.000
1907.	858.000	597.200	261.700	11	11	11
5 ans	11	63.800	7.100	11	11	56.000
1912.	915.000	661.000	254.000	11	11	11
10 ans	11	64.600	23.600	11	11	41.000
1922.	956.600	715.600	241.000	11	11	11
		231.700	48.000			183.700

Arrondissement de Villefranche

	POPULATION totale	POPULATION URBAINE : COMMUNES		POPULATION RURALE : 120 communes		Diminution de la population totale
		Augment.	Diminution	Augment.	Diminution	
1887.	169.250	35.881	133.369	11	11	11
20 ans	11	2.904	10.279	11	11	7.385
1907	161.865	38.785	123.080	11	11	11
5 ans	11	928	6.896	11	11	5.968
1912	156.897	39.713	116.184	11	11	11
10 ans	11	1.516	17.046	11	11	18.662
1922.	137.335	38.197	99.138	11	11	11
		3.832	1.516			31.915

De l'examen des tableaux il résulte :

1° Qu'à la période d'augmentation la plus rapide des villes (1907-1912) correspond la période de diminution la plus rapide des campagnes;

2° Que la diminution la plus forte (34.200 sur 48.000) se trouve dans l'arrondissement le plus rural du département et ce suivant le rythme précédemment constaté. (La période 1913-1922 doit être considérée à part.)

3° Que les petites villes situées dans cet arrondissement ont un accroissement lent;

4° Que la partie rurale de l'arrondissement de Lyon a vu sa population diminuer de 1/10^e depuis 1887 tandis que celle de l'arrondissement de Villefranche l'a vu diminuer de plus d'1/4. (Nous en verrons les raisons plus loin.)

En considérant, d'autre part, les années 1912 et 1922 au point de vue naissances et décès les pourcentages sont peu modifiés. En ville le pourcentage naissances a diminué mais en même temps celui des décès, en campagne le pourcentage des naissances s'est sensiblement maintenu, celui des décès a légèrement augmenté (conséquences de la guerre probablement).

Ainsi la part de mortalité et de natalité dans le mouvement de la population que nous considérons étant faible, nous pouvons conclure que dans le département du Rhône l'exode des campagnes vers les villes s'est poursuivi lentement depuis 1890 jusqu'à 1907 et qu'à partir de ce moment il s'est accéléré pour continuer d'ailleurs jusques à quand, personne ne le sait.

Processus et causes du mouvement

Le mouvement de désertion a commencé sans crédit par les journaliers ou domestiques agricoles et ce ne doit pas être spécial au département du Rhône. Commencée avant la guerre la disparition du journalier n'a fait que s'accroître après guerre, répondant d'ailleurs au manifeste souci général de l'amélioration matérielle de la vie. La vie du journalier agricole était précaire, on le logeait mal, ne le nourrissait guère mieux et il ne lui fallait pas songer à fonder une famille tant il était peu sûr. L'employeur le prend seulement pendant les gros travaux très fatigants, et ensuite n'en veut plus. Sa situation n'a changé qu'avec sa raréfaction mais il était trop tard, il ne s'arrêtait plus à l'amélioration du salaire et de la nourriture, il recherchait la régularité du travail, savoir l'heure à laquelle il commence et l'heure à laquelle il finit et savoir qu'entre ces heures il est libre. Ajoutons à cela qu'à l'heure actuelle aussi cher que soit payé un domestique ou un journalier il n'a pas l'espoir d'acquiescer car il sait que l'outillage et le cheptel nécessaires même à une petite propriété nécessitent un capital qu'il ne pourra pas constituer. C'est ainsi que toute une région du département du Rhône, la partie nord-ouest, fournit la majeure partie des cantonniers préférant un salaire faible qui leur donne une indépendance relative. Outre les emplois administratifs, la spécialisation industrielle qui a supprimé l'apprentissage et permis à quiconque de prendre rang d'ouvrier a intensifié le mouvement. Quant à l'attrait des distractions de la ville il ne faut pas, je crois, en exagérer l'importance.

Lorsque la main-d'œuvre s'est raréfiée les journaliers et domestiques ont pu choisir les places et les exploitations situées dans les parties accidentées du département, où tout doit être fait à la main, où l'engrais doit être transporté à la hotte, la récolte de même, n'ont plus trouvé le personnel nécessaire. Le travail s'est poursuivi en laissant les parties les moins bonnes, mais les fils n'ont pas continué. Aussi dans les villages sans communications pratiques, les hameaux éloignés des villages, tout a été abandonné, les propriétaires n'ont plus fait de réparations et dans beaucoup d'endroits des maisons s'écroulent et ne seront pas relevées. C'est ainsi que partout dans de nombreux villages de l'arrondissement de Villefranche il est très difficile de trouver des logements malgré la dépopulation, car les maisons ne se réparent plus. Ceux qui restent à la terre descendent dans les vallées à proximité des moyens de circulation. Les terrains difficiles à travailler sont abandonnés ou boisés.

Dans la vallée les relations sont faciles et fréquentes avec la ville, les marchés importants sont tenus dans les villes grâce aux moyens de communication rapide, les marchés locaux ont perdu beaucoup de leur importance et parfois disparu. Les points de contact sont de plus en plus fréquents entre cités et campagnes, si bien que les fils actuels des propriétaires exploitants délaissent aussi la culture devant le manque de main-d'œuvre dans une région qui ne permet pas la culture mécanique.

Une grande partie de l'arrondissement de Villefranche, le Beaujolais, cultive exclusivement la vigne sous le régime de ce qu'on appelle ici le vigneronnage qui n'est au fond qu'un genre de métayage. Pays de moyenne propriété, le propriétaire cultive souvent une partie et laisse le reste aux soins de deux ou trois vignerons. Il subsiste cependant de gros fiefs possédés par des nobles de vieille souche. Le propriétaire fournit le logement, les cuves et le pressoir, les engins et fournitures pour les traitements spéciaux de la vigne et conserve la direction générale des travaux, le vigneron fournit tout le travail nécessaire à la vigne y compris les attelages et tous les frais de récolte sont à sa charge. La récolte est répartie moitié au propriétaire moitié au vigneron.

La condition du vigneron est précaire, ayant une unique récolte : le vin; le fruit de son travail est à la merci des intempéries : grêle, sécheresse ou pluie et des maladies. Souvent il arrive que ses frais de récolte absorbent une grosse partie de son bénéfice. Aussi, quelques années avant la guerre, à la suite d'années de mévente, un vent de révolution souffla chez les vignerons qui se syndiquèrent et firent améliorer leurs conditions de vigneronnage, mais il leur manqua des hommes pour continuer le mouvement si bien qu'on ne trouve plus trace d'aucun syndicat. Il est vrai que maintenant, comme le journalier, le vigneron devient rare, il est recherché par le propriétaire qui, passé la génération actuelle, n'en trouvera d'ailleurs plus guère. Les jeunes gens ne peuvent prétendre réunir le capital nécessaire par le matériel vinicole et le cheptel; ou ils partent à la ville ou ils travaillent la vigne à grand gage, c'est-à-dire suivant un salaire annuel fixe, la récolte allant entièrement au propriétaire qui n'aime d'ailleurs pas ce mode d'exploitation le vigneron n'ayant aucun intérêt en jeu. Cette disparition du vigneronnage amorcée avant-guerre, arrêtée momentanément par la guerre qui a créé de la petite propriété, reprend maintenant.

L'exploitation à grand gage tout en donnant plus de sécurité au vigneron le rend moins indépendant, c'est un salariat qui ne satisfait personne et qui sera toujours de courte durée, c'est la dernière étape avant le départ pour la ville. Il y a bien quelques timides essais de fermages mais les propriétaires y sont réfractaires.

En résumé et plus particulièrement dans la région appelée « Le Beaujolais » on assiste aux mouvements suivants :

1° Raréfaction générale de la main-d'œuvre salariée

et à un degré moins rapide de la main-d'œuvre intéressée à la production;

2° Abandon général des parties difficiles à travailler ainsi que des villages à communication difficile;

3° Transformation des relations entre propriétaires et exploitants se traduisant par l'octroi d'avantage nouveaux à l'exploitant;

4° Transformation des marchés suivant les moyens de communication.

Ces mouvements ont trois causes principales :

1° Conditions de travail meilleures des villes, meilleures en tant que satisfaction personnelle de l'individu;

2° Risques considérables de la culture unique;

3° Impossibilité actuelle de création de petite propriété.

Conséquences de la dépopulation des campagnes :

Transformation dans la propriété

Les transformations de la propriété résultant de la dépopulation ne sont pas encore très accentuées à l'heure actuelle car la guerre les a notablement retardées, elle fut, en effet, plutôt créatrice de petite propriété, les prix des vins ayant été largement rémunérateurs durant cette période. Quoiqu'il en soit l'esquisse de ces transformations est très nette et peut se résumer ainsi :

1° Les grands fiefs appartenant à des nobles ne travaillant pas sont aliénés par eux au profit de gros industriels ou commerçants transformant leurs disponibilités en valeurs réelles, atteintes très peu par l'impôt;

2° Les industriels recherchent particulièrement les vigneronnages donnant les crus cotés, cherchant le monopole;

3° La petite propriété insuffisante pour faire vivre les enfants des possesseurs actuels et ne se créant plus, disparaît au profit, d'une part des industriels précités, et d'autre part des gros propriétaires à 2, 3 ou 4 vignerons cultivant eux-mêmes une partie de la propriété.

Cette intervention des industriels à l'achat des terres n'est-elle que momentanée ou s'étendra-t-elle, il est impossible d'affirmer quoi que ce soit. Cependant il ne faut pas voir dans cette intervention que la part de spéculation, l'industriel répond suivant ses qualités capitalistes au besoin général de l'habitant des villes de se vivifier à la campagne ou d'échapper aux conditions onéreuses du logement, besoin qui ne s'était jamais manifesté avec autant d'intensité que depuis la guerre, facilité par les moyens modernes de locomotion.

Cette transformation dans la propriété amènera certainement des changements dans la méthode d'exploitation et bien que quelques exemples existent il serait téméraire d'apporter des affirmations positives à ce sujet.

Nous avons vu jusqu'à maintenant les mouvements et transformations dans une des parties les plus rurales

du département du Rhône et c'est évidemment la partie la plus intéressante pour l'étude que nous nous proposons mais nous ne devons pas ignorer les transformations de la propriété à la périphérie des villes. Il s'agit ici de Lyon. Nous noterons les faits essentiels pour ne pas étendre indéfiniment cette étude.

L'extension de la ville augmente le peuplement des banlieues suivant un processus déterminé par les qualités des moyens de communication, en raison d'une part de l'absence de logements et d'autre part de la recherche intensifiée du « coin de campagne ».

Résultats : Diminution constante des terrains de culture les plus près de la ville, transformation des cultures dans les zones plus éloignées où l'horticulture remplace les grandes cultures et s'industrialise, morcellement considérable de la propriété qui se manifeste par le lotissement (spéculation capitaliste qui aura de tristes conséquences) et la fameuse habitation à bon marché dont le prix de revient est le double de toute autre, création des cités-casernes par les industriels, disparition des grandes propriétés d'agrément notamment dans les vallées de la Saône et du Rhône.

L'arrondissement de Lyon étant le mieux desservi est celui où tous ces mouvements sont le plus accentués, c'est ce qui explique le peu d'importance de la diminution de la population rurale indiquée par les tableaux.

Efforts contre la dépopulation des campagnes

Il faut en parler pour constater qu'il n'a rien été fait, les quelques mesures de faveur pour l'agriculture n'intéressent que le propriétaire. Les organisations de défense agricole ne sont ici que des affaires plus ou moins commerciales aux mains soit de châtelains, soit de gros propriétaires et dont les réunions importantes servent surtout aux exhibitions de députés. Les municipalités sont aux mains des gros propriétaires. La dépendance économique a créé la dépendance politique et l'intérêt de classe s'oppose à tout effort sérieux contre la dépopulation. C'est ainsi que l'électrification rurale excessivement importante ne sera qu'une fumisterie tant que la toute puissance des compagnies d'électricité existera.

Conclusions générales

Dans le département du Rhône les campagnes se dépeuplent rapidement au profit des villes et dans les villes au profit de l'usine.

Le passage de la situation de métayer, vigneron, journalier à celle de petit propriétaire est à peu près complètement arrêtée en raison du capital nécessaire. L'homme préfère le départ aux risques du travail sans espoir.

Il y a tendance à création de grandes propriétés par les industriels de la ville et les propriétaires déjà importants corrélativement à une sélection des terrains.

Si ces mouvements étaient généralisés en France

nous serions à l'aube d'une période d'industrialisation agricole avec les conséquences faciles à déduire.

Les conditions nécessaires au peuplement des campagnes sont telles qu'il n'est pas possible de les réaliser efficacement sans atteindre l'économie capitaliste.

Possibilités communistes

C'est un chapitre qu'il y aurait lieu d'ajouter à chaque étude dont le but doit être avant tout de servir. Le communisme a des possibilités immenses dans la campagne à condition que la propagande s'appuie sur des renseignements sérieux et soit faite intelligemment. Ici le paysan se rend compte de la mécanique capitaliste et militaire, il sait qu'il en fait les frais, mais la dépendance économique où il est l'empêche de se grouper. Il faut des hommes pour grouper toutes ces idées communes qui s'ignorent par suite du caractère individuel du travail. Le groupement s'est fait pour les coopératives de consommation et le paysan est fidèle à sa coopérative, c'est là une indication précise.

Surtout que l'on ne vienne pas faire de la propagande comme j'en ai vu, avec de grandes déclamations inutiles et prouvant une méconnaissance complète de la vie du paysan. Il n'y a pas de leçon à lui faire, il comprend très bien les choses et il est avant tout réaliste. Son seul défaut c'est qu'il est hésitant à prendre ses propres affaires en mains. Il se sous-estime devant les mains blanches. Les syndicats agricoles en sont un exemple vivant, ils sont aux mains des politiciens de droite ou de gauche.

Il y a une excellente besogne à faire mais il faut travailler méthodiquement : réunir une documentation importante sur les conditions de travail et les faits utiles à la propagande; rechercher les paysans aptes à organiser et que l'organisation soit bien en leurs mains car, malgré tout, une certaine défiance règne contre l'homme de la ville, si juste qu'apparaisse l'évangile qu'il prêche.

Il faudrait conquérir dans chaque canton quelques paysans sérieux, indépendants, de bonne réputation, capables de faire de bons chefs de file.

ROLLET.

*Les cinq premières descriptions locales sont dues à
notre camarade :*

CHABERT.

A titre documentaire, nous publions les principaux articles d'un bail caractéristique de la région du Beaujolais.



Fondons le Groupe des Amis de « Clarte »

C'est décidé. Nous fondons le groupe des amis de « CLARTE ». L'opinion de tous les camarades qui nous ont répondu à ce sujet est unanime. Pour assurer à « CLARTE » une vie régulière, pour lui permettre une diffusion plus large, il importe de coordonner nos efforts, d'organiser parmi le public même de « CLARTE », parmi ses amis, un groupe décidé à soutenir matériellement notre revue. Nous avons déjà reçu une centaine d'adhésions de principe au projet que nous avons brièvement exposé dans notre numéro du 1^{er} novembre.

Sur un point seulement, il y a divergence d'opinions. Un bon nombre de nos correspondants trouvent que la cotisation de 100 francs, suggérée par notre camarade Riffaut, est un peu trop élevée. Ils trouvent également inutile l'envoi de deux numéros de « CLARTE », dont l'un sur tirage spécial. D'autres, au contraire, sont d'accord avec nous sur la cotisation et se montrent enchantés de recevoir une édition de « CLARTE » sur beau papier. Pour permettre à tous nos lecteurs, quelle que soit leur situation, de pouvoir participer au groupe des amis de « CLARTE », nous avons donc décidé, comme nous le suggéraient plusieurs lettres, le principe de deux cotisations : l'une de 100 francs, comportant le service de l'édition numérotée de la revue « CLARTE », sur papier spécial ; l'autre de 60 francs, comportant le service de l'édition ordinaire de la revue, mais portant, au lieu du prix, l'indication : Numéro réservé aux amis de « CLARTE ». De plus, l'expédition des numéros réservés aux amis de « CLARTE » se fera sous enveloppe cartonnée de la dimension même de la revue, de façon à ce que le numéro parvienne intact, non plié.

Nos amis peuvent donc nous envoyer dès maintenant leur cotisation pour l'année 1925. Cette cotisation sera :

1^{re} Cotisation totale de 100 francs ou de 25 francs tous les quatre mois : 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre.

2^e Cotisation de 60 francs ou de 15 francs tous les quatre mois, aux mêmes époques.

Chaque membre du groupe des amis de « CLARTE » recevra, dès son adhésion, une carte spéciale pour l'année en cours et le nombre de timbres correspondant à sa cotisation (timbre bleu pour les cotisations de 25 francs, timbre blanc pour les cotisations de 15 francs).

Il recevra également une circulaire lui donnant toute instruction nécessaire pour assurer la diffusion de la revue, carnet d'abonnement, prime ; il aura également tout pouvoir pour surveiller et contrôler dans sa localité la mise en vente dans les librairies et dans les kiosques de la revue « CLARTE ». Chaque membre du groupe des amis de « CLARTE » sera, en quelque sorte, notre

délégué dans la localité où il se trouve. C'est avec lui que nous entretiendrons, par une correspondance suivie, les relations indispensables pour une collaboration effective aux différentes enquêtes menées par « CLARTE » : enquêtes industrielles, enquêtes agricoles, etc., etc.

Il s'agit maintenant de réaliser notre projet. Nous espérons que nombreux seront, dès ce premier mois, ceux qui se présenteront pour nous aider dans la tâche que nous entreprenons.

Dans chaque numéro de « CLARTE » nous publierons dorénavant les noms de tous les amis de « CLARTE » qui se feront connaître à nous, et dès que nous aurons dans une localité plusieurs adhérents, nous les mettrons en relations les uns avec les autres pour leur permettre de concentrer leurs efforts.

Les amis de « CLARTE » doivent donner à notre revue une vie et une activité nouvelles, une ardeur redoublée.

« CLARTE ».

Ceux qui ne sont pas
syndicables dans les
organisations ouvrières
doivent adhérer à
l'U.S.T.I.C.A.

(Union Syndicale des Techniciens
de l'Industrie, du Commerce et de
:: :: :: :: l'Agriculture)

S'ADRESSER OU ÉCRIRE

23, rue de la Boétie, 23
PARIS 8

pour demander les
Statuts et le Journal.

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1924

EDITORIAUX

I

	N°	Pages		N°	Pages
Un « grand Français » est mort.....	49	4	Marcel HIVER, Réflexions à propos de Bloy et de Bourget.....	52	69
Barrès, fossoyeur et faussaire.....	50	25	Raymond LEFEBVRE, Discours sur le Combattant de 1916.....	49	1
L'appel des morts : « Zeppelin L-72? ». — Mort pour la France!.....	51	41	Notes sur « le Feu ».....	67	447
Panama, 1892; Régions dévastées, 1924.....	53	81	LENINE, Les deux Démocraties.....	52	65
Où en est « Clarté ».....	54	105	René MAUBLANC, L'alcoolisme et la classe ouvrière. Un projet de réforme de l'enseignement primaire.....	57	189
Unamuno et ses généreux défenseurs.....	55	125	Quelques précisions sur la S. E. L. E.	58	215
Le général Nivelle est mort dans son lit!.....	56	149	Etats-Unis et Japon.....	62	312
La fin de la Sorbonne.....	57	173	A propos des Compagnons de l'Intelligence.....	64	366
Le jubilé d'Anatole France : Prenons nos distances.....	58	197	MARCEL-EUGENE, Feu M. Eiffel et ses tours.....	67	480
Les élections et les classes moyennes.....	59	221	Clarté et obscurité musicales.....	51	60
Une apologie de M. Jourdain.....	60	245	Plutarque a-t-il menti? L'opinion de Jacques Bonhomme, poilu inconnu.....	52	72
Néo-Démocratie : Millierand s'en va.....	61	269	La stabilisation du front et la ruée des appétits.....	53	88
Comme Poincaré, Herriot refuse l'amnistie.....	62	293	L'art de triquer l'Histoire.....	54	106
Jaurès au Panthéon!.....	63	317	La fin de la guerre par l'esprit révolutionnaire.....	55	132
Le Consommateur Inconnu.....	64	341	MECAT, Le roman financier du franc.....	56	156
Charles Péguy et les Paysans.....	65	373	Citroën, roi du Salon de l'Automobile.....	56	165
Si les Traités de 1919 ont cessé d'exister.....	66	406	Georges MICHAEL, L'Anti-Barrès : une psychologie du parasite.....	67	481
Le Bloc des Gauches a perdu son grand écrivain.....	67	437	Que peut faire le travaillisme?.....	51	46
Vous le voulez? Prenez-le donc, et gardez-le!.....	69	501	Notes sur la Commune.....	53	100

II

ESSAIS ET ARTICLES

R. ALBERT, Au seuil d'une révolution : la « retraite d'octobre » en Allemagne.....	52	66	Henriette ROLLAND-HOLST : Stances (poèmes).....	52	73
Le P. C. allemand se critique lui-même.....	53	96	VICTOR-SERGE, Notations d'Espagne.....	53	98
Henri BARBUSSE, Au travailleur inconnu.....	51	44	Stefan ZWEIG, Amok ou le fou de Malaisie.....	54	113
La morte vivante.....	57	175	—.....	55	140
Henry Dispan de Floran, mon camarade de guerre.....	63	327	—.....	65	389
Jean BERNIER, J. Jolinon contre Barrès : la réponse des soldats.....	50	26	—.....	66	425
France ou le Point Mort.....	68	490	—.....	67	475
Edouard BERTH, L'Anti-Barrès : Du « Génie du Christianisme » au « Génie du Rhin ».....	53	83	—.....	69	535
—.....	54	108	—.....	—	—
Guerre des Etats ou Guerre des Classes.....	61	276	—.....	—	—
Lénine, qui est-ce?.....	64	343	—.....	—	—
—.....	65	383	—.....	—	—
—.....	66	421	—.....	—	—
Editorial : Le Bloc des Gauches a perdu son grand écrivain.....	67	437	—.....	—	—
La fin d'une culture.....	68	493	—.....	—	—
Alexandre BLOK, La Révolution et les Intellectuels.....	67	440	—.....	—	—
F.-H. DJEN, Les douze premières années de la République chinoise.....	60	265	—.....	—	—
Marcel FOURRIER, Contribution à l'histoire du Bloc des Gauches.....	49	14	—.....	—	—
La traite des morts.....	50	31	—.....	—	—
—.....	52	76	—.....	—	—
Marchands de cadavres.....	63	325	—.....	—	—
Anatole France social-démocrate, social-traitre, social-chauvin, etc.....	68	485	—.....	—	—
C. FREINET, Vers l'Ecole du Proletariat : La discipline nouvelle.....	49	20	—.....	—	—
La dernière étape de l'Ecole capitaliste.....	60	263	—.....	—	—
L'Ecole du travail.....	62	309	—.....	—	—
Les Compagnons de l'Intelligence.....	65	402	—.....	—	—
Georges-Philippe FRIEDMANN, Comment l'Etat bourgeois fabrique ses intellectuels.....	59	242	—.....	—	—
Quelques jeunes (1924).....	65	398	—.....	—	—
George GROSZ, L'art et la Société bourgeoise.....	61	271	—.....	—	—
Alix GUILLAIN, Les Elections anglaises.....	49	19	—.....	—	—
L'avènement du Labour Party.....	52	80	—.....	—	—

ROMANS, NOUVELLES, POEMES

	N°	Pages
André BAILLON, Par fil spécial : journal d'un secrétaire de rédaction.....	51	49
Henri BARBUSSE, Les Enchaînements.....	66	408
—.....	67	463
—.....	69	526
Léon BAZALGETTE, Un Bachelier.....	60	260
Jean BERNIER, Tête de Mêle : Les Barres.....	57	182
—.....	58	208
—.....	59	232
—.....	61	281
—.....	63	324
—.....	49	6
Jean-Richard BLOCH, Deux Noirs.....	57	187
Louis DELLUC, La Danse du Scalp.....	26	162
John DOS PASSOS, Tolède.....	63	329
Henry DISPAN DE FLORAN, Notes de guerre.....	57	185
FABER, Plate-forme arrière (poème).....	49	9
Waldo FRANCK, Carnaval.....	50	33
J. JOLINON, Les mutineries de Cœuvres.....	67	475
—.....	62	302
B. GIAUFFRET, Dotation (Nouvelle).....	55	136
Raymond LEFEBVRE, Le Verger du Manoir du Lys (Nouvelle).....	66	417
MAYAKOVSKY, Ecoutez, canailles (poème).....	51	56
Israël MERENLENDER, Il y a des moments... (poème).....	67	462
—.....	55	141
Léon MOUSSINAC, L'Athlète (poème).....	49	10
Boris PILNIAC, Riazan-la-Pomme.....	50	35
—.....	51	57
—.....	52	73
—.....	53	98
—.....	54	113
—.....	52	76
Henriette ROLLAND-HOLST : Stances (poèmes).....	55	140
VICTOR-SERGE, Notations d'Espagne.....	64	356
Stefan ZWEIG, Amok ou le fou de Malaisie.....	65	389
—.....	66	425
—.....	67	475
—.....	69	535

IV

CHRONIQUES

Les Livres

Léon BAZALGETTE, J. Linnankosky.....	64	350
Jean BERNIER, Jacques Kessel.....	51	53
—.....	53	91
—.....	57	181
—.....	65	378
—.....	67	455
—.....	67	458
Edouard BERTH, Jean de Saint-Prix; Mieux vaut dou- ceur que violence?.....	62	298
Henri BRU, Ignace Legrand.....	51	54
—.....	53	91
—.....	55	134
—.....	56	160
—.....	57	180
—.....	58	206
—.....	61	276
—.....	62	300
—.....	63	336
Jean DELESPAUL, Pierre Dominique, Carrère et Bour- gin, R.-B. de Monvel, R. Tagore, B.-K. Sarkar.....	59	228
—.....	65	377
—.....	65	379
—.....	66	420
—.....	69	515
—.....	65	380
—.....	65	382
G.-Ph. FRIEDMANN, P.-L. Couchoud.....	55	135
Georg LUKACZ, Leonhard Frank.....	56	161
Georges MICHAEL, Guy de la Batut et G.-Ph. Fried- mann, Edward Earle.....	61	256
—.....	61	276
—.....	61	276

Panaït Istrati.....	62	300
Dommanget.....	63	337
Emile Henriot.....	64	353
D ^r George MONTANDON, Henri Guillebaux.....	51	54
PARIJANINE, Maxime Gorki.....	66	418
—.....	66	420
—.....	67	457

Les Revues

Georges ALTMANN.....	61	292
—.....	62	315
—.....	64	370
Jean DELESPAUL.....	63	338
DONCIERES.....	49	22
Marcel FOURRIER.....	51	63
—.....	53	103
—.....	54	120
—.....	55	146
—.....	57	195
—.....	58	219
—.....	51	63
Georges MICHAEL.....	55	148
—.....	56	171
—.....	57	195
—.....	59	243
—.....	60	267
—.....	66	436
—.....	67	473
PARIJANINE.....	51	62
Francis TREAT.....	53	104

Chroniques diverses

Léon BAZALGETTE, Au Salon des Artistes français.....	59	230
—.....	69	525
—.....	49	8
Jean BERNIER, Un soir au concert Mayol.....	59	242
Aimé BLANC, A propos d'Anatole France.....	60	9
Jean-Richard BLOCH.....	58	216
Henri BRU, Au Cinéma.....	69	533
Paul GUITARD, Lettres et Arts.....	54	116
MARCEL-EUGENE, Une bouffonnerie bourgeoise sur le « Tombeau du Soldat ».....	60	258
—.....	61	227
—.....	55	142
MECAT, Chronique musicale.....	56	168
Henriette M.-E. MILEN, Côte d'Azur.....	51	55
Léon MOUSSINAC, Deux « gros efforts » cinématogra- phiques français : La Bataille et Königsmarkt.....	57	186
—.....	67	460
—.....	65	170
Marcel OLLIVIER, M. Deslinières et le marxisme.....	67	474
R. PERRIER, Petite chronique économique.....	64	355
X.X.X., Les Musées de la III ^e République.....	69	522
—.....	—	—

Notre Enquête Agricole :

I. Alpes Maritimes, par C. FREINET et B. GIAUF- FRET.....	64	361
II. Les Monts du Forez, par A. DERIGON.....	66	432
III. Le Rhône, par Rollet.....	69	540

ARTICLES NON SIGNES

Les Généraux Assassins impunis et leurs 1.900.000 vic- times.....	63	318
Architecture et Urbanisme (Enquête).....	67	459
Aux Amis de Clarté.....	67	483
LES INTERETS ET LA SOTTISE (N° 49, 50, 51, 53; 55, 57, 59, 62, 63, 64, 65, 67).....	»	»

Dessins

Par : Michel Adlen, N. Altman, Barat-Levraux, Baude, Cail- lard, Hugo Celler, Honoré Daumier, Henry Dispan de Floran, Otto Dix, George Grosz, Othon Friesz, Lucien Jacques, J.-J. Jade- lot, Kislring, Kathe Kollwitz, Lucien Laforge, Edy Legrand, André Lhote, Mitrofskine, Murphy, Mela Muter, Peltier, A.-D. de Segon- zac, Seizi Togo, Serge, Steinlen, Vidberg.....	—	—
--	---	---

Gravures sur bois

Par : Ahu, Serge Fotinsky, Lebedeff, Masereel.....	—	—
--	---	---

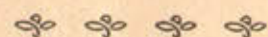
LES ÉCRITS POUR ET CONTRE

N° 8

Émile ZOLA

SOMMAIRE :

MARC SEMENOFF : Le passé et le présent. — PIERRE MILLE : L'influence actuelle de Zola. — VICTOR MARGUERITTE : Le naturalisme n'est pas mort. — ARMAND CHARPENTIER : Emile Zola, grand écrivain et grand citoyen. — EUGENE SEMENOFF : Zola et la Russie. — PAUL BRULAT : Zola intime. — PIERRE PARAF : Notre maître Zola. — LE GOFFIC : Zola ? — JACQUES BAINVILLE : Zola bourreau de lui-même. — GUSTAVE COQUIOT : Zola Critique d'Art. — ANDRE DUPUY : Le cas Zola.



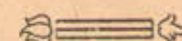
Un volume in-16 2 fr.

André DELPEUCH, éditeur, 51, r. de Babylone, Paris-7^e
R. C. 227-836.

ANTONIN SEUHL

LA GRÈVE DES MACHINES

Un roman trépidant convenant à
merveille à notre vie trépidante



Un volume 7 fr.



ÉDITIONS
BAUDINIÈRE

23, rue du Caire
PARIS

Pour conserver vos Numéros de "CLARTÉ"

EMPLOYEZ LA RELIURE CLIO

Cette reliure comporte une solide couverture en carton aussi robuste et aussi artistique que n'importe quelle autre reliure. Le dos en pégamoïd est doublé d'une forte toile rigide. Chaque numéro est fixé en haut et en bas à cette toile au moyen de deux longues tiges d'acier formant crochet à ressort sur la toile et s'appliquant à plat par le milieu du numéro. Chaque numéro, au fur et à mesure de sa parution, est placé dans la reliure en quelques secondes SANS SUBIR AUCUNE PERFORATION au moyen de ces deux tiges d'acier ; il s'en retire avec autant de facilité. A la fin de l'année la collection entière se trouve ainsi reliée d'elle-même.

Avec cette reliure qui porte au dos en lettres dorées l'inscription CLARTE, vous aurez toujours vos numéros de la revue classés en ordre et en parfait état.

EN VENTE A CLARTÉ Franco
10 fr. 16, rue Jacques-Callot 11 fr. 50

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
MARCEL RIVIÈRE

PARIS (6^e). -- 31, Rue Jacob, 31 et 1, rue St-Benoit, 1. -- PARIS (6^e)

VIENT DE PARAÎTRE :

CHARLES RAPPOPORT

JEAN JAURÈS

L'HOMME, LE PENSEUR, LE SOCIALISTE

3^e ÉDITION

Un beau volume in-8 de 400 pages 14 fr.

Camarades Lecteurs

pour qui le vêtement élégant est nécessaire
Faites-vous habiller sur mesure à la

Société Coopérative d'Ouvriers Tailleurs

"TRAVAIL"

Fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens
éprouvés, sortant des grandes maisons.

N'hésitez pas, allez à

"TRAVAIL"

23, Rue Vivienne, Paris-2^e

Tél. Central 02.85

24, Avenue du Maine, Paris-15^e

Tél. Fleurus 21.13

Extrait des Statuts :

Art. 14. — Tout le personnel doit appartenir au syndicat.

Vous tous

qui cherchez parmi tous les aspirateurs
électriques de poussières

L'Appareil français
le plus économique,
le plus puissant,
le plus robuste
qui soit

ABSOLUMENT GARANTI

en un mot

LE MEILLEUR

adressez-vous

à la

Société des APPAREILS ÉLECTRIQUES
VEGA

Démonstration gratuite à domicile et envoi d'une intéressante
documentation sur simple demande.

Usines et Services Commerciaux Généraux :

14, Rue de l'Alma, LYON

Succursales :

PARIS, 30, rue Saint-Lazare (Téléphone : Trudaine 35-18).
LYON, 14 bis, rue Victor-Hugo (Lyon-Industriel).
BORDEAUX, 27, cours du Maréchal-Foch.
MARSEILLE, 6, boulevard Longchamp.
LILLE, 50, rue Jacquemart-Gielée.

R. C. Lyon B. 13-23.





F. RIEDER & C^{ie}, EDITEURS. — PARIS

7, Place Saint-Sulpice, 7 — Tél. : Fleurus 18-96

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

PANAÏT ISTRATI

Oncle Anghel

*De nouvelles découvertes
dans un Orient inexploré*

Un volume in-16 **6.75**

J. JOLINON

La Tête Brûlée

*Une étape du " Valet de Gloire "
aux prises avec la paix*

Un volume in-16 **7.00**

F.-J. BONJEAN et AHMED-DEIF

Mansour

**HISTOIRE D'UN ENFANT
DU PAYS D'ÉGYPTÉ**

*Rencontre de l'Orient
et de l'Occident*

Un volume in-16 **7.50**

M. CONSTANTIN-WEYER

Manitoba

*D'admirables croquis
de la vie canadienne*

Un volume in-16 **5.50**

MAITRES DE L'ART MODERNE

CL. MONET

PAR

Camille Mauclair

40 *Héliogravures*

Broché : 12 fr. - Relié : 15 fr.

PISSARRO

PAR

A. Tabarant

40 *Héliogravures*

Broché : 12 fr. - Relié : 15 fr.

MANET

PAR

Jacques-E. Blanche

40 *Héliogravures*

Broché : 12 fr. - Relié : 15 fr.